

Les Affamés, étude de mœurs contemporaines

Maurice Joly

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Dans les derniers jours du mois de novembre 1868, par un de ces brouillards bas et pluvieux qui transforment les rues de Paris en cloaques, un jeune homme de vingt-huit ans environ suivait le quai du Marché-Neuf de ce pas brisé et machinal auquel Balzac prétendait reconnaître les gens au désespoir. On pouvait deviner qu'il marchait sans aucune direction déterminée, et, quoique la pluie commençât à tomber, il ne paraissait pas s'en apercevoir.

Parvenu à la hauteur du Petit-Pont, il jeta un regard vague sur l'eau bourbeuse qui passait sous les arches, puis il tourna à gauche dans la rue de la Cité, longea la rue Neuve-Notre-Dame, traversa le parvis et se trouva presque inopinément à l'un des angles de la cathédrale. Arrivé là, il sembla tiré de sa rêverie et, comme s'il eût trouvé tout à coup un but à sa pensée, il entra dans la nef.

On célébrait en ce moment un service funèbre, et l'orgue remplissait les voûtes de la vieille église de ses vibrations formidables, mêlées à des modulations surprenantes entrecoupées de temps en temps par les voix claires et perçantes qui parlaient du maître-autel et dont les accents, succédant aux étourdissements de l'orgue, produisent une impression presque irrésistible dans certaines dispositions d'esprit.

L'inconnu, évitant par un mouvement indéfinissable de toucher au pinceau trempé d'eau bénite que lui tendait le vieillard accroupi comme une cariatide devant un des piliers du vestibule,

s'était réfugié dans un des coins les plus obscurs de la nef. Les accents sombres et terribles de cette musique funèbre s'étaient emparés de son âme.

Les mugissements de l'orgue semblaient apaiser sa souffrance, et, quand il entendit les voix déchirantes des mezzi soprani, ses traits contractés se détendirent, des larmes vinrent à ses yeux, mais il réagit contre cette émotion qui ne dura qu'un instant, et reprit une attitude morne en murmurant un mot que personne ne pouvait entendre.

L'obscurité avait peu à peu envahi l'église, et on commençait à allumer les lampes dans l'intérieur de l'immense vaisseau.

Dans son trouble, l'inconnu n'avait pas remarqué, non loin de lui, deux femmes d'une mise irréprochable, paraissant abîmées dans la prière ; l'une d'elles, en dérangeant son voile par un mouvement involontaire, avait laissé entrevoir un visage ravissant, empreint de la plus rare distinction.

Elle avait aperçu ce jeune homme qui ne regardait rien et dont l'attitude trahissait un désespoir contenu. S'il eût jeté les yeux sur elle, nul doute que l'attention de la jeune fille ne se fût à l'instant même détournée ; mais il était immobile, le regard perdu dans le vague, indifférent à tout ce qui l'entourait, et son extérieur, qui n'avait rien de vulgaire, pouvait supporter ce coup d'œil rapide et invisible par lequel toutes les femmes jugent les hommes qu'elles voient pour la première fois.

Une certaine curiosité s'était-elle emparée de cette jeune fille à l'aspect de l'inconnu ? avait-elle remarqué sa pâleur, son émotion, les expressions douloureuses qui s'étaient succédé sur son visage ? Qui peut le dire ? Le fait est qu'elle le voyait, tout en pa-

raissant plongée dans la plus profonde dévotion, et, lorsque l'office fut terminé, elle releva son voile tout juste à temps pour être aperçue.

Àl'aspect de ce visage éblouissant de charmes, l'inconnu eut peine à comprimer un cri d'admiration ; mais déjà la jeune fille avait abaissé son voile et disparaissait au bras de la dame âgée qui l'accompagnait. Il fit un mouvement instinctif pour la suivre ; mais la foule, qui se pressait pour sortir, fit obstacle à ses efforts pour la rejoindre. Il arriva jusqu'à la porte sans rien trouver qui ressemblât à cette merveilleuse apparition ; puis, tout à coup, à quelques pas, dans l'ombre du parvis, il aperçut deux femmes qui attirèrent vivement son attention : une voiture attelée de deux chevaux s'avançait à leur rencontre.

L'une de ces femmes se retourna ; il ne put s'y tromper, c'était la jeune fille qu'il avait aperçue dans l'église ; mais avant qu'il eût le temps de se remettre, elles montèrent dans la voiture qui roula rapidement et disparut.

Le jeune homme resta un moment absorbé, puis il murmura d'une voix sourde : Misérable fou, fils de suicidé, orphelin sans père ni mère, demain peut-être sans feu ni lieu, je regardais cette jeune fille !

En disant ces mots, il remonta d'un pas rapide jusqu'à la rue de la Cité, traversa le Petit-Pont et disparut dans la rue de la Harpe.

02

L'histoire de ce jeune homme est trop intimement liée aux événements de ce récit pour que nous puissions nous dispenser de la raconter.

Fils d'un négociant du Havre compromis dans les tentatives de résistance locale qui suivirent le coup d'État du 2 décembre et qui fut obligé de s'expatrier, Georges Raymond n'avait jamais connu sa mère ; elle était morte en lui donnant le jour.

En 1859, l'amnistie rouvrait à M. Raymond les portes de la France ; mais il avait mis son amour-propre à n'y rentrer qu'après la chute du gouvernement impérial, se flattant, comme beaucoup de républicains d'alors, que l'Empire ne durerait pas. Cette illusion s'était évanouie à la longue et il se disposait, en 1862, à reprendre le chemin de sa patrie pour s'occuper de l'avenir de son fils, lorsque des affaires importantes, dans lesquelles toute sa fortune était engagée, l'obligèrent à partir pour l'Amérique.

Georges Raymond, pendant ce long intervalle, avait été confié aux soins d'un oncle maternel, vieux célibataire, égoïste et insouciant, qui l'avait mis en pension pour s'en débarrasser.

Dès l'enfance, Georges Raymond s'était donc trouvé seul en face de lui-même. Refoulé dans toutes ses expansions par l'insensibilité complète de son oncle, détestant la discipline du collège qu'il subissait toutefois sans se plaindre, Georges était arrivé à la fin de ses études sans avoir rencontré autour de lui aucune des influences heureuses qui sont si nécessaires au développement moral d'un jeune homme.

Il s'était replié dans une concentration muette d'où devait sortir une nature originale et forte, mais dépourvue de toute préparation aux épreuves redoutables qui l'attendaient.

Son père, qui commençait à soupçonner, par ses lettres, le travail dangereux qui se faisait dans cet esprit solitaire, avait songé un instant à l'envoyer faire ses études à Paris ; puis il avait redouté les entraînements que pourrait y rencontrer une nature aussi ardente, en sorte que Georges, envoyé dans une Faculté de province, n'ayant point encore senti le besoin de la dissipation, mais n'ayant trouvé non plus aucune occasion de développer ses facultés, avait continué à l'École de droit de Caen la vie somnolente et studieuse qu'il avait menée au collège.

Un événement grave vint tout à coup bouleverser sa vie. Son père, qui avait fait une assez belle fortune en Amérique, dans le commerce des tissus, fut ruiné de fond en comble en 1863 par la faillite de la maison de banque John Spencer et C°, où se trouvaient engagés tous ses capitaux.

« Demain, je ne pourrai plus rien pour toi, écrivait-il le 31 décembre 1862 à son fils, en lui envoyant ses derniers écus : Tu ne verras pas ton vieux père venir traîner une vie misérable dans son pays. Je ne reviendrai que si je puis te rendre un jour une fortune actuellement anéantie. Souviens-toi que tu es un homme et que tu ne peux plus compter que sur toi. N'attends rien de ton oncle. Aujourd'hui, je le connais trop ! Courage, prudence, résignation, jusqu'à ce que je revienne. »

Et, depuis ce jour, Georges Raymond n'avait plus entendu parler de son père. Quelques mois après, il avait terminé ses études et arrivait au Havre pour faire ses adieux à son oncle, qui

vivait sous la domination d'une servante, maîtresse absolue de sa maison.

— Tu pars, dis-tu ? et où veux-tu aller ? lui dit durement le vieillard ; tu m'as tout l'air d'être écervelé comme ton père, qui, après avoir fait sottement de la politique dans son pays, est allé se ruiner d'une manière non moins extravagante à l'étranger.

— Mon oncle, je ne vous demanderai rien, dit le jeune homme en refoulant ses larmes.

— Ah ! oui, on dit ces phrases-là et on ne s'en souvient plus quand on est sans le sou, répondit M. Durand. Tu peux trouver ici une place de douze cents francs tout de suite à la recette générale. Je t'ai déjà conseillé de la prendre, puisque tu es aujourd'hui sans fortune et que tu ne peux pas songer à gagner ta vie, comme avocat, avant quatre ou cinq ans. Mais si tu n'en veux faire qu'à ta tête, je m'en lave les mains, et ce n'est pas moi qui m'occuperai de tes affaires.

Georges sortit, le cœur brisé, sans dire un mot.

Le lendemain, le vieillard eut quelques remords et, sans en parler à sa servante, il passa chez son neveu qui était descendu à l'hôtel pour éviter à son oncle les embarras d'une hospitalité importune ; mais Georges était parti.

03

Qu'allait devenir ce malheureux jeune homme sans protection, sans famille, sans expérience, jeté un beau matin à travers le

monde avec quelques centaines de francs au fond de sa valise ?

Encore plein d'idées romanesques, il avait eu un instant la pensée d'aller à la recherche de son père, comme Télémaque. Mais, depuis un an, M. Raymond n'avait répondu à aucune lettre, et il semblait impossible de retrouver ses traces.

Il partit pour Paris dans l'espoir d'y trouver quelque occupation. N'ayant jamais eu, à proprement parler, de famille, ne laissant derrière lui aucune affection, aucun souvenir, et, ce qui est plus extraordinaire, pas même une amourette, il n'éprouva pas le serrement de cœur que ressentent généralement les nouveaux débarqués au milieu de cette immense solitude peuplée d'êtres inconnus.

Au contraire, le sentiment de sa liberté, un certain orgueil qu'engendre l'infortune imméritée, avant qu'elle n'ait brisé les ressorts de l'âme, le trompèrent sur sa force. Il ne connaissait la vie que par les romans de Balzac. Il se compara à Rubempré, à Rastignac, à tous ces héros de la Comédie humaine, qui avaient eu leur jour de triomphe et dont quelques-uns avaient conquis ce Paris qui ne les connaissait pas et les avait longtemps dédaignés.

Il avait apporté trois mille francs, son seul et unique patrimoine, le seul gage de son indépendance et de sa tranquillité pendant quelques mois, et des idées d'économie sévère, de vie stoïque traversèrent d'abord son esprit. Il résista pendant quelques jours aux tentations de toute espèce qui vinrent l'assaillir, en se rappelant les recommandations de son père ; mais Georges n'avait encore usé de rien, son tempérament jusqu'alors endormi éclata.

Ces spectacles qui parlent à l'imagination et aux sens, ces bals, ces concerts, ces boulevards où se coudoient toutes les classes de la société au milieu de harems ambulants, ces femmes parfois étrangement belles que l'on rencontre partout, toutes ces choses bruyantes, mouvantes, enivrantes que l'on voit à Paris. Toutes ces misères étincelantes, toutes ces fanges couvertes de fleurs et de parfums produisirent leur effet ordinaire sur un pauvre provincial qui n'avait jamais vu Paris.

Il se rua avec fureur dans des plaisirs qui ne pouvaient durer qu'un instant. Au bout d'un mois il lui restait moins de six cents francs. Il s'arrêta tout court, terrifié de son imprévoyance, sentant qu'il était perdu s'il faisait un pas de plus en avant.

Il fallait trouver une occupation de suite sous peine de se réveiller du jour au lendemain sans aucunes ressources.

Après s'être procuré au plus bas prix possible le chétif mobilier dont il avait besoin pour ne pas tomber dans les horreurs d'un garni à vingt francs par mois, il se condamna à ne pas dépenser plus de quinze sous par jour jusqu'à ce qu'il eût trouvé un emploi.

Mais comment y parvenir ? Il n'avait pas la moindre relation à Paris et n'avait fait que des connaissances de bal ou de café qui ne pouvaient lui servir à rien. Étranger à toutes les petites habiletés à l'aide desquelles on se faufile dans le monde, ne pouvant se réclamer de personne, d'ailleurs timide et maladroit, il fut congédié de partout où il se présenta, avec des formules tantôt sèches et tantôt polies, mais invariables dans leur signification.

Il fut trop heureux, un beau matin, de trouver à copier des rôles chez un avoué et de tenir les écritures d'un confiseur. Saisi,

enveloppé par l'indigence avant qu'il eût le temps de s'y préparer, il lui fallut marcher sous le fouet d'une nécessité inexorable à la recherche de tous les moyens de vivre.

Il fut successivement maître d'études, répétiteur de latin, répétiteur de droit, sans que la pauvreté desserrât ses étreintes.

Dès le collège, il avait montré un goût prononcé pour les lettres et il avait lu au hasard tout ce qui lui était tombé sous la main.

Il essaya de vivre de sa plume.

Ce fut une série de déboires plus amers encore, parce que son amour-propre reçut mille blessures cruelles. Le défaut de relations et de camaraderies lui ferma les portes du journalisme comme il lui avait fermé les portes des administrations publiques et des ministères.

Il lui fallut aller présenter bien bas, dans les petits et les grands journaux, des articles qu'on rebutait, qu'on ne lisait pas. Tantôt le manuscrit présenté était perdu, tantôt le rédacteur en chef devenait absolument invisible.

Parvenait-il à faire lire quelque chose, un rédacteur prenant avec lui des airs de protection lui démontrait que son travail ne valait rien. L'article était trop long ou trop court, trop sérieux ou trop léger ; le sujet avait déjà été traité ou était trop nouveau pour le public ; bref, il manquait toujours quelque chose.

Il soumit des projets d'ouvrages à cinq ou six éditeurs, il fut éconduit rondement. Il composa, dans des transports d'espérance, une comédie en trois actes qu'il porta au Théâtre-Français ; moins de quinze jours après, on la lui retournait poli-

ment. Les mésaventures de ce genre se multipliaient ; il n'en était plus à les compter.

— Je n'y comprends rien ; il y a là une loi qui m'échappe, disait-il un jour en s'arrachant les cheveux devant Marius Simon, peintre bohême, d'un réel talent, qui joignait à un esprit extrêmement caustique beaucoup de sens commun, quand il ne s'agissait pas de lui-même.

— Mon cher, lui dit Marius Simon en bourrant sa pipe, quand on n'a pas de talent, il faut avoir l'habileté de le faire croire, et quand on en a, il faut savoir le cacher. Vous n'êtes capable ni de l'un ni de l'autre. Pourquoi, puisque vous êtes avocat, n'essayez-vous pas de vivre de votre état ? Cela vaudrait mieux, à tout prendre, que de faire des articles non insérés, des pièces de théâtre non reçues et des livres non payés.

Georges fut frappé de cette observation qui lui parut fort raisonnable.

Hélas ! les mêmes obstacles, les mêmes défauts de caractère, la même inexpérience des choses vinrent l'arrêter au début de cette nouvelle carrière.

Trois ans après, il vivait encore au jour le jour, végétant sans clientèle sérieuse entre la 5 chambre civile et la police correctionnelle. Mais, au milieu de défaillances profondes qui tenaient à une impressionnabilité morale tout à fait exceptionnelle, il était doué d'une ténacité rare ; il sentait ses forces, il les étudiait, il cherchait à se rendre compte de ses fautes et des causes qui l'empêchaient de réussir. Une confiance secrète le soutenait d'ailleurs au milieu de toutes ses épreuves ; il espérait revoir son père qu'il

avait toujours regardé comme une sorte de Providence lointaine qui se manifesterait à un moment donné.

Or, deux mois à peine avant l'époque où commence cette histoire, voici ce qu'il lut un matin dans les journaux.

« On écrit de Saint-Nazaire : Un voyageur français, résidant depuis quelques mois à la Havane, a perdu la vie dans des circonstances fort mystérieuses. Il a été trouvé mort frappé d'une balle au cœur, à quelque distance de la ville, dans un endroit isolé. On crut d'abord à un assassinat ; mais la direction du coup de feu, le pistolet tombé à côté de lui, les objets lui appartenant retrouvés en sa possession, ne permettent pas de douter que ce malheureux s'est suicidé. Le consul de France, prévenu de cet accident, a constaté qu'un voyageur, qui n'était connu à la Havane que sous le nom de Pierre Germain, était un ancien réfugié politique compromis dans les événements de 1852, du nom de Pierre Raymond ; on ne lui connaissait aucune ressource. On suppose que des pertes d'argent ou des malheurs de famille l'ont poussé à cette funeste résolution. Quelques Français résidant à la Havane lui ont rendu les derniers devoirs. »

Àcette lecture, Georges Raymond demeura foudroyé.

Comment son père avait-il été amené à se délivrer de la vie par un suicide, sans songer à son fils, sans lui adresser un suprême adieu ?

M. Raymond avait-il été assassiné ? Mais comment, par qui, dans quelles circonstances ?

Telles étaient les pensées affreuses qui tourmentaient ce malheureux jeune homme pendant le jour et remplissaient ses nuits

de cauchemars.

Il avait écrit immédiatement à son oncle ; il voulait partir pour la Havane. Mais avec quelles ressources ? Son oncle ne lui avait répondu que par une lettre banale sans souffler un mot d'argent !

Il avait fait au ministère des affaires étrangères démarches sur démarches sans obtenir aucun résultat.

Inconnu des anciens amis de son père, il n'en avait retrouvé aucun à qui il pût se confier. Le fait même avait passé presque inaperçu, et, trop fier pour se plaindre à des étrangers d'un malheur qui ne lui aurait attiré que de la compassion, Georges Raymond n'en avait parlé à personne ; mais il était tombé dans un accablement qui ne l'avait pas quitté depuis cette terrible nouvelle. Cette fois, il était bien seul au monde, et un souvenir funèbre pèserait sur toute sa vie.

Il fit alors un retour navrant sur les six années qui s'étaient écoulées depuis qu'il avait voulu tenter la fortune à Paris. Malgré des efforts opiniâtres, il n'avait pu secouer le joug de la pauvreté ; toutes ses illusions s'étaient envolées.

Il n'avait pas pu se constituer une position, une indépendance quelconque, et, au milieu de cette existence sans cesse talonnée par la nécessité, au milieu de souffrances morales continuelles, d'humiliations sans cesse renouvelées, de déboires sans nombre, pas la moindre occasion de fortune, pas un protecteur, pas un ami véritable, pas même une maîtresse digne de ce nom dont l'amour aurait pu soutenir sa vie, pas un plaisir élégant, pas d'autres distractions que la joie grossière des brasseries et des caboulots du quartier Latin, avec leur hideuse promiscuité.

La société était restée pour lui muette, sourde, implacable ; il n'avait pu entamer, par aucun côté, le mur de granit élevé devant lui.

Le malheureux jeune homme était entré depuis longtemps dans ce qu'on a appelé la Bohême.

Il était tombé dans ce cercle fatal où toutes les intelligences se brisent, où tous les talents se flétrissent, où la probité, la délicatesse s'en vont peu à peu par lambeaux, où les vastes tribus qui la composent errent comme des damnés à travers l'espace, la haine dans le cœur, la menace à la bouche, les uns en habit noir, les autres en haillons, conspirant tous plus ou moins contre une société qui les a trahis ou refoulés, prêts à se venger sur elle de tous leurs malheurs, esclaves de la pauvreté, aspirant à tout et campant au milieu de Paris comme une armée.

04

Nous avons quitté Georges Raymond au moment où, après avoir traversé le Petit-Pont de la Cité, il s'engageait dans la rue de la Harpe.

Il la remonta jusqu'à la hauteur de la rue Saint-Jacques, entra dans une vieille maison d'assez misérable apparence, qui porte encore aujourd'hui le numéro 45, monta un escalier noir, boueux, crasseux, dont les rampes étaient humides, arriva au deuxième étage, poussa une porte qui n'était pas fermée et s'engagea dans un corridor au fond duquel on entendait des éclats de voix et des bruits d'assiettes, pendant qu'une odeur écœurante de

plats desservis s'échappait de la salle à manger entr'ouverte dans l'obscur couloir.

Georges venait de franchir le seuil de la célèbre table d'hôte du père Lamoureux, un amphitryon à quarante sous par tête, faisant crédit, dans certains cas, et soignant ses habitués au point de vue de la qualité et de la quantité, suivant le degré d'affection qu'il leur portait, car le père Lamoureux avait des préférences parmi ses clients, et il ne se gênait pas pour les faire sentir.

« Servez monsieur ! » était la formule employée par lui vis-à-vis des indifférents ou des mal notés.

« Un bon morceau de bœuf à M. un tel ! » indiquait un commencement de faveur.

« Un excellent morceau de bœuf à ce cher M. un tel ! » indiquait qu'on était du dernier bien.

Cette table d'hôte, véritable pandémonium de bohêmes de tout genre, réunissait une collection de types extrêmement curieux. Il venait là des étudiants en droit, des étudiants en médecine, deux ou trois avocats du dernier numéro ;

Un acteur de l'Odéon, du nom de Belgaric ;

Le peintre Marius Simon, le terrible gouailleur si redoutable pour ses sarcasmes ;

Un jeune compositeur d'une intéressante figure nommé Karl Elmerich, très lié avec Georges Raymond ;

Un auteur dramatique non joué du nom de Léon Gaupin ;

Un ancien avoué destitué, Lecardonnel ;

Un prêtre interdit qui mettait quelquefois sa soutane, nommé Ecoiffier ;

Un épicier retiré et enthousiaste des étudiants, surnommé, on ne sait pourquoi, Berg-op-Zom ;

Un médecin sans clientèle, Gédéon Mathieu ;

Un jeune Breton, fils de famille ruiné, sans profession, mais de très bonne souche, qu'on appelait le marquis ou le Chat-Botté, à cause de sa petite taille.

D'autres encore ; mais nous avons désigné les types les plus saillants.

Le père Lamoureux servait deux dîners, l'un à six heures, l'autre à sept heures, dans deux salles différentes. Le premier était destiné aux hommes d'un certain âge, aux avocats, aux employés de ministères, aux étudiants sérieux, à tous ceux enfin qui voulaient dîner vite pour aller à leurs plaisirs ou à leurs affaires.

Le second réunissait surtout les étudiants des écoles, les artistes, les petits journalistes, ceux qui prenaient leur café et leur petit verre dans l'établissement, prolongeaient indéfiniment le dîner, fumaient, buvaient, discutaient et faisaient du crédit.

Mais, comme cela devait naturellement arriver, la seconde table minait la première, qui commençait à être désertée, et l'on pouvait prévoir le moment où il n'y aurait plus qu'une seule et unique table composée de la plus fine fleur artistique, littéraire et démocratique. Le père Lamoureux d'ailleurs n'aimait réellement au fond que ses habitués du numéro 2, qu'il appelait ses lapins ; il appelait les habitués de la table numéro 1 : ses messieurs.

La table numéro 2 était partagée en deux bandes parfaitement distinctes, entre lesquelles il y avait eu même une scission complète pendant quelque temps.

Le premier groupe reconnaissait pour chef un nommé Soulès, fils de famille, fort riche, jouissant déjà d'une grande partie de sa fortune depuis la mort de son père, ancien confiseur à Évreux. Soulès s'était fait recevoir avocat à Paris ; mais, soit qu'il n'eût pas réussi dans cette profession ou qu'il y eût éprouvé quelqu'humiliation cruelle, il avait les avocats en horreur et les maltraitait fort dans ses propos.

Il passait pour disciple et confident de Blanqui, dont il ne parlait cependant jamais, mais qui, dit-on, dirigeait, à l'aide de ce jeune homme, les têtes les plus chaudes du quartier Latin. Soulès était petit, contrefait, la figure rouge et couverte de boutons ; sa santé extrêmement mauvaise contribuait peut-être à le rendre haineux. En tout cas, il professait hautement, ainsi que tous ses amis, l'athéisme et le matérialisme dans un journal littéraire et philosophique, intitulé le Barbare, où il lançait les plus terribles philippiques contre ce qu'il appelait le Papisme.

L'autre clan marchait sous la conduite d'Oudaille, aussi avocat, mais avocat plaidant.

C'était un garçon de vingt-quatre ans, à la figure placide et un peu nigaude, ne s'échauffant pas à tout instant comme Soulès, parlant posément et clairement, mais aspirant néanmoins à déborder Soulès par des opinions plus avancées.

Comme il n'avait aucune fortune et vivait uniquement de sa profession, il se posait comme le défenseur des prolétaires purs. Dans ses mouvements de mauvaise humeur, il traitait d'aristo-

crates et de bourgeois les sectateurs de Soulès, tandis que lui et les siens n'étaient que des gueux, mais des gueux dévoués jusqu'à la mort à l'extirpation de l'aristocratie nobiliaire et cléricale et à l'établissement de la République sociale, matérialiste et athée. Cependant il se réclamait beaucoup de la science qui était désormais, selon lui, la seule religion possible de l'humanité. Enfin, parmi les hommes de 93, Soulès admirait surtout Marat ; Oudaille admirait surtout Hébert.

Quoiqu'on confondît les deux groupes sous le nom d'Hébertistes, il y avait entre eux, comme on le voit, certaines différences, et chacun des deux groupes cherchait instinctivement à désagréger l'autre à son profit. Il en était résulté des dissentiments et bientôt une rupture ouverte entre les deux chefs qui avaient marché un instant de conserve, et avaient tenu primitivement leurs assises dans une seule et unique brasserie située dans la rue du Sommerard, à côté du musée de Cluny.

Lorsque la scission se produisit entre les deux groupes, Oudaille conduisit sa troupe fidèle à l'estaminet de la Renaissance, rue Saint-Séverin, et les deux groupes ne se réunirent plus qu'à d'assez rares intervalles pour les intérêts de la cause commune et de la démocratie. Le clan Oudaille s'était abstenu, à la même époque, d'aller prendre ses repas chez le père Lamoureux, dont l'établissement avait cessé ainsi d'être le quartier général des deux camps.

Cette situation avait fort affecté M. Lamoureux, qui voyait ainsi une partie de ses lapins lui échapper, et, grâce à des négociations fort habilement conduites par l'abbé Ecoiffier, il avait été entendu, entre les deux chefs, qu'on se réunirait tous les quinze jours chez le père Lamoureux, en signe de concorde. La paix ré-

gnait donc complètement entre les deux partis au moment où ce récit commence, et, ce jour-là même, Oudaille et Soulès suivis de leurs partisans, dînaient chez le père Lamoureux au moment où Georges Raymond entra dans la vaste et nauséabonde salle à manger n 2.

Georges Raymond n'était pas à proprement parler un habitué de la maison. Il y venait assez souvent quand sa bourse était au plus bas, et, quoiqu'il connût individuellement tous ces jeunes gens, il n'était pas enrégimenté parmi eux.

Quand il était pressé, il dînait salle n 1 ; quand il n'avait rien à faire, il dînait salle n 2 ; et, comme il arrivait le plus souvent en retard, c'est dans cette dernière salle qu'il prenait son repas, se mettant volontiers à une petite table séparée que le père Lamoureux appelait la table des pénitents. Du reste, Georges était vu avec une sorte de défiance par la majorité des deux groupes, à cause de sa réserve que l'on prenait pour de la hauteur, et du peu d'engouement qu'il témoignait pour les opinions exaltées de ses camarades.

Il n'était lié avec aucun d'eux, si ce n'est avec Karl Elmerich, plus jeune que lui de trois ou quatre ans, et qui lui témoignait la plus tendre amitié. Une analogie de situation et de caractère les avait étroitement rapprochés.

Un jour, Karl avait raconté à Georges son histoire ; cette histoire était plus étrange encore que celle de Georges Raymond.

Il était orphelin aussi et n'avait jamais connu ni son père, ni sa mère ; tous ses parents étaient morts. Né à Valenciennes et élevé par charité dans une maison d'éducation religieuse, lorsqu'il était arrivé à l'âge de raison, on lui avait appris une sorte de légende

terrible, qui courait dans le pays, sur les circonstances de sa naissance.

Son père, fils d'un brasseur de Colmar, s'était marié dans cette ville et avait abandonné sa femme le surlendemain de son mariage. On avait trouvé un individu tué dans le jardin de la maison ; son père, accusé par la rumeur publique d'être le meurtrier, avait disparu sans que personne en eût jamais entendu parler depuis cette époque. Sa mère était devenu folle et elle était aller accoucher en fugitive, quelques mois après, dans un hospice de Valenciennes, où son fils avait été recueilli par la charité publique.

La ville de Valenciennes, où il était né, avait fait les frais de son éducation à cause de sa douceur de caractère et des dispositions précoces qu'il montrait pour la musique.

Le charme de sa voix, la facilité extraordinaire avec laquelle il apprenait à jouer de tous les instruments, en avaient fait une sorte d'enfant prodige. À dix ans, il jouait de l'orgue et improvisait de petites compositions musicales qui faisaient l'étonnement de ses professeurs.

Quelques personnes influentes s'étaient intéressées à lui ; on l'avait fait jouer et chanter dans quelques salons, et il est possible que si Karl avait eu la prudence de rester dans sa ville natale et d'y attendre les événements, ceux qui s'étaient intéressés à son sort auraient fait quelque chose pour lui.

Mais, à peine eut-il achevé ses études, que, comme Georges, il se sentit mordu au cœur par la tentation de venir à Paris. L'indépendance un peu sauvage de son caractère, sous des formes d'une douceur infinie ; le désir de se faire un nom, d'étudier la

musique près des grands maîtres, l'amour de son art porté jusqu'à la passion, le poussèrent à s'affranchir de ses protecteurs qui voulaient le retenir à Valenciennes.

Comme Georges Raymond, il devait bientôt éprouver que l'on ne peut rien sans appui, et que le meilleur moyen d'arriver n'est pas toujours de courir après la fortune. Il se débattait depuis un an contre la misère en donnant des leçons de musique à deux francs le cachet, lorsqu'un jour il tomba dans la pension du père Lamoureux, en vertu de la loi d'attraction qui groupe à Paris, dans des centres communs, les existences déclassées.

Il se lia intimement avec Georges Raymond et avec Léon Gaupin, jeune homme très remuant, qui travaillait pour le théâtre, mais dont toutes les pièces avaient été refusées jusqu'à ce jour. Karl Elmerich, qui avait depuis deux ans dans la tête des motifs de musique dont il voulait faire un opéra, s'était attaché à Léon Gaupin, qui lui avait promis un livret. De là une collaboration pleine d'enthousiasme de part et d'autre.

Mais Gaupin n'était pas un esprit sérieux et réfléchi comme Karl ; il passait la moitié de son temps à raconter des sujets de pièce qu'il n'écrivait pas, et il faisait en outre de la politique à outrance sous les ordres de Soulès, dont il était un des plus chauds partisans.

Au contact de son ami, Karl Elmerich avait fini par faire de la politique à son tour ; mais ses idées avaient pris le tour de son imagination et de son âme. Il était devenu sectaire par amour de l'humanité, par une croyance sérieuse et sincère dans des doctrines auxquelles il mêlait une sorte d'exaltation religieuse qui prêtait quelquefois aux plaisanteries de ses compagnons. Soulès,

qui ne pouvait sentir Georges, avait vainement essayé de le brouiller avec Karl, en exploitant contre le jeune avocat la différence de leurs convictions politiques.

Mais Karl, malgré le regret qu'il éprouvait de voir Georges Raymond aussi froid pour les théories humanitaires, n'avait jamais osé le lui reprocher, et, de son côté, jamais Georges Raymond n'avait froissé les convictions de son jeune ami.

05

Malgré l'effort qu'il avait fait en sortant de l'église Notre-Dame pour chasser de son souvenir la ravissante apparition qui l'avait frappé, Georges Raymond y songeait encore en montant les escaliers de la pension bourgeoise, et, lorsqu'il entra dans la salle, cette préoccupation, ajoutée à tant d'autres, rendait son aspect assez rébarbatif.

Au milieu du bruit des voix, des assiettes et à travers la fumée qui remplissait déjà la salle, car on était au café, l'arrivée de Georges produisit un certain froid.

— Servez monsieur ! cria le père Lamoureux.

Servez monsieur ! Donc Georges n'était pas bien noté, comme l'indiquait assez la sécheresse de la formule.

Parmi les jeunes gens qui se trouvaient là, deux seulement l'accueillirent avec une apparence de cordialité, Léon Gaupin et Marius Simon.

Karl Elmerich était déjà rentré chez lui pour travailler et attendait vainement Léon Gaupin qui devait lui lire, dans la soirée, le troisième acte de son opéra.

Soulès et Oudaille, en voyant Georges, se contentèrent d'un simple : Ça va bien ?

Georges Raymond, en n'apercevant pas Karl, était allé s'asseoir à une petite table séparée, destinée aux retardataires.

— Allons, à la table des pénitents ! Vite, cria le père Lamoureux en fouaillant de sa serviette un jeune garçon de table encore novice, et en le dirigeant du côté de Georges Raymond.

— Et moi, je dis que l'empire bat de l'aile, et que tout va se défoncer au premier jour, cria un nommé Coq, en reprenant la discussion au point où elle paraissait être restée à l'arrivée de Georges.

Coq était un ouvrier serrurier qui avait cessé de travailler de son état pour s'occuper de politique ; homme énergique et violent, il était le bras droit de Soulès, qui l'obligeait de sa bourse, l'avait placé dans son journal et l'invitait de temps en temps à dîner.

— Eh ! mais, dites donc, vous, là-bas, c'est de la politique à tout casser, dit Marius Simon de sa place. Si vous voulez que nous allions ce soir coucher à Mazas, allez donc arranger un peu les serrures.

On se mit à rire pendant que l'abbé Ecoiffier se levait pour fermer la porte de la salle n 1, où il pouvait y avoir quelque fâcheux.

— C'est possible que j'aie été serrurier, cria Coq encore plus fort, ça ne déshonore pas et ça vaut bien de la peinture, surtout quand elle n'est pas bonne.

— Touché ! Marius, xiss, xiss, xiss ! dit le marquis quelque peu lancé en levant sa fourchette en l'air.

— Messieurs, voulez-vous que je vous fasse l'apologue de l'ours mal léché et du chat-botté ? repartit Marius Simon avec son sang-froid ordinaire. Coq sera représenté à quatre pattes, pendant que le marquis essayera de le savonner avec du vinaigre de Bully et de la potasse, touchante image de la démocratie, recevant des soins de propreté des mains de la noblesse, et moi je peindrai ce tableau tant bien que mal pour la plus grande gloire de Soulès, à la santé de qui je porte un toast vainqueur !

Le gros de la table rit de cette bouffonnerie ; mais Soulès et Oudaille soutinrent leur dignité.

— De la noblesse, il n'en faut pas, dit Coq persistant dans le même sujet avec l'obstination particulière aux illettrés qui ne savent pas couper court sur une discussion qui peut gêner les auditeurs, il y a assez longtemps qu'on nous embête avec les nobles, les calotins et toute la séquelle, et le moment n'est peut-être pas éloigné où l'on jettera tout cela dans la hotte.

— Bravo ! bravo ! crièrent Oudaille et Soulès.

— Attrape, curé ; attrape, marquis, dit Léon Gaupin.

— Lui ! dit le marquis en désignant l'abbé Ecoiffier qui faisait des gestes pour qu'on criât moins fort, il sera nommé grand-pontife de la déesse Raison et moi surintendant des menus plaisirs du prochain comité de Salut public.

— Messieurs, on ne parle pas politique, vous savez, dit le père Lamoureux qui entendait tout ce vacarme de sa cuisine.

— Tu es comme les sergents de ville, tu arrives quand il n'y a plus d'arrestations à faire, lui dit Marius Simon qui était son ami intime et lui devait plus de deux mille francs.

— N'amène donc pas Coq ici, dit Oudaille à l'oreille de Soulès, à qui il essayait vainement de l'enlever depuis un mois, c'est un imbécile.

Pendant ce temps, Ecoiffier et son compère Lecardonnel, ancien avoué à Amiens, paraissaient observer avec attention tous les mouvements de Georges Raymond. Ils ne l'avaient pas quitté des yeux depuis son arrivée et échangeaient de temps en temps quelques mots à voix basse.

— Doubledent doit aller voir le jeune héritier après-demain, dit Ecoiffier ; mais il y a cent à parier contre un que l'enfant ne saura pas garder un secret et qu'il en parlera à son ami l'avocat. En tout cas, j'ai prévenu Doubledent de leur intimité.

— Il sera peut-être nécessaire de les brouiller, répondit Lecardonnel sur le même ton.

— J'y ai déjà songé.

— Voilà l'abbé qui complote un report et Lecardonnel un prêt à dix du cent avec des crocodiles empaillés, fit Marius Simon.

— Respect à Lecardonnel, messieurs ! Il m'a escompté une lettre de change à quatre-vingt-dix jours sur papa Gaupin, et sa tête me sera sacrée jusqu'à l'échéance.

— Et si papa Gaupin ne paie pas, on prendra jugement et on te coffrera.

— D'abord, on ne coffre plus, dit Oudaille à qui Lecardonnel envoyait ses affaires contentieuses et qui n'aimait pas qu'on mît son correspondant sur la sellette.

— M. Gaupin père payera, dit Lecardonnel. L'effet est causé valeur en frais d'examens, et ce n'est pas ma faute si M. Gaupin fils passe ses examens avec M Bouton-de-Rose au lieu de les passer à la Faculté.

— Bien dit, vieux Lascar ! Cent écus et tu as mon estime.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement :

— Qui est-ce qui parle de Bouton-de-Rose ici ? dit en entrant d'un petit air dévergondé Bouton-de-Rose en personne, accompagnée de Belgaric, de l'Odéon, suivi lui-même de sa maîtresse la grosse Zoé, connue généralement sous le nom de Zoé-Canada.

Àpeine celle qu'on appelait Bouton-de-Rose eut-elle paru sur le seuil de la porte, que Léon Gaupin se précipita vers elle, l'enleva dans ses bras comme une enfant et la promena en triomphe autour de la table.

Léon Gaupin était amoureux fou de cette fille, qu'il avait rencontrée dans un bal et qui lui glissait des mains comme une anguille dès qu'il n'avait plus d'argent. Elle était d'ailleurs extrêmement jolie, très effrontée, se souciait fort peu de Léon Gaupin, et ne venait à la pension de temps en temps que pour voir Karl, dont elle était éprise et qui ne faisait pas attention à elle. Gaupin ne l'avait pas vue depuis huit jours, et c'était un pur caprice qui

l'avait amenée à la pension en rencontrant Zoé-Canada, qui s'y rendait avec Belgaric.

— Jacquinet, voyez pour ces dames, cria d'un ton sec le père Lamoureux, à l'apparition d'un sexe dont il redoutait toujours l'invasion dans son établissement.

— Flûte ! J'ai envie de m'en aller, dit Bouton-de-Rose en voyant que Karl n'était pas là.

— Ah ! oui, essaye donc un peu pour voir, dit Gaupin en bataillant avec elle et en la forçant à s'asseoir à côté de lui.

— Canaille de directeur ! fit Belgaric en dépliant sa serviette. On devait me donner le rôle de Pallas à la première reprise de Britannicus, et c'est cet ivrogne de Dolbeau qui l'emporte. Ayez donc le talent de Talma ou de Lekain, voilà à quoi ça sert quand l'art est dégradé.

— Allons, bon ! dit Gaupin, à l'oreille de qui Bouton-de-Rose venait de se pencher gentiment, voilà Bouton-de-Rose qui attaque déjà la question monétaire. Vous entendez, Lecardonnel, il va falloir que je passe un nouvel examen.

Georges Raymond, absorbé par ses réflexions, n'écoutait rien de ce qu'on disait.

— Vous étiez venu pour M. Karl, et justement il n'est pas là, lui dit Ecoiffier d'un ton mielleux.

— Je le verrai un autre jour, répondit Georges en laissant tomber la conversation.

— Dis-donc, bichette, faut pas parler d'argent, dit Marius Simon, tout le monde n'a pas de linge, ici.

— Et nous ne sommes pas au boulevard, ajouta brutalement Coq.

— Qu'est-ce que c'est, espèce de journaliste en serrures ? dit Bouton-de-Rose en avançant son joli museau.

— Va donc, pané ! fit Zoé-Canada qui était commune comme du pain de munition.

— Zoé !

— Qui est-ce qui va recevoir des claques ?

— Voilà ! dit Bouton-de-Rose, en soufflетant légèrement Gaupin et en jetant sa serviette à la figure de Coq.

Cette scène allait dégénérer en querelle lorsque le garçon entra dans la salle à manger et cria :

— Monsieur le vicomte d'Havrecourt fait demander si M. Georges Raymond est là ?

Au mot de vicomte, un hourrah se fit entendre.

— Un vicomte ! des vicomtes ici ! Tu connais un vicomte ? Alors prête-moi cent sous, dit Léon Gaupin en tendant la main à Georges Raymond.

— Messieurs, un instant, je suis gentilhomme ! cria le marquis.

— Toi, gentilhomme ! fit Coq, montre donc tes parchemins !

— Je suis le marquis Gontran de Cimeuse-Veran, comte de Taillebourg et baron de Crozes. Arrière, canailles ! Je me couvre

devant ces manants, continua le marquis en se levant et en se couvrant en effet du premier chapeau qui lui tomba sous la main.

Àl'instant, d'effroyables renfoncements vinrent pleuvoir sur le chapeau du marquis, tandis que le marquis lui-même disparaissait sous la table au milieu des éclats de rire et du tohu-bohu.

Georges Raymond profita de la mêlée pour se lever et disparaître.

06

Le vicomte qui avait fait demander Georges Raymond et qui l'attendait dans la cour était un grand jeune homme de vingt-huit ans au plus, élégant, bien fait de sa personne, avec une tournure quelque peu militaire et des façons qui ne sentaient en rien le monde interlope, si ce n'était peut-être une assurance excessive.

Ancien sous-officier de cavalerie, par un engagement volontaire qu'il avait trouvé le moyen de rompre, on ne sait comment, au bout de deux ans ; lancé à fond de train dans le demi-monde, côtoyant la bonne compagnie, fréquentant les cercles, les eaux, jouant à la Bourse et essayant de faire des affaires, Hector d'Havrecourt n'était cependant qu'un bohême, mais un bohême planant au-dessus des régions infimes où Georges végétait, comme le milan plane au-dessus du pigeon.

Il n'avait pas la moindre fortune, quant à son titre, il ne valait guère mieux que son patrimoine.

Àla fin du règne de Louis XV, son aïeul s'appelait Harveux-Court, par accouplement de son nom et de celui de son beau-père, et il tenait à Senlis l'hôtel du Cheval-Blanc.

Le fils d'Harveux-Court, grand-père de notre héros, soldat de la première République, était appelé dans son régiment Havrecourt, par abréviation ; rentré dans le monde, mêlé à quelques intrigues politiques sous le Directoire, il s'était appelé d'Havrecourt sous le premier Empire, époque à laquelle il fit un assez beau mariage, grâce à sa bonne mine.

Son fils, le père d'Hector, l'aigle de la famille, agent de M. de Vitrolles pendant la période préparatoire de la Restauration, s'était faufilé à la cour et se donnait auprès des petites gens comme étant de la plus haute noblesse. Quand son fils naquit, on l'appela Hector, le nom d'Havrecourt était heureux, celui d'Hector ne l'était pas moins, et le petit-fils de l'aubergiste de Senlis passait actuellement pour remonter aux croisades et pour être allié aux Noailles, qui n'avaient jamais entendu parler de ces parents-là.

Comment Georges Raymond, n'allant pas dans le monde et ne fréquentant, faute de mieux, que les bohêmes du quartier Latin, avait-il pu faire la connaissance d'un personnage aussi huppé ? Cela tenait à un de ces hasards baroques qui n'arrivent qu'à Paris.

Un soir, Raymond, suivant par une audace rare le pied léger d'une actrice qu'il avait vue sortir d'un théâtre, se jeta par mégarde dans les bras d'un monsieur qui attendait la belle au coin de la rue. Le monsieur, qui n'était autre qu'Hector, le repoussa rudement et lui dit ensuite avec le persiflage le plus sanglant,

pendant que la dame mordait son mouchoir pour ne pas éclater de rire :

— Monsieur arrive… de quel département ?

— Vous êtes un insolent ! répondit Georges qui trébuchait encore du choc qu'il avait reçu et qui était furieux de se sentir ridicule devant une femme.

Là-dessus, échange de cartes ; on va sur le terrain ; l'arme choisie est le pistolet, et pendant qu'Hector s'apprête à tirer le premier, comme l'offensé, Georges, se présentant de face, croise tranquillement les bras sur la poitrine.

— Gare, donc ! vous allez vous faire tuer comme un poulet, lui crie Hector qui était de première force au pistolet.

— Qu'est-ce que cela vous fait, si cela me convient ? répond Georges qui était dans un de ses jours de désespoir et voulait en finir avec la vie.

Au mot, à l'accent de sincérité indicible qu'il exprimait, les témoins se récrient, interviennent, et l'affaire s'arrange sur le terrain par des explications réciproques, à la suite desquelles Georges devint l'ami du vicomte.

Cette liaison, qui n'eût jamais été possible sans cette aventure, se fortifia presque immédiatement par un jeu d'amour-propre qui n'est pas sans exemple dans les rapprochements du même genre. Georges, singulièrement flatté d'avoir fait la connaissance d'un jeune homme aussi brillant, laissa vite apercevoir la séduction qu'exerçaient sur lui l'élégance, les façons et le savoir-faire du vicomte qui, enchanté d'avoir trouvé dans Georges un admira-

teur, un complaisant, presqu'un élève, se plaisait à étaler devant lui ses grâces et à guider son inexpérience.

Comme on le voit, Hector d'Havrecourt était pour Georges Raymond ce que Georges Raymond était pour Elmerich, un type sur lequel il essayait de se modeler.

Mais tandis que Georges se livrait entièrement à Hector, le beau vicomte ne disait et ne faisait avec Georges que ce qu'il voulait. Il l'invitait de temps en temps à déjeuner, lui faisait quelques confidences, lui racontait ses amours ; mais il ne l'avait nullement introduit dans son monde, et cette relation, qui flattait la vanité de Georges, avait été jusqu'alors sans aucune utilité pour lui.

La position d'Hector, d'ailleurs, était telle qu'il ne pouvait songer à personne ; sans patrimoine, sans ressources régulières, criblé de dettes, il parvenait à faire croire qu'il avait de la fortune et ne devait qu'au jeu et à de chétives opérations de Bourse un train d'existence flottant entre le luxe et la misère.

Une seule chose le soutenait encore. Grâce à un esprit d'intrigue infatigable et à une souplesse rare, grâce aussi à d'anciennes relations de son père, il était parvenu à entrer comme secrétaire chez le comte de B***, membre influent du parti légitimiste, qui entretenait avec les princes une correspondance très surveillée par la police du gouvernement impérial.

Le comte de B***, qui ne connaissait point les détails de la vie intime de d'Havrecourt, ayant éprouvé sa dextérité, l'avait chargé de quelques missions particulières ; mais cette confiance n'était pas allée plus loin et Hector avait tout à faire encore pour mener à bien sa fortune, dont les fragiles commencements pouvaient à

tout instant être détruits, si quelque scandale venait à éclater autour de son nom. Aussi le vicomte cherchait-il de tous côtés une affaire lucrative à entreprendre ou une femme riche à épouser. On va voir par sa conversation avec Georges où il en était.

— Pardon de t'avoir fait descendre, cher ami, dit-il à Raymond, et de ne pas être monté dans ton gargot. Le marquis a voulu m'y mener une fois l'année dernière. Il y a là des gens à ne pas prendre avec des pincettes.

— Merci pour moi qui y vais, répondit Georges qui, depuis quelque temps, s'essayait à prendre le ton léger de son ami.

— Oh ! toi, c'est autre chose, tu n'y resteras pas longtemps, et je compte bien t'aider à en sortir.

— Tu sais que je n'avais pas beaucoup d'espérance avant la mort de mon père ; mais, depuis qu'il est mort, je n'en ai plus, dit Georges la voix altérée par le souvenir affreux qui le poursuivait toujours.

— Allons, pas de bêtises ! dit Hector en lui prenant le bras. Ton père est mort comme dans les drames du boulevard, c'est vrai ; mais enfin tu ne le connaissais pas, tu ne l'avais jamais vu, c'était un père transatlantique ; tu ne peux pas le pleurer toute ta vie ; il t'a laissé sans le sou, ce n'est pas gai non plus pour toi. Je ne veux pas que tu te laisses aller comme cela, entends-tu, camarade. J'ai ma voiture là, je t'emmène dîner, car tu n'as pas dîné, c'est évident, dans ce bouit-bouit ? J'ai à te parler de toi, de moi, de choses sérieuses ; j'ai à te consulter, peut-être.

Quelques-unes de ces paroles étaient bien légères, Georges le sentit ; mais il se laissa faire, dominé comme il l'était toujours

par l'entrain du beau vicomte.

Un coupé fort bien attelé, avec lequel Georges se montrait de temps en temps au bois, les déposa en dix minutes devant la Maison-d'Or.

07

Quand les deux jeunes gens furent installés dans un cabinet particulier, Hector commanda le dîner avec une autorité nonchalante et une précision que Georges ne put s'empêcher d'admirer ; mais il n'avait pas d'appétit et ne put toucher à rien. Quand on fut au café, Hector, se renversant sur un canapé et lançant au plafond la fumée de son cigare, dit à Georges :

— Mon cher, je suis dans un pétrin épouvantable, et il n'y a plus qu'un mariage riche qui puisse m'en tirer ; et ce mariage, j'y touche presque du doigt : Quatre millions de dot et une jeune fille d'une incomparable beauté !

— Il n'y a que toi, vraiment, pour avoir de ces chances-là, dit Georges qui pensait de nouveau à la belle jeune fille qu'il avait rencontrée quelques heures auparavant à Notre-Dame.

— Oh ! attends, je suis bien loin de compte encore. Le premier point était de se faire aimer ; je crois que j'y suis arrivé. Mais une jeune fille de dix-huit ans vous aime, tant qu'elle n'a pas rencontré dans le monde un autre jeune homme dont les yeux lui paraissent plus langoureux ; de là la nécessité de mener les choses rondement.

— Et comment l'entends-tu ?

— C'est bien simple, je n'ai pas le sou… du moins comparativement à elle, fit Hector en se corrigeant ; elle ne m'épousera pas sans un cas de force majeure. J'ai songé à créer la force majeure.

— Un enlèvement !

— Peut-être, dit Hector de ce ton de légèreté avec lequel on déguise quelquefois une pensée plus sérieuse ; mais, avant d'en arriver là, il faut avoir établi son empire sur le corps et sur l'âme… La jeune fille dont il s'agit est pure comme le lis qui vient d'éclore ; mais, puisqu'elle a du penchant pour moi, j'étais en train ces jours-ci de chercher par quel moyen je pourrais bientôt couper les ailes à cet ange, lorsqu'un individu, un être effroyable, tombe chez moi un beau matin et me tient à peu près ce langage :

— Monsieur le vicomte, je connais vos affaires comme vous-même, ne me demandez ni pourquoi, ni comment, ce serait du temps perdu. Vous n'avez plus de patrimoine, vous avez deux cent mille francs de dettes que tous ne payerez jamais sans un miracle, et le miracle consisterait pour vous à épouser M de *** (tu comprends que je tais les noms), qui est une des plus riches héritières de France. Niez, discutez, cela m'est égal ; mais ce qui est certain, c'est que seul je puis vous la faire épouser et que vous n'arriverez à rien si je ne m'en mêle pas.

La netteté de parole de cet homme, son aplomb, sa fausse bonhomie, sa souplesse, le regard perçant qu'il dirigeait sur moi à travers ses lunettes vertes, m'ôtèrent toute envie de disputer sur les protocoles, et je lui répondis avec la même précision :

— Vous venez me proposer un marché. Quel prix y mettez-vous ?

— Un tiers de la dot, ou plutôt de la succession.

— De la succession ?... Je ne comprends pas.

— Je le crois sans peine, monsieur le vicomte. C'est là qu'est le mystère, hic jacet lepus ; et ce mystère, le voici : M de *** ne jouit de son immense fortune qu'en vertu d'un testament révoqué par un testament postérieur parfaitement en règle et dont nul ne connaît l'existence, pas même la légataire universelle, qui est une vieille fille vivant obscurément d'un bureau de tabac dans une sous-préfecture de 3,500 habitants.

— Et en quoi consiste la combinaison ? je ne saisis pas encore, dis-je à cet étrange personnage.

— La combinaison, la voici : j'achète les droits successifs de l'héritière et je vous les revends ; j'achète cinq cent mille francs et je vous revends deux millions cinq cent mille francs, soit sur une succession de quatre millions : un million pour moi, deux millions cinq cent mille francs pour vous, plus les charges de l'opération, que vous aurez à supporter.

— Tudieu ! quelle opération ! dit Georges Raymond qui méditait sur la valeur intrinsèque de cette combinaison ; quel joli coquin !

— Tu n'aurais peut-être pas manqué de t'indigner ? Je lui répondis tranquillement : Pourquoi, ayant acheté les droits successifs de l'héritière, ne les gardez-vous pas tout simplement pour vous ? L'affaire serait encore bien meilleure.

— Bien dit ! fit cet homme avec une inimitable expression de causticité. J'aime qu'on comprenne les affaires et je vous répondrai sans détour : Vous êtes le cheval de renfort à l'aide duquel je monte la côte, j'ai besoin de vous pour consommer l'opération comme vous avez besoin de moi pour sortir de l'abîme, je suis la main qui tient l'instrument, vous êtes le davier qui extrait la molaire.

— Et sans m'arrêter à vos métaphores, monsieur, quelle preuve donnez-vous, lui demandai-je, de la réalité des faits sur lesquels se base cette spéculation ?

— La seule preuve que je veuille vous donner en ce moment et la meilleure, dit ce gnome, c'est que je vous prêterai 20,000 fr., que vous ne trouveriez pas en ce moment au poids de votre chair sur la place de Paris, dès que nous serons d'accord sur les termes de notre traité, et voici des arrhes, trois mille écus seulement, dont vous devez avoir besoin. Ne me remerciez pas, vous m'humilieriez ; je ne fais rien pour rien, et vous demeurez mon otage.

— Et tu as pris cet argent ? dit Georges avec une vivacité dont il ne fut pas maître.

— Du tout ! répondit d'Havrecourt dissimulant par une bouffée de cigare une rougeur qui se dissipa rapidement ; pour qui me prends-tu ? J'ai congédié du bout du doigt les billets de mille francs qu'il avait déjà déposés sur ma cheminée, et je lui ai répondu froidement : Je réfléchirai.

— L'histoire est étrange, en effet, dit Georges Raymond qui recueillait son impression avant de la formuler.

— Voici maintenant le service que j'ai à te demander, continua Hector, il faut que je sache ce que c'est que ce forban.

— Tu as son nom, son adresse ?

— Non, fit Hector avec une légère hésitation qui n'échappa point à Georges. Il m'a dit qu'il reviendrait dans une quinzaine de jours chercher une réponse définitive.

— Et tu le recevras ?

— Pourquoi pas ? Est-ce que tu me crois assez bête pour avoir plus de vertu que mon siècle, et si, sans commettre aucune infamie, bien entendu, on peut se servir de ce coquin, ne fût-ce que pour lui arracher un secret qui menace une famille honorable, tu ne veux pas qu'on le fasse ?

— Ah ! ceci c'est autre chose, dit Georges Raymond en suivant Hector dans le nouvel ordre d'idées où il l'attirait avec son adresse ordinaire.

— Il faut absolument que je feigne d'entrer dans les vues de ce drôle, qu'au besoin tu me secondes. Je suis en présence d'un aigrefin de première force, et je ne connais pas assez la loi pour m'engager sans conseil sur le terrain où il veut m'attirer. À trompeur trompeur et demi ; ce serait plaisir que de rouler un pareil coquin. Je voudrais savoir, pour le cas où je serais forcé d'en passer par ses fourches caudines, jusqu'à quel point l'acte serait valable, et comment je pourrais le prendre dans ses propres filets tout en paraissant y tomber.

Si le garçon de restaurant ne fût pas entré à ce moment dans le cabinet, Hector n'eût pas manqué d'apercevoir l'impression qu'il venait de produire sur Georges Raymond.

Avec l'instinct précoce que développe la pratique des affaires, avec une pénétration qui n'excluait pas chez lui l'extrême confiance, il avait deviné que déjà Hector s'était lié avec ce honteux personnage ; que, sans doute, il savait son nom et ne voulait pas le dire par un reste de prudence ; que, très probablement, il avait touché l'argent impur qu'on était venu lui offrir ; qu'enfin, après avoir accepté ce honteux marché, il cherchait le moyen de tromper son complice.

Georges allait parler, il allait interroger Hector, il allait lui dire ce qu'il pensait de ce trafic matrimonial, mais une pensée rapide traversa son esprit. Il se rappela combien de fois il lui était arrivé de se créer des embarras par un excès de franchise. Il se souvint de toutes les mésaventures qui lui étaient arrivées en suivant l'impulsion du premier mouvement.

Ensuite, il se demanda si Hector était réellement coupable ; si en le soupçonnant d'avoir conclu ce marché, il ne lui faisait pas, dans le fond de son cœur, un outrage gratuit et immérité. N'était-ce pas, en effet, pour défendre les intérêts d'une famille menacée d'une odieuse spéculation qu'Hector avait consenti à entrer en rapport avec cet agent matrimonial ? N'était-ce pas son droit, son devoir même ?

Voilà de quelle façon Georges Raymond plaidait instinctivement les circonstances atténuantes en faveur du vicomte, et quand, d'un geste, Hector eut congédié le garçon, Georges fut en mesure de répondre avec assez de sang-froid pour ne pas se trahir :

— Mon cher Hector, tu sais que je te suis tout dévoué ; je tâcherai, si je le puis, de te donner un bon conseil.

08

— Et maintenant, parlons de toi, de tes projets, de ton avenir, dit Hector.

— Oh ! moi, fit Georges Raymond, je n'ai pas d'avenir ; et le jeune avocat, revenant avec expansion sur quelques particularités de sa vie, raconta à Hector ses luttes, ses misères, ses déboires, trois années passées au Palais sans clientèle, sans argent, vivant au jour le jour de quelques misérables affaires mal payées, attendant toujours quelque moyen de se produire, quelque occasion favorable, quelque procès important qui ne venait jamais, enfermé dans un cercle de fer qu'il ne pouvait franchir, condamné à vivre dans un milieu qui n'était pas le sien, promenant ses facultés dans le vide, employant à détruire son âme par la souffrance les forces qu'il croyait posséder et que parfois il sentait palpiter en lui.

— Ah ! ça, tu es une énigme pour moi, lui dit Hector ; tu n'as réussi ni dans le journalisme ni au barreau ; pourquoi cela ?

Georges Raymond saisit le bras d'Hector.

— Tu ne connais pas le journalisme, les gens de lettres, les libraires, tous ces gens qui disposent de la notoriété et sans lesquels on ne pourrait rien, même avec du génie ! fit le jeune homme la bouche contractée par un sourire amer. Je n'ai jamais pu entamer ce monde-là, quoique j'aie frappé à toutes les portes avec une opiniâtreté infatigable même depuis que je suis avocat ; car je n'ai jamais abandonné mes études chéries, qui seules m'ont sauvé jusqu'à ce jour du suicide.

Rien ne peut réussir, rien ne peut aboutir aujourd'hui en littérature en dehors d'un certain métier, d'un certain moule de convention dans lequel il faut jeter toutes les œuvres. Et l'on demande des talents neufs et originaux ! mais ils ne gagneraient pas ce que gagne un cantonnier à casser des pierres sur la route. Il faut périr sans gloire, sans honneur et sans argent, ou faire de la littérature à quinze sous payée à vil prix, comme le travail sorti des mains du forçat.

— Et le barreau, qu'en fais-tu ? Pourquoi cours-tu deux lièvres à la fois ?

— Le barreau ? Et, mon Dieu, c'est la même histoire ; c'est une affaire d'entregent, de relations et de coterie. Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je suis moitié homme de lettres et moitié avocat, gratte-papier et gratte-paroles, métis de profession, fruit sec dans les deux carrières ?

Donne-moi trente mille francs de premier établissement, comme un épicier qui monte une boutique, que j'aie une installation convenable, un mobilier, que je puisse traiter mes amis, aller dans le monde, être affranchi des préoccupations matérielles qui m'écrasent, et je gagnerai vingt mille francs par an comme un autre, tandis que je crève de faim dans mon isolement.

J'étais né riche et je fais depuis trois ans l'apprentissage de la pauvreté la plus indomptable. Oh ! non, on ne sait pas avant d'y avoir passé ce que c'est que de vivre à Paris sans argent, avec une profession qui fait présumer l'aisance. Quel supplice de tous les instants dans les plus petites choses comme dans les plus grandes !

Ne pouvoir renouveler un vêtement hors d'usage, une paire de chaussures qui prend l'eau pendant l'hiver, être obligé de faire un circuit pour ne pas passer devant un fournisseur, détourner la tête pour ne pas se trouver face à face avec un créancier ; trembler de casser un carreau dans la rue de peur de ne pouvoir le payer ; essuyer l'insolence ou la commisération d'un concierge, que d'humiliations infâmes, que de tortures sans nom qui ne peuvent même pas être contées, car les gens ne pourraient y croire et, s'ils y croyaient, ce serait pis encore, car on serait fui comme un pestiféré !

J'entends quelquefois parler de la misère des ouvriers et je les plains ; mais qui racontera les tortures du déclassé des professions libérales, le cœur chargé de crimes muets et retentissant de passions révoltées contre la fortune ? Qui parlera de ce paria préparé pour la souffrance par une éducation supérieure qu'il faut traîner dans la boue, et que faire avec des talents inutiles qui se changent en poisons dans un cœur ulcéré ? Est-ce que je ne serais pas plus heureux si j'avais une blouse sur le dos et les mains calleuses du travailleur ? Le dernier des garçons de café, le dernier des laquais n'est-il pas moins misérable que moi ?

Oh ! n'avoir pas d'argent ! quelle torture ! L'esclave antique, qui portait au cou le collier de son maître, n'était-il pas moins dégradé que l'homme libre des temps modernes, repoussé, paralysé, impuissant, maudit, presque déshonoré quand l'or tarit dans sa main !

Que de bonheur, que d'espérances, que de joies brisés faute d'un peu de fortune ! que de carrières faussées, tronquées, perdues ! Que de talents anéantis, d'honnêtetés vaincues ! Que de plaisirs charmants, que d'occasions décisives et qui s'envolent

pour toujours, faute de pouvoir grouper sous sa main un peu d'or !

Quelle loi implacable que cette loi de l'argent qui s'interpose à tout moment entre la pensée et l'action, entre l'homme et le but qu'il poursuit !

Et l'on dit qu'avec de la volonté, de la persévérance on finit toujours par triompher des obstacles. Quelle dérision ! Pauvreté ! fantôme que je n'ai pu chasser de mon chevet, opprobre dont je n'ai pu préserver ma vie, il y a des moments où je sens l'imprécation monter de mon cœur à mes lèvres. Oui, dans mes mauvais jours, pour sortir du cercle infernal qui m'enveloppe, je me suis demandé quelquefois si, comme Pierre Schlemil, je ne vendrais pas mon ombre au démon, pour aller jusqu'au fond de l'abîme, puisque je ne peux pas vaincre la mauvaise fortune.

— T'y voilà donc, camarade, dit d'Havrecourt qui souriait d'un air satanique, tu es las de la vertu comme les honnêtes femmes ; je vais le dire, si tu le veux, pourquoi tu n'as pas réussi : tu es trop bon, tu ne méprises pas assez les hommes et les préjugés ridicules à l'aide desquels les gens arrivés ferment la barrière à ceux qui viennent derrière eux. Il ne faut pas être dupe d'une société qui n'est que la piraterie légale organisée et où la morale sociale n'est que le camp retranché des parvenus. L'homme fort, ici-bas, c'est celui qui fait le mal. Si tu n'es pas méchant, tu périras. Je suis un homme d'opinion dynastique, et je fusillerais sans pitié les révolutionnaires ; mais, si j'étais un révolté comme toi, je ne serais pas agneau, je serais loup. Pourquoi, avec cette éloquence sauvage que tu déploies quand tu veux, ne t'es-tu pas jeté dans la politique ?

— Et avec qui ? contre qui ? Je ne suis rattaché à rien. Marcherai-je sous les étendards de Soulès, ou serai-je le soldat d'Oudaille, des bohêmes que tu ne connais pas ? Je veux bien servir, mais qu'on me montre des hommes.

— Fais tes preuves et entre dans notre parti, je te l'ai déjà conseillé.

— Mon cher Hector, dit Georges, mon père était républicain. Il est mort victime de ses convictions, je serai ce qu'il a été.

— Tu ne vas pas dire longtemps des bêtises comme ça. Il n'y a pas d'opinion, il n'y a que des intérêts, ou du moins il faut savoir mettre ses opinions d'accord avec ses intérêts, ajouta-t-il. Moi aussi, je suis né honnête, mais je sais faire ce que la nécessité commande. L'occasion de fortune que tu cherchais inutilement, depuis plusieurs années, se présente peut-être pour toi aujourd'hui, si tu veux me seconder dans l'affaire dont je t'ai parlé. Je ne puis en conférer avec personne, et j'ai besoin des éclaircissements positifs d'un homme de loi pour conclure.

— Tu as donc accepté ce marché ? ne put s'empêcher de dire Georges Raymond avec un sentiment de répulsion mal contenu.

— Eh bien ! oui ; après ?

Georges garda le silence.

— Tu réfléchiras, aimable Grandisson, dit Hector d'Havrecourt en dissimulant son dépit par un ton de légèreté affecté. Il faut que j'aille de ce pas chez le comte de B*** qui m'attend à onze heures. Il devait partir cette semaine à Bruxelles pour une affaire grave, et, vu son état de santé, c'est une mission qui me

reviendra, je l'espère. Nous conspirons contre l'empire, dit-il à voix basse à Georges Raymond, qui resta pensif.

Fais donc comme moi, imbécile, prends la vie gaiement. Je ne suis pas sur des roses non plus, mais je ne me laisserai pas acculer comme toi par la famine. Aimer, conspirer, gagner de l'argent, voilà la vie. Ah ! sapristi ! à propos d'argent, je ne sais pas si j'en aurai assez pour payer l'addition, s'écria Hector en consultant le fond de son gousset.

— Le ciel soit loué ! j'ai ma montre, dit Georges presque heureux d'être associé à un moment de détresse de son ami.

— Allons donc ! tu vas voir comment ça se joue ici quand on est gentilhomme ; et, ouvrant la porte, il appela à haute voix : Charles !

— Voilà, monsieur.

— Dites à Vincent (c'était le gérant de la Maison-d'Or) de me monter cinq louis ; je n'ai pas pris sur moi assez d'argent, et faites avancer ma voiture.

09

En 1868, la grande salle des Pas-Perdus du Palais-de-Justice offrait un coup d'œil autrement plus animé que celui qu'elle présente aujourd'hui au milieu des décombres de l'incendie de 1871. C'est le samedi surtout que le Palais est bruyant à cause de l'affluence de personnes étrangères qu'attirent les ventes immobilières qui ont lieu ce jour-là.

Un public affairé se croise avec les avocats et les avoués que l'on rencontre de toutes parts comme les abeilles essaimant de la ruche. Parmi les avocats, les uns se promènent de long en large, seuls ou accompagnés de leurs clients, en attendant le moment de plaider. D'autres forment des groupes autour desquels on s'arrête pour entendre causer politique ou raconter un incident d'audience qui vient de se produire à telle chambre. Ceux-ci traversent rapidement la salle en s'enquérant d'un confrère contre lequel ils ont une affaire retenue ou engagée. On voit passer de temps en temps un des « princes du barreau » qu'aborde avec déférence un stagiaire ou un premier clerc d'avoué, futur avocat lui-même ou futur avoué.

On voit passer des magistrats en robe se rendant à l'audience, des sergents de ville, des gendarmes, des geôliers. Tantôt c'est une famille anglaise qui s'enquiert auprès d'un gardien des choses que l'on peut visiter dans le Palais ; tantôt c'est un plaideur fourvoyé qui vient vous demander où se trouve telle audience, où est le cabinet de tel juge d'instruction, où s'habille tel avocat.

Il y avait à cette époque, installés aux quatre coins de la salle, des bureaux d'écrivain public où l'on voyait l'écrivain assis, le chapeau sur la tête, devant une petite table noire dont s'approchait de temps à autre un ouvrier ou un homme de la campagne pour faire écrire une lettre ou une pétition.

C'était une des mille particularités de cette immense salle, où le samedi, pendant deux ou trois heures, c'est un bourdonnement, un fourmillement, un mélange de monde, des allées et des venues, des bruits de portes qui s'ouvrent et qui se ferment pour livrer passage à des entrants, à des sortants ; des colloques, un

brouhaha qui font ressembler ce grand vaisseau à un marché public ou à une foire.

Au barreau comme dans tous les milieux, les hommes se rapprochent, se groupent et se classent selon les rapports d'éducation, de fortune et de talent. Malgré l'égalité professionnelle, il y a toujours une distance qui se fait sentir entre un avocat arrivé et celui qui ne l'est pas, et l'humble stagiaire qui débute salue bien bas son illustre confrère qu'environne le prestige de la renommée.

Cependant, comme il existe une bienveillance réelle dans les rapports du barreau, il n'est pas rare de voir de jeunes débutants s'introduire dans la société des grands avocats en leur faisant une cour discrète, en s'acquittant scrupuleusement envers eux des égards et même des attentions auxquelles ils peuvent être sensibles.

Georges Raymond n'était pas précisément de ceux-là. Soit timidité, soit orgueil, il était peu propre au rôle de courtisan, et il n'était protégé ni connu d'aucun avocat en renom. Entré au barreau, comme il était entré partout, sans relations utiles, il n'avait aucun des tenants et aboutissants qui mènent à la clientèle, ou du moins ses rapports avec le monde des affaires étaient trop restreints pour lui créer des occupations fructueuses.

D'ailleurs Georges Raymond n'avait encore, comme avocat, qu'un talent d'avenir. Il avait contracté, dans les malheurs de sa vie et les troubles de son âme, des dispositions nerveuses qui rendaient son éloquence intermittente : il plaidait tantôt bien, tantôt mal, tantôt très bien, tantôt très mal ; quelquefois avec une supériorité décidée, mais qui ne se maintenait pas d'une manière

constante, sans doute à cause du défaut de continuité dans l'exercice d'une profession si difficile.

Ces oscillations dans ses facultés, résultat aussi des préoccupations matérielles au milieu desquelles il se débattait, faisaient son désespoir. Il l'avouait quelquefois à Elmerich avec des larmes dans les yeux. Or, ce qui fait l'immense difficulté de la vie, c'est que, pour percer dans la position où se trouvait Georges Raymond, il faut se montrer toujours égal à soi-même, en sorte que le jeune avocat était fort loin d'être apprécié pour ce qu'il valait réellement.

Arrivé depuis un instant au Palais, il se trouvait, toque en tête et robe sur le dos, dans un groupe de cinq ou six avocats qui causaient dans la salle des Pas-Perdus, près de l'une des croisées de la façade, non loin de l'ancienne 5 chambre. Les cinq ou six avocats groupés par hasard pouvaient être considérés comme appartenant à la bohême judiciaire au même titre que Georges Raymond.

Il y avait là M Furpille, qui ne plaidait qu'à la police correctionnelle ; M Delvau, moitié journaliste et moitié avocat, d'un mérite égal dans les deux carrières ; M Bochard, qu'on ne voyait jamais plaider et qui avait toujours une robe sur le dos ; Flandrin, qui ne plaidait pas non plus, mais en revanche ne mettait jamais sa robe et flânait toujours dans la salle des Pas-Perdus, en habit de ville, histoire de politiquer.

Il y avait Gorjeu qui parlait comme un moulin à vent ; Frétin, qui faisait des mots, colportait des histoires et arrangeait l'anecdote du jour.

— Je viens de plaider comme une vache espagnole dans une affaire de contrefaçon, dit un jeune avocat de bonne mine en venant se joindre au groupe. Je ne crois pas que le tribunal ait compris un mot de la description que je lui ai faite d'un tuyau de pompe perfectionné.

— Alors, ton tuyau de pompe est un tuyau de chute, dit Fretin.

— J'ai une veine insensée, dit M Bochard en agitant un papier timbré. J'étais vierge de toute plaidoirie depuis quinze jours, lorsque tout à l'heure une bonne femme m'aborde dans la salle des Pas-Perdus avec l'assignation que voici :

— Mon brave monsieur, où sont les juges, s'il vous plaît ?

— Et pourquoi faire ? dis-je en lui voyant un air hébété.

— C'est le fils à Jacquot de Poisvillers-sur-Seine qui veut me faire payer vingt mille francs et qui m'appelle devant les juges, où sont-ils ?

— Qui ça ?

— Les juges.

— Mais, madame, on ne va pas comme ça devant les juges. Avez-vous un avoué ?

— Vous voulez dire un notaire, fit-elle en cherchant à se rendre compte. Ô candeur ! la bonne femme ne savait pas ce que c'était qu'un avoué. Elle ne connaissait pas ce noble ministère que tu exerces avec tant de distinction, ô Lazarille ! ajouta M Bochard en se tournant vers un avoué qui faisait partie du groupe.

Bref, elle n'a eu ni paix ni trêve que je ne me sois chargé de son affaire ; elle m'a mené sur un banc, a fouillé dans un grand sac de toile et m'a remis tant de pièces de cinq francs que j'en ai plein mes deux poches de pantalon, qui vont crever tout à l'heure.

C'est un rêve ! un poème !

— Messieurs, il y a un coup à faire, suivons Bochard, dit Fretin, nous trouverons bien un orgue de Barbarie, un coutelas et un cuvier pour renouveler le drame de Fualdès.

— Je suis avec toi dans une affaire Goguela contre Chicandard, dit tout à coup un nouvel arrivant en s'adressant à Gorjeu, veux-tu plaider ?

Le nouveau venu était Oudaille, qui entraîna Gorjeu à la 5 chambre en lui disant : Allons-y, Gueymar !

— Il a des affaires, depuis quelque temps, Oudaille, observa Furpille. Quel joint a-t-il donc trouvé ?

Le fait est que, depuis deux ou trois mois, Oudaille avait des affaires. Ce qu'il avait trouvé, c'était bien simple ; il avait trouvé Lecardonnel, que nous avons déjà vu à la pension du père Lamoureux.

Lecardonnel, ancien avoué à Amiens, destitué pour faits de charge, faisait à la fois plusieurs choses ; il était courtier d'assurances et, pour se créer des relations, il avait établi, rue Dauphine, une agence qui tenait le milieu entre un bureau de renseignements, un bureau de placements et un cabinet d'affaires.

Grâce à une quantité de relations intimes, nouées çà et là, il était parvenu à créer une clientèle… un peu mêlée à Oudaille, tout en faisant son propre cabinet.

— On appelle votre affaire, dit tout à coup un vieil avocat à Georges Raymond qui écoutait le colloque de ses confrères plus qu'il n'y prenait part. Rappelé à ses devoirs professionnels, Georges entra précipitamment à la 5 chambre, le cœur en proie à l'émotion que les plus vieux praticiens ne parviennent pas toujours à dominer quand il faut prendre inopinément la parole.

— Plaiderai-je bien, plaiderai-je mal ? se disait-il en feuilletant à la hâte son dossier ; mais on avait appelé une autre affaire et déjà un autre avocat, debout à la barre, exposait son procès avec cette rapidité vertigineuse et lucide, cette sûreté de méthode et d'expression qui ne se rencontre qu'au barreau de Paris.

Georges Raymond en l'écoutant enviait cette facilité, cet aplomb avec lequel les avocats, jeunes ou vieux, savent tous, plus ou moins, dévider leur peloton, ne réfléchissant pas qu'il avait, lui aussi, cette même facilité dès qu'il était dans son état normal.

Il s'assit ; toutes le pensées qui l'agitaient passaient confusément dans son esprit, la céleste vision de Notre-Dame, la mort de son père suicidé ou peut-être assassiné en pays étranger, l'étrange histoire d'Hector d'Havrecourt.

Il ferma les yeux comme pour ne pas voir tous ces fantômes qui venaient l'assaillir au milieu de ses occupations professionnelles.

Àce moment on l'avertit que quelqu'un le demandait :

C'était Karl Elmerich.

10

Karl Elmerich était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, à peu près de la taille de Georges. Il avait de grands cheveux blonds gracieusement ondulés, l'œil bleu d'une douceur presque féminine, le teint blanc et les traits d'une rare pureté de lignes. Sans la négligence de ses vêtements et de sa tournure, la remarquable beauté de son visage aurait paru plus frappante encore.

Quoique Karl fût d'origine alsacienne par son père et sa mère, comme il avait été élevé dès le bas âge à Valenciennes, il n'avait pas le moindre accent tudesque ; le charme de sa voix était pur de tout alliage étranger.

— Je suis bien heureux de te trouver, dit Karl à Georges Raymond qui sortit avec lui dans la salle des Pas-Perdus.

— Qu'as-tu ? lui dit Georges en remarquant sa préoccupation.

— C'est bien bizarre ce qui m'arrive, répondit Karl en prenant son ami par le bras. Il paraît que je peux prétendre à une succession.

— Et c'est là ce qui te rend triste ? fit Georges.

— Cela ne me rend pas triste ; mais j'étais habitué à la pauvreté, et s'il me fallait y retomber après avoir cru en sortir, je craindrais que cela ne me rendît plus malheureux qu'auparavant.

— Quel enfantillage ! mais raconte-moi donc cette histoire, dit Georges en l'amenant dans un coin écarté.

— Ce matin, à huit heures, figure-toi qu'on frappe à ma porte ; j'ouvre, j'aperçois un monsieur âgé qui me dit, en regardant les

papiers qu'il tenait à la main et après m'avoir considéré avec la plus grande attention :

— Vous êtes bien monsieur Karl Elmerich, né à Valenciennes le 25 décembre 1842 ?

— Oui, monsieur, lui dis-je.

— Votre mère s'appelait bien Jeanne Dolfus ?

— Oui, monsieur.

— Vous ne l'avez jamais connue ?

— Non, monsieur.

— C'est bien à l'hôpital Saint-Sauveur de Valenciennes qu'elle est accouchée ?

— Mais enfin, monsieur, toutes ces questions… lui dis-je en me sentant remué au fond de l'âme par tous ces affreux souvenirs de ma naissance que je t'ai racontés.

— Vous êtes libéré du service militaire ? continua le vieux monsieur.

Je lui offris une chaise sans rien répondre.

— Oui, je comprends, mon ami, les sentiments que vous devez éprouver, j'ai ravivé sans le vouloir des souvenirs douloureux. C'est que, voyez-vous, mon enfant, vous ne pouvez savoir à quel point vous m'êtes cher et combien je suis heureux de pouvoir constater que vous êtes bien l'enfant que je cherche depuis tantôt quinze ans. Je suis un ancien ami de votre famille que des circonstances, inutiles à vous dire maintenant, ont longtemps éloigné de la France où vous restiez pendant ce temps-là sans protec-

teur et sans appui. Ah ! que de larmes j'ai versées sur le sort de votre mère que j'ai connue si jeune et si belle, pauvre enfant !

Grâce à un hasard providentiel, je sais, relativement à votre naissance, des secrets que vous ignorez. Je suis vivant, Dieu merci ! et ne vous laisserai pas plus longtemps dans le triste état où je vous retrouve. Apprenez donc que vous n'êtes pas sans fortune et que vous avez droit à une succession importante que je saurai vous faire retrouver.

— Comprends-tu ma surprise, et je dirai presque mon attendrissement, en entendant ce récit ?

— Attends ! dit Georges en l'interrompant, cet homme ne porte-t-il pas des lunettes bleues ?

— Du tout, répondit Karl, c'est un gros homme à l'air bon enfant, et qui m'a inspiré beaucoup de confiance.

— Cela n'a en effet aucun rapport, se dit Georges à lui-même en repoussant le rapprochement qu'il avait fait tout à coup entre le visiteur de Karl Elmerich et le négociateur matrimonial de d'Havrecourt. L'un est vieux, l'autre jeune encore ; le premier est brutal, le second est doucereux. Et, d'ailleurs, je me souviens que, dans l'histoire de d'Havrecourt, il s'agissait, comme héritier, d'une vieille fille.

— Eh bien ! la suite de l'histoire, voyons ? reprit Georges singulièrement intéressé par ce récit inattendu.

— J'arrive à la fin : il m'a dit que, dans l'intérêt de la succession à laquelle je pouvais prétendre, il y avait une très grande urgence à prendre des mesures, qu'il fallait qu'il se mît immédiatement en campagne, que la prescription, je ne sais pas trop ce que

c'est, pouvait être acquise contre moi, etc. Bref, il m'a prié de signer un papier qu'il m'a lu.

— Et tu as signé ?

— J'ai peut-être mal fait, je n'en sais rien. Cet homme paraissait me porter tant d'intérêt, il avait l'air si bonhomme et il me faisait si bien comprendre les périls d'un retard quelconque que…

— Diable ! c'est grave ; tu pourrais fort bien avoir eu à faire à un aigrefin ; mais enfin qu'as-tu signé ?

— J'ai lu sur le papier pouvoir, procuration, avec des termes que je n'ai pas trop compris. Ah ! j'oubliais, il m'a recommandé expressément de ne parler à personne au monde, et pour les motifs les plus graves, de la révélation qu'il était venu me faire.

— Mais, monsieur, lui ai-je dit, je ne peux pas prendre un engagement comme celui-là. J'en parlerai certainement à mon ami Georges Raymond.

L'inconnu parut vivement contrarié.

— Et qu'est-ce que M. Georges Raymond ? me dit-il.

— Un jeune avocat.

— Un jeune avocat ? Eh bien, je le verrai, mon ami. Annoncez-lui ma visite.

— Et comment s'appelle cet homme ? demanda Georges Raymond.

— Ma foi, je l'ai oublié ; pourtant je l'ai lu sur le papier qu'il m'a fait signer. Attends… Doublau !… Doulent… Doublevent… J'y suis ! c'est Doubledent.

— Dieu ! quel nom ! s'écria Georges Raymond. Et à quel chiffre se monterait cette succession ?

— Il m'a parlé de quatre ou cinq cent mille francs.

Àce moment Georges aperçut Lecardonnel, qui les regardait tous les deux avec une singulière attention. En se voyant remarqué, il feignit de chercher quelqu'un et se perdit dans la foule.

11

Georges Raymond était resté pensif. Il réfléchissait que son horizon judiciaire commençait à se colorer depuis quelques jours. L'aventure d'Hector d'Havrecourt, celle d'Elmerich, qui tous deux étaient venus lui demander conseil, lui ouvraient des perspectives jusqu'alors inconnues.

— Aurai-je donc, enfin, quelque grosse affaire ? Mon heure serait-elle sur le point de sonner ? Aim, dit-il à Elmerich avec une confiance qui repoussait avec vivacité dans son âme au moindre souffle de la fortune, j'attendrai de pied ferme le prétendu bienfaiteur dont tu as reçu la visite. C'est peut-être quelque agent d'affaires qui ne t'a dit que ce qu'il a voulu ; mais je le verrai venir et je ne te laisserai pas duper, je l'espère.

— Oh ! mon cher Georges, s'écria Elmerich en laissant enfin éclater sa joie avec une ingénuité d'expression charmante, quel bonheur si nous pouvions avoir seulement une centaine de mille francs. Comme ta position au barreau changerait, et moi je pourrais, enfin, faire jouer mon opéra !

— Cher ami, lui dit Georges touché jusqu'aux larmes de l'élan de cœur avec lequel Karl le mettait de moitié dans le partage de cette fortune problématique, tu es bon comme un enfant. Mais, dis-moi, as-tu quelques papiers de famille ?

— Un extrait de naissance, un certificat de libération du service militaire, quelques papiers de collège, des prix de classe, voilà toutes mes archives ; si cela peut te servir à quelque chose, je te l'apporterai. Et maintenant, si tu es libre, nous irons faire un tour au Luxembourg et tu viendras ce soir à la pension.

Au mot de pension, Georges Raymond fit la grimace.

On sait déjà que c'était le seul sujet de dissentiment entre les deux jeunes gens. Jeté par le hasard dans un coin obscur du quartier Latin avec des jeunes gens de son âge, dont les idées avaient déteint sur lui, on se rappelle qu'Elmerich avait embrassé les doctrines de l'école humanitaire avec tous les entraînements d'une nature généreuse et confiante.

— Georges, tu as tort de ne pas mieux aimer nos camarades. Ne sommes-nous pas comme eux, ne sont-ils pas comme nous des déshérités ? N'avons-nous pas les mêmes besoins et les marnes souffrances ? Pourquoi les fuir ?

— Eh bien, allons au Luxembourg et ce soir à la popotte, dit gaiement Georges Raymond. Mais avant laisse-moi plaider mon affaire.

Et Georges rentra à la 5 chambre où, électrisé par la présence de Karl qui était devenu son client, il plaida fort bien son affaire. Karl lui en fit son compliment et Georges eut la satisfaction de voir M Léon Duval, qui plaidait comme un simple mortel à la 5

chambre, ce jour-là, se pencher à l'oreille d'un de ses confrères en lui disant : « Quel est donc ce jeune avocat ? » Il était près de quatre heures et le Palais commençait à devenir désert. Georges alla ôter sa robe, et les deux jeunes gens descendirent les marches du grand escalier comme deux écoliers en vacances.

Au moment où ils traversaient bras dessus bras dessous la rue des Saints-Pères, ils entendirent appeler derrière eux ; c'était Léon Gaupin qui accourait en brandissant un manuscrit, et ils s'étaient arrêtés pour l'attendre lorsque Georges quitta brusquement Elmerich dont Gaupin s'était emparé. Georges venait d'apercevoir à quelques pas devant lui, entrant chez un marchand de musique de la rue des Saints-Pères, deux femmes dont la vue lui causa la plus vive émotion.

Il avait cru reconnaître une démarche, des traits restés empreints dans son souvenir, et il alla plonger avidement ses regards à travers les vitrines du magasin où les deux dames venaient d'entrer. Son cœur battait fortement pendant qu'il cherchait à distinguer leur visage. Tout à coup la plus jeune se retourna.

C'était elle !

C'était la merveilleuse jeune fille qu'il avait vue huit jours auparavant à l'église Notre-Dame.

Elle était vêtue de noir comme le premier jour, et ses traits charmants, rendus plus suaves encore par des torsades de cheveux châtain-clair d'une nuance indéfinissable, brillaient de cette distinction exquise dont Georges avait été si frappé.

Elle était gantée de noir et sa petite main indiquait quelque chose au marchand, tandis que sa bouche, d'une grâce accomplie, laissait échapper des sourires éblouissants en prononçant des paroles que Georges Raymond n'entendait pas.

La dame qui l'accompagnait, mise aussi avec un goût irréprochable, pouvait avoir une quarantaine d'années et semblait prêter une complaisance quelque peu étudiée aux observations de la jeune fille.

Georges Raymond resta pendant quelques instants immobile, retenant son souffle comme s'il eût craint de faire envoler cette ravissante apparition. La conversation aurait pu se prolonger pendant une heure que Raymond n'aurait pas fait un geste ; mais un mouvement parut s'opérer dans l'intérieur, tandis que le marchand saluait bien bas, et la jeune fille sortit du magasin avec cette vivacité charmante et contenue qui révèle l'habitude du grand monde.

Georges était presque devant la porte, il était impossible que la jeune fille ne le vît pas, et le regard du jeune homme fixé sur elle semblait lui dire : « Vous rappelez-vous ? » Le regard de la jeune fille croisa en effet le sien ; mais il reçut un coup de poignard dans le cœur : la ravissante inconnue avait abaissé son voile avec une glaciale indifférence ; puis, prenant le bras de sa compagne, elles s'engagèrent rapidement dans la rue de Lille.

Georges Raymond ne songea plus à ses amis qui causaient encore au coin de la rue des Saints-Pères. Obéissant à l'impulsion qu'il avait ressentie dès la première minute en revoyant la jeune fille, il suivit de loin ces deux femmes sans se rendre compte de ce qu'il faisait ; puis il se rapprocha quelque peu en s'apercevant

que son approche ne changeait rien à l'allure simple et posée de leurs mouvements.

La rue était presque déserte, et Georges eut le temps d'admirer cette chose merveilleuse qui ne peut se décrire : la démarche d'une Parisienne élégante avec un petit pied, apparaissant de temps à autre avec un bruit cadencé sous les plis d'une robe imperceptiblement relevée.

Chacun des mouvements que faisait la jeune fille, chacun de ses pas, chacune des ondulations de sa robe agitaient son cœur et y faisaient fleurir une pensée pleine de charme et de douleur à la fois.

Georges Raymond n'avait jamais aimé. Toujours ployé sous le poids des préoccupations, du travail, de la pauvreté, il n'avait touché qu'en passant aux amours banales du quartier Latin, sans avoir rencontré dans sa vie dénuée de tout contact avec le monde, une seule occasion d'émousser la sensibilité profonde qui était restée à l'état latent au fond de son âme. Il avait la faiblesse de rêver des amours élégantes, et, sentant bien qu'il n'était qu'un pauvre diable, il s'était résigné à vivre fièrement dans la solitude d'un cœur que la première épreuve devait profondément ébranler.

Les deux dames s'arrêtèrent tout à coup en face d'un hôtel aujourd'hui démoli qui se trouvait à l'extrémité de la rue de Lille, entouré de grands arbres dont on apercevait les branches flotter au-dessus des murs du jardin.

La jeune fille n'avait pas un seul instant détourné la tête, quoiqu'elle se fût probablement aperçue, ainsi que sa compagne, de la présence du jeune homme, et, lorsque la porte de l'hôtel s'ouvrit,

elles disparurent toutes deux, tandis que la porte se refermait sur elles avec un bruit majestueux.

— Imbécile ! se dit Georges Raymond, pourquoi m'aurait-elle reconnu ? Je ne suis ni beau ni élégant. Et il jeta sur son costume extrêmement modeste un regard de compassion.

Au même moment, un domestique portant une casaque rouge, et pouvant être un palefrenier, sortit de la loge du concierge et traversa la rue.

— Pardon, lui dit Georges en voyant qu'il avait une tête de Gros-René et en feignant de chercher une adresse, pouvez-vous me dire à qui appartient cet hôtel ?

— À M. le comte de Marcus.

— Ah ! très bien ! et ces dames qui viennent de rentrer ?

— C'est la nièce de M. le comte, M de Nerval, que vous avez dû voir avec sa dame de compagnie.

— Très bien, mon ami ; merci, dit Georges qui se sentait rougir de sa hardiesse, je sais son nom. M de Nerval !

Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile,

dit-il, s'appliquant le vers de Ruy-Blas et certainement j'aurais moins de prix à ses yeux que l'un des laquais qui la servent ; car, toute réflexion faite, un lettré sans le sou ne vaut pas un laquais bien dressé ; puis, fermant le poing dans sa poche, il dit à vois basse avec une véhémence furieuse :

— Oh ! oui, je serai un jour riche et célèbre, ou je mourrai !

12

Qu'était devenu Karl Elmerich après la disparition de Georges Raymond ?

Au bout d'une demi-heure d'attente, il était retourné assez tristement à la pension avec Léon Gaupin, et il soupirait chemin faisant.

— Ton ami Raymond est un poseur, un lâcheur et…

— Léon ! dit Elmerich en l'arrêtant par un regard limpide qui désarmait la malveillance, ne me dis pas de mal de Georges. Je ne souffrirais pas qu'on en dît de toi. Ce qui m'attriste parfois dans nos conversations à la pension, c'est la manière dont nous parlons les uns des autres, et ces plaisanteries cruelles que vous faites. Si nous sommes des amis, des frères, si nous avons les mêmes croyances, les mêmes sympathies, si notre cause est celle de la justice, de la vérité, pourquoi ne sommes-nous pas plus indulgents ? Tu ne sais pas combien Georges est bon ; combien il est dévoué pour moi, et, peut-être, grâce à lui, notre position à tous changera-t-elle bientôt, car…

— Car ? fit Léon Gaupin, étonné de l'accent de ces paroles et du mystère qu'elles semblaient annoncer.

Mais Karl Elmerich garda le silence.

— Achève donc ! dit Léon Gaupin de plus en plus intrigué.

— Je ne puis parler encore, mon ami ; c'est trop tôt, ce serait peut-être te préparer une déception.

— Très bien ! dit Gaupin en sifflotant avec rage entre ses dents. Tu as des secrets pour moi que tu n'as pas pour Georges. Merci.

— Eh bien, travaille, refais le troisième acte du Siège de Corinthe, puisqu'on ne le trouve pas bon, et je te dirai ce qui t'intrigue si fort à la fin de la semaine.

— C'est ça, une tartine si je suis bien sage ; mets-moi un bourrelet, envoie-moi en nourrice, ce sera plus simple.

Karl le prit en riant par le bras, mais Gaupin grommelait toujours.

Quand ils arrivèrent à la pension, ils y trouvèrent calme plat. Oudaille, Soulès, Belgaric, de l'Odéon, n'étaient pas là, Coq non plus. Lecardonnel et Ecoiffier firent seuls attention aux deux jeunes gens. Marius Simon et le marquis étaient totalement absorbés par une conversation particulière.

— Elle est belle au delà de toute expression, et j'en suis fou, disait le marquis.

— Très bien ! tu l'as déjà dit et tu le répéteras encore, mais

EN QUOI PUIS-JE SERVIR TES AMOUREUX DESSEINS ?

comme dirait Belgaric.

— Faire son portrait de mémoire quand tu l'auras vue et contemplée, faire un chef-d'œuvre que je lui adresserai avec ces mots : Hommage du marquis Contran de Cimeuse à la comtesse de Tolna. Le reste me regarde.

— Eh ! l'ami, ce sont là des fantaisies royales ; mais qui est-ce qui en payera les frais ? Qu'est-ce que ça me rapportera à moi, tout ça ?

— Pas un sou, puisque c'est pour mon compte que tu fais le portrait ; mais de par moi tu auras tes entrées dans le salon de M de Saint-Morris, chez qui tu verras la belle comtesse. Or, le salon de M de Saint-Morris ouvert pour toi, avec ton talent, ton esprit, ton sang-froid, c'est le succès, tu es lancé…

— Pas de boniment, je tiens l'article.

— Tu refuses ?

— J'accepte.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, comme si elle était poussée par une rafale.

— C'est Cambrinus ! Voilà Cambrinus ! crièrent deux ou trois nouveaux venus qui faisaient du bruit comme s'ils amenaient avec eux l'empereur du Maroc. Au même instant apparut au milieu de ses compagnons un gros garçon chevelu, trapu, barbu, à la mine joviale et hardie. Il y avait une solution de continuité entre son gilet et son pantalon, et il se campa sur la hanche en entrant comme s'il était sûr à l'avance de l'effet qu'il allait produire.

— Jean ! vite, voyez à servir un excellent potage à ce cher M. Gaspard, que l'on n'a pas revu depuis quinze jours.

Le père Lamoureux venait de lâcher sa meilleure formule, une formule à rendre jaloux Marius Simon lui-même. Quel était donc cet autre favori pour qui le père Lamoureux pouvait se fendre d'une telle locution ?

— Merci, merci, papa, j'ai dîné, dit d'une voix retentissante celui qu'on appelait Cambrinus en frappant sur le ventre du père Lamoureux ; et, comment ça va ? mille guimbardes ! et M Lamoureux, et le petit galopin ? mille bombardes ! J'arrive de Bordeaux ; ça chauffera, là-bas, pour les élections.

Jean, avance à l'ordre, prends mon paletot, je te promets cent sous !

Me voilà, me voilà ! attendez donc, vous autres, qu'on fasse ses civilités à son gargotier d'enfer, à son petit père Lamoureux, au bienfaiteur de la jeunesse, humanitaire et souffrante, à l'amphitryon de cette table antique, dont je me flatte d'être le plus bel ornement.

Et tout en parlant, tout en gesticulant, tout en distribuant des poignées de main à foison, Cambrinus reparut au milieu de la salle soulevée pour lui faire ovation.

Louis Gaspard dit Cambrinus, le roi des chopes, à cause de son aptitude à les absorber, était un des habitués les plus célèbres de la pension du père Lamoureux. Il suffira de dire que Gaspard était Toulousain, né par conséquent sur les bords de la Garonne, qu'il était journaliste à Paris, quoique sans occupation présentement, qu'il s'occupait de politique par vocation, qu'il connaissait toutes les tables du quartier Latin, toutes les brasseries, tous les cafés-concerts, tous les caboulots, et en était également connu ; que, depuis trois ans qu'il était à Paris, il avait su se faire des admirateurs et des amis partout, dans les petits journaux, dans les petits théâtres, chez les petits marchands, parmi les ouvriers des faubourgs ; qu'il s'était glissé dans tous les cénacles républicains avec les vieux, avec les jeunes ; qu'il connaissait tous les hommes

politiques, tous les députés, enfin que sa réputation, sa notoriété, croissaient de jour en jour, presque d'heure en heure, sans qu'il eût fait un livre, ou écrit une ligne dans un journal.

Ce qui avait mis le comble à sa réputation, c'est qu'au bal Bullier il avait, quinze jours auparavant, culbuté d'un formidable coup de poing un agent en bourgeois qui avait prétendu l'arrêter. Depuis ce jour, il n'était question que de cela dans les estaminets, et on parlait de lui pour la députation.

Mais il ne convient pas d'interrompre plus longtemps les joyeux propos de Cambrinus, qui, la chope en main, choquait déjà son verre contre ceux de ses amis, groupés autour de lui pour l'entendre, à l'exception de Marius Simon et du marquis qui faisaient bande à part, ne prisant que fort peu la faconde d'un rival récemment échappé de sa province.

— Mes amis, s'écria Cambrinus en secouant sa crinière et en prenant une pose magnifique, tout va bien, bonnes nouvelles sur toute la ligne. Vive Dieu ! nos bons Toulousains voteront comme un seul homme pour la bonne cause. Si cela peut vous être agréable, je vous l'annonce et je vous annonce aussi que j'ai la gorge emportée à force de crier depuis huit jours dans les husteings toulousains. Jean, à boire, mon garçon. Messieurs, veillons au salut de l'empire ! Et, changeant tout à coup de voix, il se mit à contrefaire un célèbre orateur du gouvernement parlant à la tribune du Corps législatif, imitant à s'y méprendre et la voix et les gestes de celui que le Siècle appelait le Grand vizir : Oui, messieurs, cette grande, cette noble politique que j'ai l'honneur de représenter devant vous, s'abrite sous les plis du drapeau glorieux qui a fait le tour du monde avec toutes les gloires de la France. De l'ordre, nous en répondons, nous en répondons parce

que nous répondons de nous, parce que nous répondons de la France, parce que nous répondons de notre dignité nationale devant l'Europe attentive à chacun de nos actes, et si des passions anarchiques, si des hommes de désordre…

— Jacquinet, apporte un parapluie pour m'abriter contre les postillons de Gaspard, cria Marius Simon au plus jeune garçon de salle en entourant de ses bras son assiette menacée par les aquilons pluvieux de Cambrinus, qui était son voisin.

— À la santé de Cambrinus, vive Cambrinus ! crièrent ses partisans, tandis que le tribun de la pension Lamoureux attendait le moment opportun pour recommencer une tartine.

— Comment Karl ne ramène-t-il pas Georges Raymond avec lui, puisqu'il est allé le chercher au Palais après la visite de Doubledent ? dit Ecoiffier à l'oreille de Lecardonnel.

— Je vais le savoir en causant avec Karl, répondit Lecardonnel.

— Et moi je vais chez Doubledent.

— Nous nous retrouverons au cercle.

— Entendu.

13

Il y avait encore, en 1869, au numéro 13 de la rue Bergère, dans un corps de logis occupé depuis par une imprimerie, qui, elle-même, a disparu pour faire place au magnifique immeuble que

l'on voit actuellement dans le fond de la cour, il y avait, disons-nous, un cercle, ou plutôt un tripot bien connu des joueurs du quartier.

On traversait une cour noire et malpropre, on montait un premier étage et l'on trouvait, au fond d'un long corridor, un vaste salon enfumé, dédoré, hanté par cette clientèle sans nom qui peuple les cercles de bas étage.

Parmi les joueurs du genre le plus suspect, on y rencontrait cependant assez souvent des négociants du quartier, des étudiants, et quelquefois, par exception, des jeunes gens d'un meilleur monde, fourvoyés ou congédiés des cercles élégants du boulevard.

Le maître de l'établissement était connu sous le nom de Barbaro, soit que ce fût son nom véritable, soit que sa figure, du genre espagnol le plus accentué, lui eût fait donner ce sobriquet. C'était un homme d'une quarantaine d'années, court, aux cheveux en brosse d'un noir de charbon, à la barbe non moins noire et non moins épaisse, laissant autour des lèvres et du menton un espace exactement rasé, qui laissait voir des reflets bleus.

Il avait un aspect sauvage, la parole brève, ne se déridait qu'avec ses intimes, et tenait sa maison sur un pied militaire. Dès qu'une altercation tournait à la violence, il fallait sortir, et son poignet vigoureux faisait promptement justice des récalcitrants. Il ne tolérait pas que les séances se prolongeassent au-delà de cinq heures du matin en hiver, au-delà de quatre heures en été, ne voulant pas se tuer, disait-il, pour quelques méchants picaillons de plus ou de moins.

Ce jour-là, à deux heures du matin, il y avait grand monde au tripot.

Au milieu, une grande table en carré long pour le trente-et-quarante occupait le premier plan du salon. À gauche, en entrant, on jouait à l'écarté ; dans le fond, à la bouillotte. Deux autres pièces en manière de petits salons ou de fumoirs servaient de retraite aux habitués qui voulaient lire ou causer. Enfin, tout à côté du vestibule, où les paletots et les chapeaux étaient amoncelés dans une lamentable promiscuité, on apercevait la salle à manger, espèce de réfectoire muni d'une longue table couverte d'une toile cirée, sur laquelle, moyennant quarante sous, les joueurs décavés obtenaient la faveur de manger des pommes de terre à l'huile arrosées d'une demi-bouteille de vin de Suresnes.

— Eh ! mais, il me semble que ça ne va pas mal, cher marquis ? dit, en s'approchant de la grande table, un long personnage maigre, sec, pincé, cravaté, épinglé avec la dernière précision, aux cheveux d'un blond roux soigneusement distribués sur la tête, paraissant, malgré tous les rajeunissements possibles, avoir dépassé la cinquantaine.

Et en parlant ainsi avec toute espèce de sourires gracieux et de contorsions aimables, le personnage dont il s'agit indiquait du doigt un monceau de pièces et de jetons groupés sous la main d'un jeune homme qui suivait de l'œil une partie dans laquelle il était engagé comme parieur.

— Oh ! un peu de ferraille seulement, répondit le jeune homme, qui n'était autre que le marquis, surnommé aussi Chat-Botté, que nous avons déjà vu à la pension du père Lamoureux ; et le marquis exerça une pression prudente sur son trésor, qu'un

autre individu à figure judaïque, accoudé sur la table comme un simple spectateur, regardait d'assez près.

— Messieurs, faites vos jeux ! dit Barbaro qui présidait de son air le plus maussade à la table du trente-et-quarante, où se trouvait le marquis.

Il n'est pas d'usage de faire la conversation autour d'un tapis vert ; aussi le marquis ne prêta-t-il plus la moindre attention à son interlocuteur, qui pirouetta d'un autre côté, prodiguant partout des sourires auxquels personne ne répondait.

Ce personnage assez curieux, un des boulevardiers les plus connus de cette époque, était ce qu'on appelle une existence problématique. Personne ne lui connaissait la moindre profession, la moindre fortune, la moindre famille ; toujours affairé, toujours courant, abordant une quantité de personnes, paraissant dans tous les cafés du boulevard, au bois, au spectacle, au concert, et partout sans rien payer, racontant la nouvelle du jour, parlant théâtre, sport, musique, chiffons, connaissant l'adresse de toutes les filles un peu cotées sur la place, saluant et se flattant de connaître auteurs, acteurs, directeurs, régisseurs, gens de lettres de tout poil et de toute nuance, hommes politiques, députés, sénateurs et gens titrés du noble faubourg, la société de ce personnage était plus inévitable que recherchée.

S'agissait-il d'organiser un dîner, un souper, un bal ou toute autre partie du même genre, vite on le voyait se glisser gratis dans la combinaison, sous prétexte d'une économie de dépense ou d'une amélioration de service qui seraient obtenues par ses soins.

Un projet d'emplette, la recherche d'une adresse, une démarche dans un ministère, une visite à l'Hôtel des Ventes ou dans une galerie de tableaux le trouvaient immédiatement prêt à offrir ses bons offices. Du reste, qu'on lui fît bon ou mauvais visage, son attitude était toujours la même ; l'aménité de son langage, ses formes obséquieuses, ses saluts corrects finissaient par venir à bout de toutes les résistances. On renonçait à l'éviter quand on le rencontrait, et il imposait toujours sa conversation à ceux qui l'avaient une fois salué.

Ce singulier personnage, qui répondait au nom de du Clocher, et qui joue un certain rôle dans cette histoire, aperçut tout à coup un autre jeune homme de fort belle mine qui venait d'entrer en jetant négligemment son pardessus aux mains du garçon, qui le salua avec des égards particuliers.

— Quoi ! vous ici, cher vicomte, dit du Clocher en faisant son salut le plus mondain au nouveau venu. C'est donc aujourd'hui le rendez-vous des illustrations ?

— Faites vos jeux, messieurs, rien ne va plus ! dit Barbaro de sa voix rauque.

— Ne m'appelez donc pas vicomte ici, mon cher, dit Hector d'Havrecourt (car c'était lui-même), autrement on me prendrait pour un grec.

— Mon cher, je viens de les flouer d'une façon admirable, dit à l'oreille de d'Havrecourt le marquis qui venait de quitter la table, portant son trésor dans son mouchoir, et avait aperçu le vicomte qui était un de ses anciens camarades de collège.

Or, il faut savoir ce que le marquis entendait par flouer. Il prétendait reconnaître les grecs à leur physionomie et, sans jouer personnellement, il pariait pour ceux qu'il présumait tels d'après l'expérience qu'il disait avoir des figures. Mais comme il perdait beaucoup plus souvent qu'il ne gagnait, on ne pouvait rien inférer du tout de ses connaissances physionomiques en cette matière.

Il est vrai que, quand il avait gagné en tenant les cartes, il se vantait auprès de ses amis intimes d'avoir triché, mais comme il ne savait même pas tenir des cartes, et que personne n'avait jamais suspecté sa loyauté, on ne pouvait que rire de cette forfanterie ; mais il la soutenait de pied ferme, ne manquant jamais d'ajouter que c'était du meilleur ton autrefois, et qu'il avait le droit de le faire pour venger ses aïeux des outrages faits à leur blason par la révolution bourgeoise de 1830.

Quoi qu'il en soit, le marquis avait gagné ce soir-là ; il était rayonnant et il éclatait de rire à chaque mot.

— Je les ai floués de la plus jolie façon, répétait-il. Il y avait là un vieux filou décoré dans lequel j'ai reconnu immédiatement un homme de la Grèce. Il a passé dix fois, et je crois que je tiens là-dedans plus de huit cents francs.

— Faites vos jeux, messieurs ! répéta la voix éraillée de Barbaro.

14

— Prête-moi donc cinq louis, dit d'Havrecourt au marquis. Je viens de me faire dévaliser au cercle de la rue de Choiseul, et j'ai

eu l'insanité de monter dans ce bouge avec le dernier louis qui me restait.

— Mais alors il va vous gêner, dit du Clocher avec son plus gracieux sourire, et si vous pouviez me faire l'amitié de me le prêter, cela ne me serait pas désagréable.

— Voilà ! dit d'Havrecourt en lui mettant sans plus de façon le louis dans la main pendant qu'il en recevait cinq en espèces ou en jetons des mains du marquis.

Pendant que cet échange de bons procédés, fort usité parmi les joueurs, se passait dans un coin de la salle, deux individus, qui faisaient semblant de s'intéresser à une partie de bouillotte, jetaient de temps en temps les yeux de leur côté.

— C'est bien lui ! dit l'un de ces individus qui n'était autre qu'Ecoiffier, en montrant le vicomte d'Havrecourt.

— Il faudra prévenir Doubledent, répondit le second individu qui était Lecardonnel. Il peut avoir intérêt à savoir que le vicomte en est déjà aux expédients après les avances qu'il lui a faites.

Les trois personnages qu'observaient les deux compères, dans un but que nous connaîtrons plus tard, retournaient au jeu en ce moment. Le marquis alla se rasseoir à la table du trente-et-quarante, et il étala devant lui ses capitaux ; mais, pendant qu'il mettait son lorgnon pour y mieux voir, l'individu à figure judaïque, qui n'avait pas quitté la place où nous l'avons vu quelques instants auparavant à côté du marquis, lui vola un jeton qui représentait un louis.

En moins d'une heure, le marquis avait tout perdu, plus les cent francs que d'Havrecourt lui avait rendus, plus deux cents

francs qu'il lui avait empruntés, car le vicomte était en veine, et, sur ces deux cents francs il y avait deux louis que le marquis n'avait jamais pu retrouver, grâce à son voisin l'israélite qui feignait de regarder très attentivement d'un autre côté.

— Je crois, ma parole d'honneur ! qu'il y a des voleurs ici ! s'écria le marquis ; non pas des voleurs au jeu, ce serait trop légal et trop honnête, mais de simples escarpes qui chipent matériellement l'argent sur la table. Voilà deux nouveaux louis qui viennent de disparaître de mon jeu.

Àces mots toutes les têtes se levèrent.

— Oui, il y a des voleurs ici, s'écria le jeune israélite ; je l'ai déjà remarqué moi-même.

— Et moi, j'ai remarqué que vous êtes ici à regarder sans jouer depuis plus de deux heures, et qu'on a trop souvent le désagrément d'éprouver le contact de votre personne physique, dit le marquis.

— Me prenez-vous pour un voleur ? s'écria le juif exaspéré.

— Assez ! assez ! firent les joueurs en mettant tous la main sur leur argent.

— C'est que j'aurais bientôt fait de vous corriger comme vous le méritez, continua l'individu en gesticulant d'une manière menaçante.

— Ne me parlez pas de si près ; vous sentez le rat mort, mon cher, et vous tueriez les mouches à quinze pas, fit le marquis en se ventilant avec son mouchoir.

— Insolent ! s'écria l'individu en faisant mine de porter la main sur le jeune homme ; mais, à l'instant, Barbaro, qui savait sans doute à qui il avait affaire, prit l'inconnu par les épaules, l'enleva et le jeta dehors.

— Jolie maison ! dit d'Havrecourt en se hâtant d'aller prendre son paletot au vestiaire. Il venait de gagner deux mille francs et détalait au plus vite en faisant un signe de la main au marquis. Ce dernier lui courut après.

— Cher vicomte, lui dit-il sans plus s'occuper de l'incident que si rien ne fût arrivé, j'ai une requête à te présenter.

— Et quoi donc, très cher ? répondit le vicomte en achevant de mettre son paletot.

— Tu peux me faire inviter, si tu te veux, au prochain bal de M de Saint-Morris, je te le demande.

— Entendu.

— Je te le demande pour moi, sachant bien que tu ne me le refuseras pas, et pour Marius Simon.

— Qui cela, Marius Simon ? un rapin, je crois.

— Marius ! un rapin ! Un peintre du plus grand talent, tu veux dire, et de l'esprit comme toi.

— Convenu, répondit laconiquement Hector en disparaissant, sans autre commentaire, pendant qu'Ecoiffler et Lecardonnel jetaient un dernier regard dans leur direction.

Il était quatre heures du matin, et la consolation du souper à quarante sous commençait pour les joueurs décavés. Du Clocher

avait disparu.

— Je sortirai d'ici comme j'y suis entré, avec cent sous que je m'estime heureux d'avoir conservés pour faire face à cette petite fête, dit le marquis en saisissant un saladier de pommes de terre. Mais ce scélérat de Barbaro devrait bien réconforter ses habitués avec une nourriture moins indigeste.

— Je connais quelqu'un qui s'en va souper de ce pas à la Maison-d'Or, dit un commis de magasin qui avait gagné trois cents francs et frappait sur son gousset en passant devant la table.

Un clerc d'avoué, qui venait de perdre vingt-cinq louis pris dans la caisse de l'étude, passait de temps en temps sa main dans ses cheveux d'un air fatal. Un vieux bijoutier de la rue de Provence, qui perdait régulièrement tous les soirs douze à quinze cents francs, tandis que sa maison marchait d'un grand pas vers la faillite, était en train de vider silencieusement un carafon d'eau-de-vie.

— Qu'est-ce que tu fais là, marquis ? dit tout à coup une voix joyeuse qui était celle de Léon Gaupin. Mon cher, une veine impossible, ce soir ! dit le jeune auteur dramatique en attirant le marquis dans un coin. Cinq cents francs de gagnés avec dix francs d'entrée de jeu ! J'ai passé douze fois à l'écarté, et sais-tu qui jouait dans mon jeu ? je te le donne en cent. Le directeur des Délass'-Com', qui m'avait refusé les Noces vénitiennes il y a huit jours, à qui je faisais gagner deux mille francs.

L'animal, qui ne me reconnaissait pas, me dit en quittant la table :

— Vous avez de la chance, monsieur.

Je te lui réponds immédiatement :

— Dites, monsieur, que vous avez de la chance avec moi, et que je n'en ai pas avec vous.

Alors, je lui rappelle ma déconvenue d'il y a huit jours et je lui recolle mon manuscrit que j'avais dans ma poche.

— C'est insensé !

— Bonsoir, je cours de ce pas chez Brébant, où j'espère retrouver Bouton-de-Rose qui me recevra à bras ouverts, j'imagine, vu les espèces dont je suis porteur.

— Emmène-moi.

— Eh bien ! arrive, dépêchons ; je brûle de revoir l'infante.

— Allons ! messieurs, il faut que ça se termine, dit Barbaro en entrant dans la grande salle où l'horrible lumière du gaz éclairait encore les derniers groupes de joueurs rassemblés autour d'une table.

Parmi eux se trouvait le docteur Gédéon, avec qui nous n'avons pas encore fait connaissance. Le docteur Gédéon n'était pas un joueur proprement dit ; il n'apparaissait guère au tripot que pour y racoler quelques clients. Il était en train, pour le moment, de démontrer à un gros monsieur qu'il était menacé de la goutte sereine, à seule fin de provoquer une consultation dans son cabinet. En apercevant le marquis et Gaupin, il courut après eux et leur dit à l'oreille :

— Eh bien ! notre conciliabule ?

— Oui, oui, dit le marquis, nous y serons. Va-t-en voir s'ils viennent, fit-il en se retournant vers Gaupin. Je m'en fiche, au fond, comme d'une guigne, de la politique, et toi ?

— Moi, non ; mais j'aime mieux Bouton-de-Rose.

15

Gédéon Mathieu, qui venait d'échanger un coup d'œil d'intelligence avec Barbaro, feignit de partir avec les autres joueurs au signal donné par le patron du cercle, et s'esquiva par une porte dérobée qui semblait conduire dans l'intérieur de la maison. S'il eût regardé attentivement autour de lui, il aurait aperçu une forme humaine blottie dans un fauteuil au fond d'une petite pièce que l'on n'avait point éclairée.

C'était du Clocher qui conservait dans son sommeil les attitudes souriantes dont il ne se départait jamais et qui se reposait là des fatigues d'une soirée passée dans le salon d'une demi-déesse du quartier de la Madeleine. Les garçons du cercle ne couchaient pas dans l'établissement, et ils étaient tous partis depuis un instant.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, vous ? dit Barbaro qui, une bougie à la main, procédait à un examen minutieux de toutes les pièces de l'appartement ; et il secoua du Clocher qui souriait en dormant comme l'enfant Jésus.

— Ah ! pardon, cher ami, s'écria du Clocher que l'on eût dit réveillé en sursaut par la robuste main du maître de la Cagnotte ; cette aimable Circé de vicomtesse nous a fait boire des vins si gé-

néreux, au buffet, que je me suis endormi comme par l'effet d'un philtre enchanté.

— Hum ! hum ! fit Barbaro d'un air soupçonneux ; et il présida à la sortie de du Clocher, qui descendit les escaliers en fredonnant un air d'opéra-comique ; mais, arrivé dans la rue, il se retourna plusieurs fois en arrière, et remonta jusqu'au coin du faubourg Montmartre où il s'arrêta.

Que se passait-il pendant ce temps-là dans l'intérieur du cercle ? Aux fenêtres, toutes les lumières étaient éteintes ; on n'entendait plus aucun bruit dans la cour, et la porte cochère était fermée. Barbaro, après avoir visité avec sa bougie tous les coins de l'appartement, avait soufflé la lumière. Il descendit à tâtons par un escalier qui conduisait au sous-sol au moyen d'une porte secrète qu'il referma derrière lui avec le plus grand soin.

Des voix confuses se faisaient entendre dans le sous-sol où Barbaro venait de s'introduire. Si un spectateur étranger eût à ce moment pénétré dans ce lieu, une scène bizarre aurait frappé sa vue.

Une vingtaine d'individus, les uns en blouse, les autres en habit bourgeois, étaient assis autour d'une table couverte d'un tapis vert, au milieu duquel se trouvait un buste de la République sociale, ou Marianne, coiffée d'un bonnet phrygien. Un drapeau rouge, fixé au mur, flottait derrière la tête du président.

Les murs étaient nus, la voûte basse, et, à part les quelques sièges de paille placés autour de la table, rien ne venait atténuer l'aspect assez lugubre du local dans lequel étaient réunis les conjurés.

Il y avait là plusieurs personnages avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance à la pension du père Lamoureux, Oudaille, Soulès qui présidait la réunion, assisté de Coq, son bras droit, le docteur Gédéon dont nous venons de parler, Belgaric, de l'Odéon ; les autres individus étaient des ouvriers affiliés ou délégués par certains groupes des faubourgs.

C'était là une de ces réunions secrètes comme il y en avait beaucoup dans les dernières années de l'empire, dont la plupart étaient plus ou moins connues de la police, soit qu'elle eût des agents dans ces réunions, soit qu'elles se tinssent dans des établissements où le patron remplissait lui-même le rôle de moniteur officieux auprès de l'autorité.

Barbaro n'était pas dans ce cas-là ; mais son concours n'en valait guère mieux. Tremblant d'être dénoncé à la préfecture, et toujours sur le point d'aller faire des révélations, il était retenu d'un autre côté par ses penchants révolutionnaires et plus encore par la crainte de s'exposer aux vengeances de ses coreligionnaires. Coq, entre autres, le dominait complètement par sa violence et par la connaissance particulière de certains faits qui pouvaient, au dire de Coq, l'envoyer sur les bancs de la cour d'assises.

La réunion était tumultueuse avant d'avoir commencé, et chacun parlait de son côté. Coq gesticulait, Gédéon protestait contre le bruit, Belgaric prenait des poses tragiques, Oudaille, impassible, ne disait mot, voyant avec un certain plaisir la confusion qui se produisait sous la présidence de son rival. Barbaro allait et venait comme un ours dans une fosse.

— Je demande pourquoi nous sommes convoqués ? dit un ouvrier menuisier qui s'appelait Volard.

— Quel est l'ordre du jour ?

— Qui est-ce qui préside ?

Telles sont les exclamations qui se firent bientôt entendre de divers côtés.

— Citoyens, dit Soulès qui s'exprimait assez difficilement, mais qui ne manquait pas de tact, personne de vous ne peut ignorer le but de cette réunion ; nous ne sommes pas ici pour bavarder comme les avocats, mais pour faire des actes.

— Très bien ! firent différentes voix.

— Malgré les soi-disant réformes de l'empire libérâtre et je ne sais quels articles de contrebande que l'on voudrait ajouter à la Constitution-gibet de 1852, l'empire crèvera, l'empire crève !

Un hourrah d'enthousiasme accueillit ce speech que Soulès prononça avec, une grande profusion de gestes, l'œil en feu et la figure écarlate. Soulès venait de remporter un succès.

— Tout ça, c'est encore des phrases, quoique vous disiez que vous n'en faites pas, reprit Volard qui était tracassier et sans discipline. Il faudrait jaboter un peu moins et s'occuper un peu plus d'améliorer la position de l'ouvrier.

Cette interruption produisit un tumulte et des récriminations générales.

— Je vous rappelle à l'ordre, dit Soulès ; nous sommes ici pour conspirer et non pour faire du socialisme bête. Vous voulez amé-

liorer la position de l'ouvrier, commencez par renverser le gouvernement.

— Bravo ! S'écria-t-on.

— Et que ceux qui veulent faire les brouillons sachent qu'il n'y a pas plan, dit Coq d'un air menaçant.

Volard allait répliquer lorsque Barbaro, qui se tenait au pied de l'escalier, remonta rapidement comme s'il était survenu quelque chose dans l'intérieur. Cette pantomime expressive ramena immédiatement le silence parmi les conjurés.

— Pourquoi Barbaro vient-il de remonter comme cela ? dit Oudaille ; je lui trouve un drôle d'air, ce soir.

— Tu nous as répondu de lui, dit Soulès à Coq.

— Oui, j'en ai répondu, dit Coq en voyant que tous les regards se tournaient vers lui. Il est dans ma main comme voilà ce chiffon de papier, et je lui brûlerais la cervelle par-dessus le marché s'il s'avisait de nous vendre. Et, en parlant ainsi, Coq mit un pistolet sur la table. Ce geste fit faire une grimace épouvantable au docteur Gédéon, et produisit un certain froid dans l'assemblée.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez à me regarder de travers ? dit Barbaro qui venait de redescendre et voyait tous les yeux effrayés ou menaçants se diriger sur lui. Est-ce que je ne pourrai plus faire un pas en avant ou en arrière sans que vous croyiez que j'amène avec moi la police ? Pour peu que cela dure, je vous f… tous à la porte, ça ne me convient pas de jouer ma peau et de passer en même temps pour un mouchard.

— Quand je vous le disais, fit Coq pleinement rassuré par ce langage.

— Allons, mon vieux Barbaro, ne sois donc pas mauvais comme ça, dit Oudaille. Est-ce qu'on ne te paye pas comme il faut, dit-il en regardant Soulès, qui, quoique riche, ne passait pas pour fort généreux.

— Ah ! mais, nous n'avons pas le temps de bêtiser comme ça jusqu'à après-demain, dit un autre ouvrier du nom de Barbe. À quoi conclut-on ?

— Faut-il risquer le paquet ? dit Soulès en se penchant à l'oreille d'un individu à barbe grisonnante qui se tenait près de lui et dont il semblait prendre les instructions.

Ce personnage fit un signe négatif de la paupière et répondit sur le même ton :

— Non. Ce n'est pas mûr ; ils auraient peur ; nous en délibérerons ce soir en comité.

— Eh bien, voici la conclusion demandée, dit Soulès en reprenant la parole ; nous sommes à la veille des élections générales, citoyens, le mot d'ordre est d'agiter Paris ; car les temps sont proches. Que ceux qui sont ici pour Belleville, La Chapelle, Montmartre, parlent à leurs compagnons, à leurs amis. Il s'agit de chauffer les faubourgs, de préparer nos frères à descendre quand il le faudra sur le boulevard et à faire des barricades.

— Aurez-vous du cœur, camarades ? dit l'homme à barbe grise qui était resté jusqu'alors silencieux et dont l'œil noir brillait d'une sombre énergie.

— Oui, oui, crièrent plusieurs voix.

— Pour ce que vaut la vie, quand on est des mercenaires du travail, autant vaut se faire crever le ventre sur un tas de pierres, dit Barbe.

Des coups vigoureux frappés au dehors, interrompirent brusquement ces paroles. Les coups se reproduisirent avec force une seconde fois, pendant que les conjurés retenaient leur haleine, et l'on entendit une voix impérieuse qui criait : « Ouvrez, au nom de la loi ! »

Cette fois ce fut un sauve-qui-peut général. Gédéon et Belgaric disparurent comme par enchantement par une des issues du sous-sol, connue des principaux chefs seulement, et qui conduisait dans la rue Montyon.

Les autres se heurtèrent les uns contre les autres dans tous les sens, en montant et en descendant l'escalier du sous-sol.

Barbaro jeta le buste de la République au fond d'une caisse d'emballage pleine de paille, arracha le drapeau rouge et le mit dans sa poche, tandis que Coq, qui avait gardé son sang-froid, le regardait faire et lui disait :

— Tu sais que si c'est un coup monté, ton compte sera soldé. Là-dessus il arma son pistolet et se mit à suivre Barbaro dans tous ses mouvements.

Quelques minutes après les portes étaient enfoncées et les agents de l'autorité faisaient invasion dans les appartements du cercle. Alors ceux des conjurés qui étaient remontés par l'escalier du sous-sol sautèrent par les fenêtres du premier étage sur les

agents qui se trouvaient dans la cour. L'un d'eux fut blessé et tira son épée en croyant à une attaque.

— Éclairez la cour ! cria l'officier de paix qui commandait l'escouade.

Àce moment, des cris, des bruits de lutte et de vitres brisées, se faisaient entendre au premier étage. Tout à coup un coup de feu retentit et causa la plus effroyable panique. Coq, tête nue, les cheveux épars, venait de sauter à son tour par la fenêtre pendant que les agents qui s'y trouvaient cherchaient à appréhender au corps les fuyards. D'un coup de poing, Coq culbuta le sergent de ville qui avait allumé une torche et s'élança vers la porte. On l'avait laissée ouverte par mégarde, et les fuyards s'y étaient précipités comme un torrent, pendant que les agents s'efforçaient de la fermer. Les coups pleuvaient de toutes parts ; les sergents de ville, n'osant se servir de leurs épées, de peur de se blesser les uns les autres, donnaient et recevaient des horions au hasard.

Mais bientôt les obstacles qui s'opposaient à la sortie des assiégés furent rompus, grâce à l'intervention de Coq, qui était d'une force herculéenne. Il s'élança dans la rue avec ses camarades, et on les vit se disperser au galop dans toutes les directions.

16

Bon nombre de mystères de la vie parisienne aboutissent d'une manière plus ou moins directe aux couloirs de la préfecture de police.

C'est dans un des sanctuaires les plus ténébreux de cette redoutable administration que nous conduirons le lecteur, sans aucune description préalable des lieux que des événements néfastes ont bouleversés.

Il y avait à la préfecture de police, sous l'empire, un bureau qui avait fini par centraliser les affaires les plus importantes du cabinet. Ce bureau était confié à un chef de division, homme actif, vigoureux, bien en cour, qui s'était érigé peu à peu une sorte de pachalik où il disposait dans sa plénitude de cette portion d'arbitraire qu'expliquent certaines considérations particulièrement délicates de l'ordre social ou de l'intérêt privé.

Recherches à faire dans l'intérêt des familles, perquisitions instantanées pour ne pas laisser dépérir le corps d'un délit, arrestation d'un personnage compromettant ou d'une fille trop habile à exploiter les passions d'un mineur, expéditions nocturnes dans les antres de malfaiteurs, affaires de mœurs embarrassantes à raison de la qualité des personnages, rapports de la police privée avec la police politique : tel était, sans qu'il soit besoin d'entrer dans d'autres détails, le vaste domaine d'attributions dévolues à M. Bonafous.

C'était un homme d'une soixantaine d'années au plus, court, ramassé, brun de visage, aux yeux en vrille, brusque, pétulant, irascible, mais connaissant à fond tous les détails de son service.

Il était seul en ce moment dans son cabinet en face d'un immense bureau plat, sur lequel pendaient une foule de cordons de sonnette, et que surchargeaient d'innombrables dossiers. Il parcourait rapidement divers journaux avec toutes les marques de

l'impatience. Il tira avec vivacité l'un des cordons de sonnette qui étaient à portée de sa main.

Presque au même instant apparut l'un de ses chefs de bureau, au visage pâle et troué de petite vérole, à la physionomie impassible.

— Cette affaire de la rue Bergère continue à faire un tapage épouvantable. Tenez, voyez ce qu'en disent les journaux, dit M. Bonafous en poussant différentes feuilles sur la table. On exagère les faits d'une manière insensée ; on parle d'un complot dont le but était d'assassiner l'empereur. Certains organes dynastiques exploitent cet incident contre le cabinet, dont les tendances libérales sont hostiles aux impérialistes de la veille. On accuse le ministère de mener l'empire à sa perte. C'est déplorable !

Pendant que M. Bonafous parlait ainsi, le chef de bureau lisait sans s'émouvoir les lignes suivantes d'un journal officieux :

« Au moment où la police descendit chez Barbaro, les conjurés, tous coiffés de bonnets rouges et armés jusqu'aux dents, s'engageaient par des serments solennels à consommer leur forfait. Les agents de police ont eu à soutenir une lutte meurtrière. Un homme a été tué, deux blessés… » — « Voilà comment le parti démagogique témoigne à l'empereur la reconnaissance de ses bienfaits. »

— Et vous n'avez pas pu faire une arrestation, pas une seule ?

— Ce n'est pas moi qui ai dirigé l'escouade, monsieur le directeur le sait, répondit le chef de bureau.

— Et ce Barbaro qu'on ne peut interroger, c'est déplorable ! c'est déplorable ! répétait M. Bonafous en frappant de la main sur

la table. L'officier de paix qui a si bêtement conduit cette expédition sera révoqué. En attendant, tout me retombe sur le dos. On a tiré un coup de feu dans la maison, et nous ne savons rien. C'est déplorable !

Or, ce que M. Bonafous ne savait pas, nous pouvons l'apprendre au lecteur.

Un coup de feu avait en effet retenti, comme on se le rappelle, au premier étage pendant l'invasion de la police dans les appartements du cercle ; mais il n'avait pas été tiré sur les agents. Coq, armé d'un pistolet, suivait Barbaro, prêt à faire feu sur lui, s'il découvrait sa trahison. Gêné par ce voisinage menaçant, Barbaro avait fermé brusquement la porte derrière lui, en passant d'une pièce dans une autre. Le choc avait fait sauter le pistolet de sa main et partir la détonation, tandis que le malheureux Barbaro, précipitant sa fuite au hasard, était tombé dans l'escalier de la cave, où on le releva à demi mort.

Tous les conjurés étant parvenus à s'échapper, et Barbaro se trouvant hors d'état d'être interrogé par suite de la gravité de son état, aucun indice n'avait pu être recueilli par la police sur les circonstances de cette affaire, dont les journaux s'entretenaient encore.

— Préparez le texte d'un communiqué que je ferai signer à M. le préfet pour démentir toutes ces bêtises.

— Le voilà !

— Bien. Je verrai cela tout à l'heure ; car nous n'avons pas qu'une affaire sur les bras. Monsieur Ferminet, avez-vous re-

cueilli les renseignements que je vous ai demandés sur ce Doubledent ?

— Les renseignements sont bons, dit Ferminet en fermant les yeux par un mouvement de paupière qui lui était particulier ; c'est un homme laborieux, d'une conduite régulière et faisant des aumônes.

— Vos renseignements ne ressemblent guère à ceux que je reçois d'une autre source, fit M. Bonafous en prenant sur sa table une feuille de papier. Voici ce qu'on en dit : « Agent d'affaires de la pire espèce, à la piste des successions en déshérence, exploitant la jeunesse des écoles à l'aide d'un prêtre défroqué et d'un ancien officier ministériel destitué. »

Cet homme inquiète par ses persécutions une famille puissante et riche qui doit être protégée, ajouta M. Bonafous. Une perquisition faite à l'improviste dans les papiers de cet individu fera connaître qui il est et quels sont ses moyens de nuire.

M. Ferminet avait clos hermétiquement ses deux paupières, ce qui était une manière à lui de protester contre l'usage excessif du pouvoir arbitraire. Cette pantomime, qui n'était pas sans influence sur le redoutable chef de division, lui fit hausser les épaules.

— C'est bien, poursuivez vos informations sur cet individu ; nous verrons plus tard.

— Monsieur le directeur, dit Ferminet en rouvrant ses paupières, il serait peut-être d'autant moins opportun en ce moment d'agir rigoureusement avec cet homme, qu'il pourrait, le cas échéant, fournir des renseignements précieux.

— Sur quoi, monsieur Ferminet ? On aurait le temps de faire cuire un œuf à la coque pendant que vous pesez vos mots.

— Monsieur le directeur sait à quel point le gouvernement est préoccupé des agissements des princes à l'étranger et les efforts qu'il fait pour mettre la main sur certaines correspondances qui s'échangent en ce moment entre Paris et Bruxelles…

— Eh bien, quels rapports avec cet agent d'affaires ?…

— Je sais de source certaine que cet agent d'affaires rend des services d'argent à M. d'Havrecourt, secrétaire particulier du comte de B***, principal meneur du parti, et que ce secrétaire est complètement, mais complètement à la merci de l'homme en question, répondit Ferminet d'une voix plus basse et avec une fermeture de paupières pleine de sous-entendus. Monsieur le directeur comprend ?

— Diable ! diable ! parfaitement ; mais c'est de la politique, et cela ne nous regarde pas directement. C'est égal, mon cher, vous avez raison ; il y a lieu de ne pas compromettre des moyens d'information qui peuvent être précieux dans une aussi grave affaire. Vous avez bien fait de m'aviser. J'en dirai un mot à M. le préfet, qui en conférera au besoin avec le ministre.

Le sous-chef ferma les yeux par un autre mouvement de paupières qui exprimait la satisfaction.

— Qu'avons-nous encore d'hier ?

— Avenue Marbeuf, une réunion…

— Quoi ? clandestine ?

— Non.

— Encore de ces sales affaires !… laissez le dossier là, je verrai plus tard.

— Rue de Rome, il y a eu de nouveaux scandales, deux jeunes filles mineures séduites, entraînées. Les parents menacent de faire grand bruit, de porter plainte…

— Du chantage ?

M. Ferminet ferma les paupières en forme de dénégation.

— Eh bien, morbleu ! il faudra que le parquet soit saisi… s'il y a lieu… j'en parlerai à M. le préfet. Il se passe des choses épouvantables dans cette maison depuis trop longtemps et…

— M. le préfet fait demander M. le directeur, dit l'huissier de service en ouvrant la porte.

17

Grâce à la façon dont les choses avaient tourné, lors de la descente de police au cercle de la rue Bergère, on se rappelle que Coq n'avait pas été arrêté. Avec son audace ordinaire, il était revenu comme auparavant à la pension du père Lamoureux, tandis que Soulès et Oudaille, plus prudents, s'étaient totalement éclipsés depuis cette aventure.

Leurs amis les plus intimes ne savaient ce qu'ils étaient devenus. Coq seul était dans la confidence des deux chefs, et, en l'absence de Soulès, il déployait sur la rédaction du Barbare une dictature de circonstance qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'étendue des pouvoirs dont il était momentanément revêtu.

Le journal le Barbare, dont Soulès était le rédacteur en chef, Coq le gérant, et dans lequel Oudaille, Léon Gaupin, le marquis et même Gédéon Mathieu déposaient de temps en temps leur prose ; le journal le Barbare, disons-nous, avait ses bureaux à l'entresol d'une maison formant le coin de la rue Saint-Séverin et du boulevard Saint-Michel, dont le rez-de-chaussée était occupé par un café se développant en façade sur le boulevard Saint-Michel.

L'été sur la terrasse, et pendant l'hiver, dans l'intérieur, se rassemblaient par douzaines, mêlées à une quantité d'étudiants, ces filles vagabondes qui pullulent dans toute l'étendue du boulevard Saint-Michel et des rues adjacentes ; troupe errante, immense, lamentable, qui roule sans cesse ses flots débordés des caboulots du quartier Latin aux lupanars en plein vent du boulevard Montmartre.

Cette plaie purulente de la société parisienne, cette armée de la prostitution issue du prolétariat moderne, plus hideux que l'esclavage antique, confine de trop près aux mœurs de la bohême pour que nous puissions voiler entièrement ce triste tableau.

Le café de la Renaissance (c'est le nom du café dont il s'agit) était, à cette époque, une des stations de cet immense itinéraire pornographique qui va du boulevard Saint-Michel au boulevard des Italiens. Il était comme qui dirait un des prolongements du café de Madrid, café essentiellement politique, que fréquentait beaucoup Cambrinus et où la rédaction du Barbare tenait quelquefois ses assises.

C'est dans ce milieu que vivait Karl. On le voyait côte à côte avec ses camarades, coudoyant les filles les plus affichées du bal

Bullier, sans que jamais personne lui eût connu une maîtresse, sans que la pureté de ses mœurs eût jamais été troublée par le contact incessant de toutes ces femmes de hasard. Toujours distrait, toujours absorbé par une sorte de contemplation idéale, ayant vaincu les lazzis, les quolibets, les propos obscènes par l'indifférence mélancolique qu'il opposait à toutes les attaques, personne ne songeait plus à le tourmenter.

Né compositeur avant tout, plein de conceptions élevées qui ne pouvaient être comprises que dans des sphères artistiques supérieures, qu'il lui avait été impossible d'aborder, estimant trop son art pour descendre à des compositions du dernier ordre qui l'auraient fait subsister, il vivait misérablement de quelques leçons de musique qu'il donnait çà et là.

Sobre comme un Spartiate, mystique dans ses idées, se livrant par bonté d'âme au contact vulgaire de ses camarades, pour lesquels il avait une extrême indulgence, il formait un contraste frappant avec son ami et collaborateur Léon Gaupin, jeune homme dissipé, entraîné, courant les bals publics, et jetant à tous les hasards son esprit turbulent et sa santé.

Il dépensait en quelques jours la maigre pension que lui faisait sa famille, dans la pensée qu'il utilisait son séjour à Paris pour entrer dans quelque administration. Mais, depuis quatre ans qu'il était à Paris, jamais Léon Gaupin n'avait pris d'inscription, mis le pied dans une école ni frappé à la porte d'aucun ministère ; il avait une passion malheureuse, mais très tenace, pour le théâtre, passant plus de temps à raconter des sujets de pièce qu'à en faire, mais ayant mis sur pied, en somme, cinq ou six pièces, vaudevilles, drames ou opéras, dont il n'avait pu faire recevoir aucune.

Affamé de besoins, de désirs, de fantaisies de toute espèce, il avait vécu pendant quelques mois de l'illusion de faire accepter un livret d'opéra dont Karl avait fait la musique, et qui s'appelait le Siège de Corinthe. Mais l'espérance fabuleuse de faire recevoir un opéra à l'Académie impériale de musique s'évanouissait un peu plus chaque jour, et, malgré démarches sur démarches, ils étaient tous les deux aussi loin du but qu'un voyageur égaré la nuit dans le désert, qui se guide sur les feux follets pour trouver son chemin. Après retouches sur retouches, remaniements sur remaniements, paroles et musique du Siège de Corinthe avaient été repoussées avec perte à tous les théâtres de chant.

Au milieu de tout cela, il fallait vivre ; fils unique et ayant quelque fortune à attendre de son père, Léon Gaupin courait les usuriers du quartier Latin, prêt à signer toutes les lettres de change et à emprunter à tous les taux usuraires possibles.

Le hasard l'avait bien adressé en le faisant tomber dans la pension du père Lamoureux. Il y avait rencontré Lecardonnel et l'abbé Ecoiffier, qui joignaient le métier d'usurier à leurs autres industries plus ou moins occultes, et exploitaient le quartier Latin sous la direction d'un troisième personnage que nos lecteurs connaîtront bientôt.

Léon Gaupin avait emprunté de l'argent à Lecardonnel, il en avait emprunté à Ecoiffier, Dieu sait à quel taux ; mais actuellement le crédit était mort de tous côtés, et le malheureux jeune homme ne savait plus où donner de la tête.

Karl était occupé en ce moment à jouer aux échecs avec l'abbé Ecoiffier dans un coin du café, pendant qu'un brouhaha épouvan-

table se faisait entendre dans la première pièce, où des couples bachiques folâtraient au milieu d'un torrent de fumée.

Il y avait la, outre Marius Simon, Belgaric de l'Odéon avec Zoé Canada, Gédéon Mathieu, que nous avons vu au cercle de la rue Bergère, Berg-op-Zom que nous ne connaissons pas encore. Nous achèverons rapidement l'esquisse de quelques-uns de ces personnages en commençant par l'abbé Ecoiffier.

C'était un ecclésiastique interdit, ancien directeur d'un pensionnat de jeunes gens, qu'il avait été obligé de quitter pour certains faits de mœurs, inutiles à préciser. Comme l'affaire avait été étouffée à l'origine et que la prescription était acquise à son profit, l'abbé Ecoiffier avait refusé de s'incliner devant la mesure disciplinaire de ses supérieurs. Il était venu à Paris ou il tracassait l'archevêché par toutes sortes de réclamations, de prétentions et d'habitudes contraires aux convenances de son état. Il promenait son chapeau rond et sa soutane à la Bourse, où il faisait de petites affaires ; au Tribunal de commerce, où il plaidait lui-même ses procès. Il s'entremettait pour des mariages véreux et prêtait à la petite semaine sur le carreau des halles.

Du reste, poli, mielleux, instruit, ne disant jamais un mot grossier, défendant au besoin le sacerdoce, mais assistant avec un cynisme imperturbable aux plaisanteries et aux scènes les plus outrageantes pour le caractère dont il était revêtu.

Ecoiffier tenait du renard, Lecardonnel tenait du loup ; du jour où ils s'étaient rencontrés, ces deux hommes étaient devenus inséparables, comme s'ils se fussent complétés l'un par l'autre.

Berg-op-Zom, ainsi qualifié par les habitués de la pension Lamoureux, et qui s'appelait de son vrai nom Michonneau, était un

ancien négociant enrichi dans les denrées coloniales, que l'amour de la vie de bohême avait fixé depuis quelques mois parmi les jeunes gens ; épris de leurs intarissables saillies, il ne savait qui il admirait le plus de Cambrinus, du marquis ou de Marius Simon.

Il n'était pas jusqu'à Soulès qui n'eût tiré parti de sa vanité en le faisant entrer à titre d'administrateur dans le journal le Barbare, ce qui lui avait coûté déjà plusieurs milliers de francs ; mais il commençait à se lasser de cette dignité. C'était actuellement Marius qui exerçait le plus d'empire sur son esprit, et le spirituel artiste venait d'inaugurer cette période de faveur par une ouverture de crédit qu'il comptait élargir prochainement.

Belgaric, doublure des seconds rôles à l'Odéon, était le fils d'un chef de bureau du ministère des finances, qui n'avait jamais pu comprendre comment s'était déclarée la vocation de son fils pour le théâtre. Après avoir terminé ses études, ce dernier s'était engagé un beau matin dans une troupe d'acteurs de province et on ne l'avait plus revu.

Après trois ou quatre années de cabotinage consciencieusement accomplies, il était revenu acteur de troisième ordre à Paris, où il maudissait l'injustiee du parterre et l'ineptie des directeurs de théâtres. Ce qui rendait Belgaric assez amusant, c'est qu'avec une vie débraillée et les habitudes de sa profession, il posait, suivant le mot de ses camarades, pour les choses de la conscience, de la morale et du devoir.

Gédéon Mathieu, petit homme d'une quarantaine d'années, un peu voûté, grisonnant, à la voix éraillée et perçante, à l'œil émerillonné, était un médecin spécialiste que son goût pour les plaisirs et pour les fantaisies de la vie parisienne avait voué de-

puis longtemps à l'impénitence finale de la vie de bohême. Dès qu'il avait gagné quelques louis, il les dépensait immédiatement à un bon dîner ou à une aventure de hasard. On ne lui connaissait pas de domicile certain ; il recevait ses clients chez l'un ou l'autre de ses amis, faisait des affaires médicales de compte à demi tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ses confrères, parcourait le même monde interlope que du Clocher, et trouvait toujours le moyen de dîner en ville.

18

— J'ai rencontré M. Georges Raymond aujourd'hui, dit Ecoiffier à Karl en disposant ses pièces sur l'échiquier et en jetant sur le jeune homme un coup d'œil oblique, quelle excellente nature ! quelle âme d'élite, et combien il est modeste, studieux, rangé !

— Vous le connaissez bien, vous, monsieur l'abbé ? dit Karl avec un regard plein de reconnaissance.

— Ah ! voilà un jeune homme en qui vous pouvez avoir toute confiance, et qui ne vous donnera jamais un mauvais conseil. Si Léon Gaupin était aussi sage…

— Il y a huit jours qu'il est en courses de tous côtés et qu'il travaille sans relâche.

— Alors, c'est qu'il n'a plus d'argent.

— Hélas ! non. Que ne puis-je lui en procurer, puisqu'il en a tant besoin !

— Ne faut-il que cela pour vous rendre heureux, mon enfant ? je lui en prêterai moi-même et sans intérêt à cause de vous.

— Que vous êtes bon ! monsieur l'abbé, dit Karl interrompant le placement de ses pièces pour prendre la main du faux bonhomme. Je ne suis pas ingrat, croyez-le, et si jamais certaines espérances venaient à se réaliser… mais, plus tard… vous saurez…

— Je ne vous demande pas vos secrets, mon enfant, Dieu m'en garde. Certainement, si vous aviez besoin d'un conseil, je vous le donnerais bien volontiers ; mais soyez circonspect avec tout le monde, c'est le plus sage.

Le vacarme assourdissant qui régnait dans la salle voisine croissait de plus en plus. Les filles qui se trouvaient dans le capharnaüm, allaient, venaient, sortaient, rentraient ; les unes étaient attablées, les autres debout, celles-ci buvaient, celles-là fumaient ou rôdaient autour des tables en échangeant des quolibets avec leurs camarades des deux sexes.

Quatre ou cinq d'entre elles formaient un groupe à part et causaient de leurs affaires de cœur ou d'argent.

— Certainement, j'aime beaucoup Ernest, dit une brunette assez piquante qui s'appelait Judith, mais il est embêtant, il ne peut pas me donner assez d'argent pour être avec moi et il est jaloux. Ne voulait-il pas me forcer à passer hier toute la soirée avec lui parce qu'il m'avait fait un petit cadeau. Je lui ai dit : Mais c'est bête ; si tu m'aimais vraiment, tu me dirais : Prends cela, et tâche ce soir d'en avoir autant. Voilà comment on aime !

— C'est évident, fit le chœur des drôlesses.

— Oh ! qu'il est gentil, et que je serais heureuse s'il voulait faire attention à moi, dit en soupirant une assez jolie jolie blonde aux cheveux frisottants, qui avait le sobriquet de Chiffonnette. Et elle regardait fréquemment dans la salle où se trouvait Karl.

— Tu t'en ferais mourir, pauvre chat ! Mais Karl ne fait pas plus attention à toi qu'à un bout de cigare, répondit une grande déhanchée qui s'appelait Rosalba.

— Oh ! la jolie épingle que vous avez là, monsieur Berg-op-Zom ! s'écrièrent deux ou trois effrontées qui venaient de s'abattre comme des sauterelles vers la table où Marius Simon tenait ses assises avec Berg-op-Zom.

— Bas les pattes, Amanda ! on ne touche pas à monsieur. Il est père de quatre enfants en bas âge, dont deux jumeaux actuellement en nourrice.

— Tiens ! est-ce que je suis pas un bébé aussi, moi ? fit Amanda en faisant passer ses bras rondelets sous les yeux du vieil épicier qui se mit à rire. J'ai perdu mon bracelet hier au Beuglant. Voyez donc, monsieur Berg-op-Zom, ce pauvre petit bras qui n'a plus de bracelet.

— Dis donc, papa, prête-moi cent sous, dit une autre.

— La mendicité est interdite dans le département de la Seine, dit Marius Simon, les capitaux sont rares sur le marché et se jettent sur les emprunts d'État. Monsieur vient de se ruiner dans les cuirs bouillis, quant à moi, je couche à la corde et je ramasse les cure-dents.

— Monsieur Marius, vous seriez si gentil si vous vouliez faire mon portrait !

— Je ne peins que le nu.

— Qu'à cela ne tienne, on se mettra en sauvage.

Pendant que Berg-op-Zom goûtait avec bonheur les charges de Marius Simon, Chiffonnette était en train de batailler avec un étudiant qui voulait la retenir. Elle lui échappe en courant, trébucha et vint tomber sur les genoux de Karl, qui achevait sa partie d'échecs.

— Défendez-moi, monsieur, dit la jeune dévergondée en entourant de ses bras la tête de Karl, qui ne savait comment se débarrasser de ce fardeau et rougissait visiblement.

— C'est indécent, ce que vous faites là, mademoiselle ! dit Ecoiffier qui vit l'embarras du jeune homme.

— De quoi te mêles-tu, vieille tête de pipe ? Est-ce qu'on ne peut pas embrasser monsieur sans ta permission.

— Ici, Chiffonnette, ici, cria Marius, où je prends mon fouet. Respecte cet enfant ; la femme qui l'aura n'est pas encore pondue.

Tout à coup une voix, qui était celle d'un des garçons de service du journal, cria :

— On demande monsieur l'administrateur du Barbare au bureau du journal !

— Quel bureau ? quel journal ? quel Barbare ? demandèrent en éclatant de rire les voix de quelques nouveaux venus qui n'étaient pas au courant.

Berg-op-Zom, en s'entendant appeler d'un titre dont il connaissait la majesté, se leva suivi de Marius.

19

Montons au bureau de rédaction du Barbare.

En l'absence de Soulès et d'Oudaille, Coq ayant reçu la mission de faire le journal, commandait en ce moment comme un capitaine de navire sur un vaisseau à trois ponts.

Nous ne décrirons pas l'intérieur du bureau de rédaction ; quelques chaises autour d'une table recouverte d'un tapis vert, un canapé défoncé constituaient, suivant l'usage, tout le mobilier appréciable du local. On ne remarquait comme particularités dans cette pièce qu'un buste de la République coiffé d'un bonnet phrygien assez décoloré par le temps, pour que l'emblème eût sensiblement perdu de son caractère séditieux. Il y avait plusieurs pipes culottées sur la table mêlées à un certain nombre de chopes vides.

— Écoute, citoyen marquis, la fin de mon premier-Paris, Paris, dit Coq qui, les manches retroussées, venait d'achever l'article de tête du Barbare dont le numéro hebdomadaire devait paraître le lendemain.

« Et, pour en finir avec toutes les religions, déclama Coq, nous dirons qu'elles ont faussé la conscience humaine…

— Faussé avec un c, humaine sans h, dit le marquis qui lisait par-dessus l'épaule de Coq.

« Nous dirons… » continua Coq…

— Dis-le au moins avec une seule r. Tu écris : « dirrons. »

— Que c'est bête l'orthographe, tout de même ! fit Coq ; on voit bien que ce sont les réactionnaires qui l'ont inventée.

L'entrée subite de Léon Gaupin dans le bureau de la rédaction interrompit la lecture.

— C'est à s'ouvrir le ventre avec un tesson de bouteille ! s'écria le jeune homme en jetant avec désespoir sur la table un manuscrit qu'il tenait à la main. Voilà les Noces vénitiennes que je retrouve chez ma concierge en rentrant. Un manuscrit remis par moi l'autre jour, au tripot, à cette canaille de directeur des Délassements-Comiques, qui a gagné deux mille francs en jouant dans mon jeu. Quelle atroce déveine ! Et ce matin, blacboulé au Vaudeville ! Mon Dieu ! à quels sortilèges infernaux faut-il donc avoir recours pour faire recevoir une pièce dans un théâtre ? Faut-il s'être frotté d'une graisse particulière comme pour approcher de certains animaux, faut-il avoir avalé des étoupes, fait bouillir des petits enfants dans une marmite ? Il y a certainement un truc ; mais quel est-il ? dit le malheureux jeune homme en s'arrachant les cheveux.

— Allons, mon cher Léon, un peu de courage, un peu de patience, lui dit en essayant de le consoler Karl Elmerich qui venait de rentrer.

— Ah ! oui, parlons en, ça va bien aussi ton opéra, répondit Léon Gaupin, qui pleurait de rage.

— Tout ça, ça ne fait pas faire le journal, cria Coq, qui est-ce qui me donne trente lignes sur la nouvelle pièce des Français ?

— Je vais te les faire, dit Belgaric qui venait d'entrer accompagné de sa maîtresse.

Pendant que celle-ci, assise sur le canapé, recevait les compliments ironiques du marquis, Belgaric venait d'achever un article théâtral qui se terminait ainsi :

« Le jeune débutant qui fait le rôle de Boursier-Gandin dans la pièce, s'est montré du dernier mauvais ; il n'a aucune idée de son personnage. Et, quand on pense qu'il y a en ce moment à l'Odéon un artiste de premier ordre, du nom de Belgaric, auquel personne n'a songé pour ce rôle, c'est à désespérer de l'avenir du Théâtre-Français. »

— Mon cher, dit en entrant au marquis Gédéon Mathieu, je viens de rencontrer sur le boulevard des Italiens, près du café Tortoni, la créature la plus ravissante, la plus affolante, la plus bouleversante ! un air de tête, une couleur de peau, un regard velouté, des formes ! Ah ! j'en ai encore les yeux malades, le poil hérissé, la chair de poule ! tiens, rien que d'en parler… tâte mon pouls…

— Garçon de cabinet ! une douche à monsieur.

— Croyez-vous que ça fasse faire le journal, tout ça ! cria Coq de nouveau. Je n'ai pas encore l'article sciences.

— L'article sciences, voilà ! voilà ! dit Gédéon Mathieu en s'emparant d'une plume et en cherchant du papier.

Le docteur Gédéon Mathieu écrivit au courant de la plume un article de sciences qui se terminait ainsi :

« Cette grande loi de la syphiliopathie moderne avait été découverte depuis longtemps par le docteur Gédéon Mathieu, actuellement, 6, rue Bertin-Poirée, de une heure à trois, dont les cures merveilleuses pour les maladies des yeux, des oreilles et des voies urinaires, sont universellement connues. »

En ce moment, deux plis cachetés furent apportés à Coq qui, malgré le tapage des rédacteurs ordinaires et extraordinaires du Barbare, continuait à vaquer à ses n fonctions, en envoyant à une petite imprimerie de la place Saint-André-des-Arts les divers articles qu'il réunissait tour à tour.

La première lettre que décacheta Coq contenait ces mots : « Citoyen, vous venez de prouver pendant ces huit jours que vous êtes un homme à poil, on ne l'oubliera pas, Rendez-vous ce soir au Lézard-Vert, en comité supérieur. Brûlez. F. P. C. »

Une expression de satisfaction parut sur les traits énergiques de Coq en lisant cette lettre cabalistique, émanée du chef occulte qui avait dirigé, sous le nom de Soulès, la réunion clandestine de la rue Bergère. Il la brûla sans mot dire.

L'autre lettre lui fit faire une grimace épouvantable, et il en conféra immédiatement avec le marquis.

— Messieurs, une crise se déclare ! dit le marquis prenant immédiatement la parole. L'imprimeur refuse de faire paraître le numéro de demain, si on ne lui allonge pas immédiatement un billet de mille pour les numéros arriérés.

— Je croyais que Berg-op-Zom les avait payés, dit Belgaric.

— Et quand même il les aurait payés, citoyen ? répondit pondit Coq fièrement ; n'avons-nous pas des frères à soutenir ?

— Où est le commanditaire ? Qu'on aille chercher le commanditaire ! s'écria Gédéon Mathieu. Je viens de le voir en bas, au café, avec Marius Simon.

— Marius Simon, seul avec Berg-op-Zom ! Berg-op-Zom alors est tapé, dit le marquis, l'appel de fonds ne sera pas répondu.

— Mais ce serait la mort du Barbare, s'écria Coq ; car l'imprimeur le déclare, il ne fera plus un sou de crédit si on ne paye pas.

— Malheur ! le Barbare est menacé de mort.

— Sauve le Barbare !

— Sauvons le Barbare !

— Marquis, il n'y a que toi qui puisses sauver le Barbare ! s'écria d'une commune voix la rédaction.

20

On sait maintenant comment Berg-op-Zom et Marius Simon avaient été rappelés dans les bureaux du journal.

Àson entrée, le vieil épicier, suivi de Marius, fut reçu en grande pompe par toute la rédaction du Barbare, ayant Coq à sa tête.

Gédéon Mathieu et Belgaric battaient aux champs sur la table ; le marquis, orateur de la députation, jouait dans sa main, formée en cornet, l'air de la Casquette au père Bugeaud.

Enveloppé par les jeunes gens, harangué par le marquis, le vieil épicier, moitié riant, moitié grommelant, finit par se laisser vaincre et consentit à aller chez l'imprimeur, où plusieurs des jeunes gens offraient de le portier en triomphe.

Léon Gaupin, découragé, ne s'était pas mêlé à cette scène ; il continuait à recevoir les consolations de Karl.

— Je t'ai fait inviter chez la vicomtesse, dit le marquis à Marius qui avait accepté, sous bénéfice d'inventaire, la proposition assez bizarre du jeune homme.

— C'est à crever de rage ! dit Léon Gaupin revenant sur son déboire dont il ne pouvait digérer l'amertume. Un gredin de directeur qui gagne deux mille francs dans mon jeu et qui me refuse pour la seconde fois les Noces vénitiennes que je lui avais remises en mains propres. Il ne l'avait seulement pas lue ; il m'a dit, chose incroyable, insensée ! que si je voulais avancer les frais de costumes on monterait la pièce. Voyez-vous les auteurs dramatiques obligés maintenant d'avancer les frais de costumes des pièces qu'ils composent ! Et on ne mettra pas à feu et à sang des théâtres où de telles choses se passent !

— Patience, camarade, nous aurons notre heure ! dit Coq.

— Érostrate-Gaupin incendiant le temple des Délassements-Comiques avec son manuscrit refusé ! Tableau du prochain Salon par Marius Simon, dit l'impitoyable railleur.

— Vous autres artistes, vous vous en moquez, dit Léon Gaupin retournant sa colère contre Marius. Si vous faites une œuvre de mérite, vous n'êtes pas désarmés comme nous. Le public la voit, la juge et, si crétin qu'il soit, en général, il compte toujours dans

son sein quelques hommes de goût qui imposent leurs suffrages ; il en est de même de l'acteur et du musicien : le public peut les juger par les oreilles ou les yeux. Mais que je fasse un livre, un drame, une comédie, qui me jugera ? Un libraire imbécile qui ne comprendra pas mon livre, un pornocrate de directeur livré pieds et poings liés à la camarilla de son théâtre, qui ne lira pas ma pièce. Nous autres écrivains, poètes, gens de lettres, nous sommes assassinés par les impresarii, sans appel possible à l'opinion si on ne veut ni nous jouer, ni nous imprimer.

— Et quand le succès dépend d'une claque qu'il faut payer, dit Belgaric, est-ce plus drôle ?

— Et quand il dépend des pharmaciens, dit le docteur Gédéon Mathieu, est-ce plus gai ? Oh ! être toujours jours sans le sou au milieu de la vie parisienne ! Enfer et Tantale ! Oh ! le luxe ! Oh ! les arts ! Oh ! les femmes ! Oh ! madame ! ajouta Gédéon Mathieu en tombant aux genoux de Zoé-Canada, qui se bouchait les oreilles pour ne pas être assourdie.

— Non, non ! tout le mal est dans la dégradation et l'immoralité de l'art théâtral, reprit Belgaric dont les sentiments moraux se réveillaient toujours quand on arrivait à ces discussions.

— Tu as raison, mille guimbardes ! dit tout à coup une voix puissante qui ébranla les murs du bureau de rédaction, et qui était celle de Cambrinus ; oui, l'art succombe et la littérature aussi, la peinture, la musique…

— Et la danse, interrompit le marquis, qui prévit une tirade à l'apparition de Cambrinus et essaya d'y couper court.

— Et la danse aussi, reprit Cambrinus écrasant du volume de sa voix tous les murmures. Que sont devenues toutes ces filles ailées de l'imagination et de l'esprit, grâce aux influences corruptrices qui s'étendent à toutes les directions de l'intelligence nationale ! C'est le favoritisme, et un favoritisme honteux qui refoule les talents, opprime les facultés, décourage les créations et les idées neuves dans tous les genres.

On a embauché toutes les médiocrités pour les opposer comme des remparts de terre glaise à l'expansion des intelligences et des forces actives de la génération nouvelle dont on redoute le génie.

On a organisé une littérature officielle, un journalisme officiel pour bâillonner les esprits réfractaires à la servitude intellectuelle et morale du temps présent. Nous souffrons tous du même mal, amis ! de l'impossibilité d'arriver au milieu d'une société sénile qui ne veut faire aucune part à la jeunesse et raye impitoyablement…

— Qui est-ce qui a une épingle pour dégonfler Gaspard ? cria Marius Simon.

— En dehors des académies, qui ne sont que des hospices d'invalides, reprit Cambrinus un instant ébranlé par ce lardon, le grand art est prostitué à tous les marchands chauds de scandale. Toutes les formes qu'il affecte ne sont que des excitations à la débauche, et les muses elles-mêmes font le trottoir !

— Dites donc, parlez pour vous, dit Zoé-Canada en voyant l'œil inspiré de Cambrinus arrêté fixement sur elle pendant qu'il gesticulait.

Àces mots, un fou rire s'empara de toute la rédaction.

— Evohé ! Bacchus ! s'écria le marquis, Zoé-Ganada qui se prend pour une muse !...

— Sont-ils amusants ! murmura Berg-op-Zom qui venait de rentrer.

— Il m'a promis qu'il te prêterait de l'argent, dit Karl à l'oreille de Gaupin.

— De l'argent ! dit Léon Gaupin qui sortit comme d'un rêve ; oh ! merci, mon bon Karl, tu es un dieu !

Tout à coup il fit des signaux extrêmement animés à quelqu'un du dehors, enjamba l'entresol et sauta par la fenêtre : il venait d'apercevoir Bouton-de-Rose sur le boulevard Saint-Michel.

21

Georges Raymond habitait, rue Jacob, au quatrième étage, un appartement garni d'un mobilier assez décent, à la condition qu'on n'y regardât pas de trop près.

La salle à manger était spacieuse, mais il n'y avait pas assez de chaises pour combler exactement tous les intervalles, et les étages du buffet de chêne traditionnel étaient dépourvus de toute espèce de faïences décoratives.

Il y avait une assez belle pendule dans son cabinet, mais la bibliothèque en bois noir manquait de livres. Le sacramentel répertoire de Dalloz en remplissait les rayons inférieurs, et les rayons

supérieurs étaient occupés par des cartons figurant des volumes in-octavo. Il n'y avait pas de garniture sur la cheminée. Les fauteuils et les chaises n'étaient pas de la couleur du canapé.

Quant au salon, à part quelques débarras, quelques tableaux, quelques objets déposés ça et là sur le parquet, il formait un grand vide qui attendait pour être comblé les hasards d'une fortune meilleure.

Georges Raymond avait acheté au fur et à mesure de ses minces ressources, son chétif mobilier, en sorte qu'il n'avait pu rien assortir, rien compléter, quoiqu'il eût un goût très vif pour les belles choses et qu'il sût les découvrir.

Ce soir-là, à quatre heures, le jeune avocat revenait du Palais sa serviette sous le bras, s'arrêtant machinalement devant l'étalage des bouquinistes du quai de la Monnaie, tandis que d'autres figures judiciaires, avocats, avoués ou magistrats passaient de temps à autre par le même chemin.

Georges ne savait pas ce qu'il lisait ; il songeait à la belle jeune fille de Notre-Dame qu'il avait revue quelques jours auparavant, et dont il savait désormais le nom. Il songeait à M de Nerval ! Mais une autre pensée rivalisait d'intensité dans son esprit avec celle-là ; c'était l'affaire de Karl Elmerich, c'était l'histoire de cette succession fantastique qui avait lui un instant devant ses yeux.

Doubledent, ce personnage problématique qui était tombé un beau jour dans la mansarde du jeune compositeur, n'avait pas reparu ; Karl n'en avait plus entendu parler.

Ce grand procès, cette grande affaire qui avait point un instant à l'horizon, s'était effacée dans la brume. Georges retombait dans les mornes espaces du néant où il avait vécu.

— Rien d'heureux ne n'arrivera jamais, se disait-il, j'ai la malechance ! Ma mère morte en me donnant le jour, mon père assassiné, la solitude, la pauvreté, la souffrance, voila ma destinée, voilà mon lot ! Le vicomte a raison, il faut être pervers pour réussir. Moi qui n'ai fait de mal à personne au monde, qui ne demande qu'à vivre de mon travail, la société m'écrase et me foule aux pieds. Où donc est la Providence pour moi ? Qui est-ce qui me tirera de cet abîme ?

Et, en disant cela, il monta lentement ses quatre étages comme un homme pour qui le temps n'a aucun prix. Il n'eut pas la peine de mettre la clef dans la serrure ; sa vieille domestique, qui avait reconnu son pas dans l'escalier, lui ouvrit la porte.

C'était une pauvre femme, veuve d'un garçon de banque, que la nécessité avait réduite à faire des ménages de garçons. En voyant ce jeune homme si triste, si rangé, travaillant toujours dans son cabinet et ne recevant jamais de femmes, elle s'était attachée à lui avec le dévouement du chien caniche. La bonne femme était un peu sourde, et il lui arrivait souvent, croyant entendre son maître sonner, de se déranger inutilement. Mais elle était si dévouée, elle paraissait si heureuse quand Georges annonçait qu'il dînerait chez lui, que ce dernier supportait avec douceur les invasions inopportunes qu'elle faisait de temps en temps dans son cabinet.

— Voila ce qu'on a apporté pour monsieur, dit la veuve Michel en lui présentant divers papiers. Elle pouvait les avoir lus, car il y

en avait de dépliés. Georges vit du premier coup d'œil ce que c'était. Il les froissa silencieusement.

— Des créanciers ! murmura-t-il avec une voix sourde.

C'était exact. Il y avait une sommation à lui faite par son tailleur à l'effet de payer une facture de trois cents francs ; un commandement signifié par son propriétaire, prélude probable d'une saisie-gagerie, faute de payement du terme échu, et une feuille d'imposition passée du blanc au vert, du vert au rouge, du rouge au jaune et du jaune revenue au blanc sous forme de contrainte.

Le jeune avocat se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil de bureau, tandis que la veuve Michel, s'éloignant pour ne pas avoir l'air de remarquer, essuyait une larme avec le coin de son tablier.

— Les créanciers sont ainsi et ils ont raison, fit-il. Ils ne peuvent pas s'imaginer qu'un avocat n'ait pas de quoi payer à de certains moments une note de blanchissage.

Àpeine achevait-il cette réflexion, qu'un coup de sonnette se fit entendre.

— Est-ce un client, ou un créancier ? dit-il en tressaillant.

Georges Raymond avait raison de prévoir les deux hypothèses. C'était un créancier. La veuve Michel le congédia et vint prévenir son maître.

— Bien, ma bonne dame Michel, tâchez de renvoyer les autres s'il en vient, car je suis comme le pélican, je ne pourrais que

m'ouvrir le flanc ou leur donner une livre de ma chair, comme d'après la loi des douze Tables.

La pauvre femme qui ne pouvait comprendre cette réminiscence du droit romain, se borna à hocher la tête en signe de tristesse.

Les causes de cette pauvreté qui, dans les professions libérales, présente un des côtés les plus dramatiques de la vie moderne ; les causes de cette indigence qu'on appelle la misère en habit noir, sont trop faciles à comprendre pour que nous ayons besoin de les analyser.

Dans les professions libérales, du moment où l'on ne possède pas de fortune, on vit au jour le jour, à moins que l'on ne soit complètement arrivé. L'existence matérielle cesse en même temps que la possession du numéraire. Et, pour ceux-là mêmes qui sont arrivés, l'esclavage de l'argent peut durer longtemps, bien longtemps encore, sans certaines conditions d'ordre et de prévoyance qui n'appartiennent pas toujours aux organisations d'élite.

Mais, pour un pauvre avocat encore à ses débuts comme Georges, la position est parfois si atroce qu'il est presque impossible d'en donner une idée exacte.

Il était arrivé à Georges Raymond de vivre pendant quinze jours avec vingt-cinq francs dans sa poche, d'autres fois de rester un mois sans avoir un sou à sa disposition, vivant sur le crédit précaire d'un gargotier dont les regards inquiets interrogeaient chaque jour sa figure pour savoir s'il paierait au dernier moment.

Chose horrible ! il n'avait pu payer son terme, cette obligation inviolable dont l'inaccomplissement au jour fixé équivaut, à Paris, pour un simple particulier, à une déclaration de faillite.

Comment trouver de l'argent ? À qui en emprunter ? À d'Havrecourt ? mais il ne l'avait pas vu depuis trois semaines, et d'Havrecourt n'en avait peut-être pas. Il avait froid dans le dos à la pensée d'un refus. À Karl ? Le malheureux enfant était plus pauvre que lui. Telles étaient les sombres angoisses éprouvées par un malheureux jeune homme qui, sans doute, n'avait pas toujours été aussi prudent que l'eût voulu sa situation, mais qui n'avait aucun vice, qui était plein d'amour du travail, de bonne volonté, d'illusion, de confiance, qui même avait l'amour de l'ordre et de la régularité dans les habitudes de la vie.

En face d'une crise aussi intense, il fallait à toute force prendre un parti. Georges n'avait jamais rien demandé à son oncle. Il mit la plume à la main et jeta vers lui un cri de détresse.

Tout à coup, un nouveau coup de sonnette se fit entendre. Georges tressaillit une seconde fois sur son siège en interrompant sa lettre.

— C'est un monsieur qui n'est point encore venu, dit la veuve Michel, et l'on devinait assez, à l'air de la bonne femme, les vœux qu'elle formait pour que ce fût un client !

— Son nom ? dit Georges qui craignait toujours de voir entrer un créancier sous la forme d'une personne inconnue.

— M. Doubledent, fit-elle en remettant une carte.

— Dieu ! c'est lui ! dit Georges à voix basse. Faites-le entrer ; non, faites-le attendre, ajouta-t-il, en réfléchissant qu'il devait se

tracer un plan de conduite avant de parler à ce personnage fabuleux.

22

Le jeune avocat jeta un nouveau coup d'œil sur la carte de l'inconnu, qui ne contenait qu'un nom propre formidable, sans aucune indication d'adresse ni de profession : A. Doubledent.

— Faites entrer, dit-il à la veuve Michel qui avait laissé la porte de dégagement entr'ouverte et consultait avec inquiétude le visage de son maître pour savoir si cette visite était de bon ou de mauvais augure.

L'individu qui se présenta pouvait avoir une cinquantaine d'années. Il avait l'encolure épaisse, les cheveux ras et grisonnants, le teint couperosé, l'œil cauteleux et pénétrant. Une expression de bonhomie sardonique, un mélange de finesse et de trivialité rendaient sa physionomie joviale au premier abord ; de plus près elle était sinistre. Le sourire obséquieux qui régnait sur ses lèvres disparaissait quelquefois pour faire place à une contraction brutale, et quand il riait une rare expression de cynisme se répandait sur ses traits.

Il était difficile de ne pas être frappé d'une pareille figure. Sa tournure, son costume, une cravate blanche assez négligemment nouée autour du cou dénotaient d'ailleurs un homme de loi ; on pouvait le prendre au hasard pour un notaire de province, pour un commissaire-priseur ou pour un huissier.

Il s'assit sans façon dans le fauteuil que Georges Raymond lui indiquait de la main, et fixant sur le jeune homme un regard perçant, qu'il savait adoucir quand il voulait jusqu'à la bénignité :

— Je suis la personne dont M. Karl Elmerich vous a parlé, lui dit-il.

— J'étais prévenu, en effet, de votre visite, monsieur, répondit Georges, et l'on m'avait dit votre nom.

— Un nom de requin, n'est-ce pas ? fit Doubledent en riant d'un assez gros rire, mais je n'en suis pas plus méchant pour cela, et je crois que nous pourrons nous entendre. Je ne suis pas sans vous connaître un peu, et je sais aussi ce que c'est que la profession. On a beau avoir du courage, du talent, du savoir, les honoraires ne sont pas lourds quand on débute, et combien de temps faut-il attendre avant de mettre la main sur un procès qui rapporte de la notoriété et des profits ! C'est vraiment une belle veine pour vous qu'une affaire comme celle dont je viens vous parler, et je suis content pour ma part qu'elle arrive a un jeune homme bien méritant comme vous.

— Merci, monsieur, dit froidement Georges Raymond, qui trouvait le personnage bien familier. Si cette affaire a l'importance que vous indiquez, j'en serai plus heureux encore pour mon ami Karl que pour moi. Si j'ai bien compris ce que m'a dit M. Karl Elmerich, il s'agirait d'une succession à laquelle il a droit et dont il aurait été frustré par un collatéral.

— C'est cela même, et ce collatéral la possède en vertu d'un testament révoqué par un testament postérieur que nous produirons quand il le faudra.

— Pouvez-vous me dire quel est le chiffre approximatif de cette succession, quel est le titre de M. Karl pour la recueillir ? Est-ce comme héritier, est-ce comme légataire ? Où la succession s'est-elle ouverte, qui la détient ? Veuillez bien me donner quelques détails.

— Très bien, très bien ! Je vois que nous connaissons notre affaire, dit Doubledent qui avait écouté Georges d'un air approbateur, en faisant le moulinet avec ses pouces ; mais vous ne pensez sans doute pas que je puisse vous livrer un pareil secret sans savoir dans quelles conditions nos rapports peuvent s'établir. Et le ton de cette phrase signifiait : Dans quelles conditions nous pouvons traiter.

— Des conditions ! lesquelles ? M. Karl m'avait parlé de vous comme d'un ancien ami de sa famille, comme d'un parent éloigné qui voulait le faire rentrer dans ses droits par un mobile tout à fait désintéressé. Si votre démarche est dictée par un calcul personnel, ce que je conçois fort bien, veuillez, en effet, m'indiquer vos conditions, et si elles sont raisonnables, modérées, j'userai de mon influence sur M. Elmerich pour les lui faire accepter.

Àce langage, Doubledent, qui n'avait débuté par le sans façon que pour mieux tâter le jeune avocat, comprit tout de suite qu'il fallait le prendre plus au sérieux.

— Vous ne savez pas, lui dit-il, monsieur, en changeant de ton avec une souplesse qui frappa Georges, contre quels adversaires puissants il s'agit d'engager la lutte ? Vous avez du talent, sans doute, mais vous êtes jeune, vous n'avez ni l'autorité ni l'expérience que donnent les grandes affaires et qui recommandent un procès devant les magistrats. C'est une responsabilité bien

grande, un poids bien lourd dont vous allez charger vos épaules. Ne pensez-vous pas que vous feriez bien d'accepter le concours…

— De qui ? De quoi ?

— De quelque grand avocat.

Georges Raymond fronça le sourcil.

— Ah ! oui, c'est cela, ne put-il s'empêcher de dire avec un sourire amer, au barreau comme ailleurs, on n'a pas le droit de devenir, il faut être arrivé ! Mais vous avez raison, monsieur, reprit-il en se contenant, je suis au barreau une fort mince personnalité, et il n'y a que les grands avocats qui peuvent plaider les grands procès, c'est entendu. Quel est donc le grand avocat que vous auriez l'intention de m'adjoindre ou plutôt de me donner comme mentor ?

Doubledent haussa les épaules.

— Allons donc ! dit-il en revenant à la bonhomie, est-ce que vous croyez que j'ai tant d'enthousiasme que ça pour les vieilles mâchoires et que je ne comprenne pas les jeunes ? Je voulais savoir ce que vous en pensiez et si vous vous sentiez les reins assez solides pour la lutte. Dieu me garde d'ôter cet atout de votre jeu.

Le jeune avocat laissa voir sur son visage une expression de joie que Doubledent saisit et commenta avec la puissance d'analyse dont il paraissait doué.

— Il s'agit donc d'une fortune bien importante ? dit Georges Raymond.

— Plus d'un million ! répondit Doubledent ; et comprenez bien ceci, continua-t-il en attachant son regard d'oiseau de proie sur le

jeune avocat : je puis sortir, si je le veux, de votre cabinet, m'évanouir comme une fumée dans l'espace, sans que vous puissiez jamais avoir aucun renseignement sur la succession dent il s'agit ; votre client est littéralement à ma discrétion.

— Peut-être pas autant que vous le croyez, dit Georges Raymond essayant de jouer au fin et montrant du doigt un dossier qui était censé contenir les papiers de Karl.

Le regard de Doubledent suivit comme un trait de flamme le geste du jeune avocat.

— Je ne connais pas les pièces que vous pouvez avoir entre les mains ; mais je vous défie, monsieur, de prononcer le nom du détenteur de la succession, et de me dire seulement en vertu de quel droit M. Karl Elmerich pourrait agir.

— Mais vous l'avez dit vous-même, c'est en vertu d'un testament postérieur qui révoque…

Doubledent se mit à rire d'un rire sardonique qu'il alternait avec un gros rire de bonhomie, suivant les impressions qu'il voulait produire.

— Vous ne savez pas un mot de l'affaire, fit-il.

— Supposons-le ; où voulez-vous en venir ?

— À ceci : ne pouvant rien sans moi, vous ne ferez rien, absolument rien, sans mes conseils.

— Pourquoi pas, si vos conseils sont bons et conformes à l'intérêt de mon ami ?

— Pas d'enfantillage dit Doubledent en haussant les épaules, vous êtes trop intelligent pour ne pas comprendre que, dans cette affaire, il n'y a réellement que vous et moi.

— Vous dites, monsieur ?... fit Georges Raymond hésitant entre la crainte de froisser l'agent d'affaires et l'indignation que lui causait un pareil langage.

— Je dis, fit Doubledent prenant pour une sorte d'acquiescement à ses volontés l'embarras du jeune avocat, que M. Karl Elmerich, qui n'a pas un son vaillant, sera trop heureux de sortir de l'indigence, et ne se montrera pas exigeant sur les conditions qui lui seront proposées. Il fera ce que vous voudrez, vous voudrez ce dont nous conviendrons.

Les hommes qui spéculent sur l'improbité des autres se croient si certains, en général, de ne pas se tromper, qu'ils ne comptent pas avec les exceptions. L'attitude de Georges Raymond était, d'ailleurs, bien faite pour abuser Doubledent ; il paraissait hésitant comme l'homme qui délibère avant de prendre un parti. Il reculait sur le terrain de la lutte pour ne pas se laisser emporter par le premier mouvement.

— Et la conséquence de tout ceci ? fit-il avec une altération de voix que Doubledent prit pour les dernières alarmes de la pudeur vaincue.

— La conséquence, c'est que vous êtes mon avocat, et vous me permettrez dès à présent de vous traiter comme tel. Vous savez que les bons clients ne reculent pas devant les provisions. J'ai là dans mon portefeuille quelques billets de mille francs qui demandent à faire votre connaissance, sans préjudice, bien enten-

du, des conditions particulières auxquelles nous nous entendrons sur l'affaire elle-même.

Et, en parlant ainsi, Doubledent fouillait tranquillement dans la poche de son paletot ; mais quand il en eut tiré son portefeuille, il vit le jeune avocat immobile devant lui, la bouche pleine de dédain, le front pâle.

— C'est la dernière des infamies que vous venez me proposer là ! — Le jeune homme avait vu passer, dans ses souvenirs, la scène du même genre que lui avait racontée d'Havrecourt.

Au geste, aux paroles du jeune avocat, Doubledent s'était arrêté tout court. Une expression de cynisme extraordinaire se peignit sur sa figure, il éclata de rire.

— Ah ! nous en sommes encore là ! s'écria-t-il en repliant lentement son portefeuille et en jetant sur Georges Raymond un regard plein de sarcasmes, nous refusons les présents d'Artaxerxès de papa Doubledent ! Cela vous passera ; mais tâchez que ce soit bien vite, car il en est de la vertu des hommes comme de celle des femmes, passé un certain âge, ça ne trouve plus marchand.

Et il disparut en faisant entendre un ricanement prolongé qui mit la vieille Michel tout en émoi.

Pendant ce temps, Georges restait abîmé dans ses réflexions. Dans l'intérêt de Karl, n'aurais-je pas mieux fait de feindre d'entrer dans les vues de cet homme ? se dit-il.

Tout à coup il se leva, porta les mains à son front avec un geste de désespoir, et s'écria :

— Je comprends à présent pourquoi je ne réussis pas. Je n'ai point de présence d'esprit. Je ne sais rien de cet homme et je n'ai pas même songé à lui demander son adresse !

23

Le jeune avocat allait tomber dans un sombre découragement, quand des voix se firent entendre sur le palier. La porte était restée ouverte par mégarde, et deux nouvelles personnes arrivaient en même temps. Georges distingua la voix du vicomte d'Havrecourt, et il s'élançait pour lui dire : « Le coquin qui est venu chez toi ne s'appellerait-il pas par hasard Douhledent ? » lorsque la veuve Michel l'arrêta d'un mot :

— Pardon, monsieur, mais voici une lettre très pressante qu'on apporte.

— Est-ce un rêve ? dit Georges Raymond en tenant d'une main tremblante la lettre qu'il venait de parcourir.

— Quoi donc, mon cher, qu'est-ce que c'est ? dit le vicomte en touchant ses cheveux devant la glace.

— Tiens, lis, et laisse-moi tomber dans ce fauteuil répondit Georges en passant avec le vicomte dans sa chambre à coucher.

« Monsieur, lut le vicomte, j'ai le regret de vous annoncer que votre oncle, M. Durand, est mort le 1 décembre dernier, en son domicile, à Caen, et je suis chargé de vous remettre une somme de vingt-cinq mille francs dont il a disposé à titre de legs particu-

lier, en votre faveur, par son testament olographe en date du 1 mai 1868.

» Cette somme est à votre disposition dans mon étude, où vous pourrez la toucher, quand il vous plaira, en tout ou en partie, contre une décharge en bonne forme.

Ricochon. »

— Comprends-tu, maintenant, l'effet que cela peut produire le lendemain du terme sur un homme qui n'a pas de quoi le payer, et qui ne possède pas en ce moment trente-cinq sous pour dîner dans un bouillon Duval !

— Et tu ne m'en disais rien, Georges, mon cher Georges ? dit le beau vicomte en serrant la main du jeune avocat avec un effusion trop vive pour ne pas paraître trop affectée, comme si tout ce que je possède n'était pas à toi comme à moi.

— Merci, mon ami, grâce à Dieu, si cet argent n'est pas une mystification, je pourrai t'en dire autant.

— Le meilleur moyen de savoir si ce n'est pas un poisson d'avril, ce serait d'en tâter tout de suite. Ce Ricochon de notaire, qui écrit de si jolies lettres, demeure tout près d'ici, fit-il en regardant l'en-tête de la lettre, 6, rue de la Monnaie.

— Ton idée me paraît lumineuse. Veuillez bien me faire préparer une quittance de cinq mille francs que vous m'apporterez à signer, en me remettant la somme, dit-il au clerc de notaire qui attendait la réponse dans l'antichambre.

Et quand les deux jeunes gens furent seuls, Georges Raymond se livra à des gambades qu'Hector seconda par des entrechats et

des chassés-croisés qui faisaient le plus grand honneur à l'élasticité de ses jarrets. La bonne vieille Michel, qui était témoin de cette scène, essuyait des larmes de joie avec son mouchoir, tout en riant de cette bouffonnerie.

— Et c'est comme cela que tu pleures ton oncle ?

— Tiens, c'est vrai ! dit Georges tout attristé, pour la première fois que mon oncle me fait du bien, j'oubliais déjà sa mémoire.

— Ta, ta, ta ! fit Hector avec un air de cantilène qui était de mode à cette époque. Pas de bêtises funéraires, l'ami. Tu ne vois donc pas que le vieux drôle te floue de deux cent mille francs avec sa servante, et, à ta place, je plaiderais en captation contre la maritorne qui les empoche bel et bien. Qu'est-ce que c'est que ces vingt-cinq mille francs qu'on t'envoie comme cela, de Caen à Paris, après le décès du bonhomme dont tu n'es informé que six semaines après ?

Avec la dextérité d'esprit qu'il apportait en toutes choses, le vicomte d'Havrecourt avait deviné en effet une partie de la vérité. La servante à laquelle M. Durand avait laissé tout son bien s'était bien gardée de prévenir le neveu du défunt. Elle avait fait disparaître toute trace de la correspondance qui avait pu exister entre eux.

Grâce à la connivence d'un avoué de la localité avec lequel elle se mariait six mois après, on avait enterré toutes les formalités, fait disparaître par anticipation toutes les valeurs de portefeuille, et comme le testament était en bonne et due forme, qu'il n'y avait pas d'autre héritier que Georges, Jacqueline Bouvet s'était fait envoyer en possession comme légataire universelle du défunt sans rencontrer aucun obstacle.

Sachant bien que Georges Raymond était aux prises avec des difficultés matérielles qui le rendraient très coulant sur toutes choses, elle s'était empressée de lui faire faire délivrance de son legs de vingt-cinq mille francs, sur lesquels il devait se jeter comme un poisson affamé sur l'appât.

Malgré la perspective d'une plaidoirie pro domo sua, que d'Havrecourt venait d'ouvrir à Georges Raymond, le jeune avocat restait pensif et attristé.

— Ah ça, veux-tu le faire empailler ton oncle ? dis-le tout de suite.

— Ce n'est pas à lui que je songe en ce moment, répondit Georges ; mais à mon pauvre père, si affreusement mort depuis moins de six mois.

— Allons, allons, cher ami, pas d'idées noires, ce n'est pas le moment ; je viens te chercher d'abord pour dîner, ensuite pour danser, après pour souper et même pour d'autres choses consécutives, le tout dans un monde de biches du plus haut parage et du plus grand chic. En un mot, je te mène chez la vicomtesse de Saint-Morris, où tu feras des connaissances utiles et agréables. Tu vas t'habiller devant moi ; je veillerai à ce que ta toilette soit irréprochable pour faire honneur à ton ami.

Georges Raymond se laissa faire. La vieille Michel soupira et se mit en mesure de préparer les meilleurs effets de son maître, tandis que la gaieté la plus vive renaissait entre les deux jeunes gens.

24

Àdix heures, une longue file de voitures stationnait aux abords d'un petit hôtel de la rue de Rome, portant le numéro 15, dont les fenêtres étaient splendidement éclairées. Une grande réception avait lieu ce jour-là chez la vicomtesse de Saint-Morris, une des personnalités féminines le plus en renom dans un de ces mondes des indéfinissables qui florissaient à Paris sur la fin du second empire.

Veuve d'un ancien consul de France à Buenos-Ayres, dont elle ne portait pas le nom, et qui s'était séparé d'elle au bout de deux ans de mariage, à la suite d'un procès scandaleux, la vicomtesse recevait une société extrêmement mêlée, des gens du monde, des artistes, des notabilités financières et politiques, beaucoup d'étrangers de distinction et quelques excentriques. Elle donnait des raouts, des bals, des concerts, où les jeunes gens s'amusaient fort, car il y régnait un abandon peu ordinaire, et l'on y rencontrait de fort belles personnes.

Par une exception assez rare chez les femmes d'un certain âge qui ont encore des titres à la beauté, non seulement M de Saint-Morris n'éloignait pas les jolies femmes de son entourage, mais elle les recherchait avec un soin tout particulier. Il n'y avait pas de femme mariée compromise, de beauté tapageuse, d'artiste en vogue, qui n'apparût bientôt dans ses salons, précédée ou suivie de la réclame que faisaient les petits journaux en rendant compte de chacune de ses fêtes.

L'escadron volant dont la vicomtesse était toujours entourée à la façon de Catherine de Médicis lui constituait, disait-on, une puissance occulte dont elle tirait certains avantages ; elle passait

pour avoir du crédit dans les ministères, dans les ambassades, et quoiqu'elle n'allât pas dans le monde officiel, elle recevait souvent à ses soirées intimes les personnages les plus importants.

Chose assez digne de remarque, pas une des femmes qui fréquentaient sa maison ne disait de mal de la vicomtesse. Elle était littéralement portée aux nues par son entourage féminin, et, comme tout s'explique dans le monde par des interprétations malveillantes, on disait que les jeunes filles compromises trouvaient, chez elle, des maris, et les femmes qui n'avaient plus rien à perdre, des amants.

Telle était l'Armide chez laquelle Hector d'Havrecourt conduisit Georges Raymond vers dix heures et demie. Les deux jeunes gens avaient fait un dîner succulent à la Maison-d'or, et avaient passé deux heures aux Italiens avant de se rendre rue de Rome.

Le jeune avocat renaissait à la vie ; se sentir jeune, plein de santé, bien mis et avoir assez d'argent dans sa poche pour se passer tous ses caprices, quelle situation nouvelle pour Georges Raymond, qui était écrasé quelques heures auparavant sous le poids du découragement et de la pauvreté !

La diversion opérée sur son esprit avait été si vive qu'il n'avait plus songé à raconter à Hector la visite de Doubledent. Quand cette pensée lui était revenue, il l'avait écartée comme inopportune et il avait ajourné cette conversation à un autre moment.

— N'ayant pas été invité, je vais avoir l'air d'un intrus chez ta vicomtesse, dit-il à Hector en descendant de voiture.

— Invité par moi, mon cher, dit le beau vicomte, c'est à peu près comme si elle t'avait invité personnellement.

— Ah ! très bien ! dit Georges en riant, tu es de la maison.

— J'y ai quelque influence seulement, répondit d'Havrecourt qui était dans un léger état d'ébriété, ce qui le rendait plus expansif que d'habitude.

— Pourvu que j'aie de l'aplomb pour mon début, se disait Georges un peu troublé en montant l'escalier chargé de fleurs qui conduisait aux salons de la vicomtesse. Mais, dès qu'ils furent arrivés dans les antichambres, Hector rencontra tant de personnes de connaissance, prodigua tant de poignées de main et de saluts, que Georges finit par être séparé de lui et se trouva tout à coup seul dans la salle de bal.

Le coup d'œil en était charmant. Placée près de la cheminée et entourée de plusieurs jolies femmes étincelantes de parures, M de Saint-Morris faisait les honneurs de chez elle avec une dignité tranquille que faisaient ressortir davantage les empressements dont elle était l'objet de la part de son état-major féminin. Elle pouvait avoir quarante ans ; mais ses formes n'avaient pas encore franchi les limites de l'opulence, le buste était pleinement conservé et les bras remarquables. Elle avait dû être extrêmement jolie ; mais ses traits s'étaient empâtés, et il ne lui restait de la première jeunesse que de fort beaux cheveux châtains, une bouche très fraiche et des yeux bleus dont le léger clignement donnait à sa physionomie une expression particulière de bienveillance et de finesse.

— Où t'étais-tu donc fourré ? Je te cherche pour te présenter à ces dames, dit Hector d'Havrecourt en rejoignant Georges Ray-

mond, et, s'emparant du jeune avocat, il l'amena sous les yeux de l'escadron volant de la vicomtesse. Pareil au soldat qui voit le feu pour la première fois, Georges Raymond avait plus envie de reculer que d'avancer ; mais il avait un certain tact naturel et s'était formé tant bien que mal à travers sa vie de lutte et de misère.

— Mon ami Georges Raymond, que vous m'aviez autorisé à vous présenter, vicomtesse, dit Hector d'Havrecourt à M de Saint-Morris ; un puritain sans le savoir, un Hippolyte qui a laissé au vestiaire ses flèches et son carquois.

Cette présentation fantaisiste fit rougir jusqu'aux oreilles Georges Raymond. Il salua pour déguiser son embarras.

— Si monsieur Georges Raymond trouve ici quelque distraction, il nous fera le plaisir de revenir, je l'espère, dit M de Saint-Morris dont l'attention fut presque aussitôt détournée par l'arrivée d'un personnage à gros dos qui vint lui baiser la main avec fracas.

Hector d'Havrecourt avait disparu de nouveau pour aller faire sa cour aux dames de l'entourage, en sorte que le malheureux jeune homme resta tout à coup planté sans contenance en face des batteries féminines de la vicomtesse. Il vit là des yeux, des cheveux, des dents, des sourires, des épaules qui lui donnèrent un moment de vertige.

— Je dois faire la figure d'un idiot, se dit-il en jetant un regard de détresse auteur de lui.

Heureusement le vicomte vint à repasser.

— Mon cher ami, lui dit Georges en s'accrochant à son bras, je n'ai aucune habitude du monde ; je retourne bien vite dans mon

trou, dont je n'aurais pas dû sortir.

— Imbécile ! lui répondit Hector à l'oreille, je t'ai justement amené ici pour te faire perdre te gaucherie de provincial. Viens avec moi et si, dans vingt minutes, tu n'as pas l'aplomb qui convient et perdu ton air hébété, je te déclare impossible, et te ré-expédie pour toujours dans ta pension de la rue Saint-Jacques.

25

Le beau vicomte, qui paraissait connaître d'une façon toute particulière les êtres de la maison, conduisit, en causant, Georges Raymond à travers plusieurs pièces attenant au grand salon ; dans l'une d'elles, Georges aperçut avec une certaine surprise le marquis assis devant une table d'écarté et, non loin de lui, la figure sarcastique du peintre Marius Simon, cravaté de blanc comme un membre de l'Institut. Dans une autre petite pièce il reconnut Gaspard, dit Cambrinus, pérorant comme dans un club au milieu d'un groupe d'auditeurs exhilarés.

— Gaspard ici et le marquis, et Marius Simon ! dit Georges.

— J'ai vu, j'ai vu, dit d'Havrecourt comme quelqu'un qui n'a pas le temps de s'arrêter, et il précéda le jeune homme dans un couloir de dégagement au bout duquel ils se trouvèrent dans un boudoir de forme ovale conduisant à une petite serre dont la porte de communication vitrée donnait sur le grand salon, mais était fermée et masquée par des arbustes qui permettaient de voir dans la salle de bal sans être vu.

Par une disposition particulière des lieux, ménagée sans doute à dessein, la lumière du salon qui traversait toute la serre s'arrêtait au fond du boudoir d'où l'on apercevait toute la salle comme à travers un diorama.

— Si tu n'avais pas eu la bonne fortune de me rencontrer sur ton chemin, tu serais peut-être resté toute ta vie, ce que tu es en ce moment, un imbécile, dit le vicomte en s'étalant sur une ottomane de forme ronde placée au milieu du boudoir et en allumant un cigare avec une fatuité accrue par l'influence des libations qu'il avait faites à la Maison-d'or ; mais je t'ai adopté comme mon élève et je crois que tu feras ton chemin si tu parviens à te dépouiller d'un certain fond de candeur qui m'amuse toujours.

Le premier service à te rendre, et il vaut son pesant d'or, c'est de te faire connaître ce monde-ci. Nous ne sommes pas au faubourg Saint-Germain, comme tu penses, puisque tu viens de rencontrer Gaspard et Marius Simon, et il ne s'agit pas de regarder les femmes avec des yeux de veau qui tette. Ici les mères sont postiches, les femmes n'ont pas de mari et elles portent le nom de leurs amants. Tu as pu déjà entendre dire quelque chose de semblable au théâtre du Gymnase, dans je ne sais plus quelle pièce ; mais les mœurs contemporaines présentent des aspects autrement étranges que ne savent ou ne peuvent le dire quelques dramaturges éreintés, qui ne voient même pas ce qu'ils ont sous les yeux.

Nous sommes ici dans le monde des existences problématiques, la vie est un problème qu'on ne résout que par l'argent. On est une existence problématique quand on va dans le monde, quand on y fait une certaine figure, qu'on y dépense de l'argent et qu'on n'a ni patrimoine, ni profession, ou une profession insuffi-

sante pour subsister. L'existence problématique se reconnaît à cette question : Que fait-il ? De quoi vit-il ?

Quand on est une existence problématique, on vit par un secret que l'on cache à tous les yeux. Ce secret est souvent une infamie ; quelquefois c'est un simple truc : de là l'expression de truqueurs donnée à quelques industriels de bas étage qui résolvent le problème à leur façon. Ici, comme partout où ils peuvent pénétrer, les gens à existence problématique sont en chasse ; on chasse une dot, un emploi lucratif, un bailleur de fonds imbécile pour monter une affaire. Les femmes chassent des maris, des amants. Chacun étudie les mœurs particulières du gibier qu'il poursuit pour le faire tomber dans le panneau. Dans cette chasse sans trêve ni merci à l'homme et à la femme, il n'y a que les honteux qui perdent, et les audacieux qui gagnent, et je veux que, dans un instant, tu parcoures ce salon avec le tranquille dédain de l'homme fort qui n'a plus de sottes illusions. Vois si la porte est bien fermée ; je vais soulever quelques masques et te faire voir l'homme contemporain sur le nu.

— Alors, c'est la leçon d'anatomie, dit en riant Georges Raymond, qui, par amour-propre, ne voulait pas avoir l'air d'être scandalisé de ces théories, et qui était on ne peut plus curieux d'en voir l'application sur le vif ; eh bien ! quel est ce monsieur avec sa tête d'alouette plumée, à la barbe blonde, claire et frisottante, qui fait des mines à la vicomtesse ?

— Rien d'extraordinaire, un des types les plus répandus dans le monde, dit Hector, pendant que l'orchestre jouait un quadrille et que le parquet criait sous les pas des danseurs, c'est Darnis, autrement dit Soupe-en-Ville, qui n'a jamais pris un repas chez lui, et ne mange que par invitation depuis le lundi matin jusqu'au

dimanche soir ; railleur à froid, bouffon sérieux, indispensable dans un souper. Mais voici tout à côté un personnage autrement intéressant au point de vue problématique que je t'expliquais tout à l'heure. Nicquefort est un homme qui connaît les cadavres et s'en fait cinquante mille livres de rentes.

— Comment ! les cadavres ? dit Georges.

— Autrement dit, ce monsieur, gravé de petite vérole, que tu vois là avec sa figure pétrifiée, connaît une foule de cas pendables et de secrets particuliers dont peut dépendre la position des gens, un pot-de-vin donné sous le manteau d'une cheminée officielle, l'aventure par trop gaillarde d'un ministre, le méfait d'un concussionnaire, l'accroc d'une société financière, le tuyau de fuite d'une maison de commerce, car c'est surtout dans les affaires industrielles qu'il travaille, et, partout où il passe, il prélève le prix du silence.

Vois-tu ce gros monsieur qui traverse le salon d'un air important pendant la suspension de l'orchestre, c'est Bosquetti, un Corse, un faiseur que rien n'arrête et qui entreprend tout ce qu'on veut pour de l'argent ; il monte un théâtre, fonde un journal ou une maison de tolérance, ourdit un complot pour le compte du gouvernement, file un voleur à l'étranger, tout cela sans bruit, sans embarras, comme un bon bourgeois de Bordeaux ou d'Avignon.

— Pouah ! fit Georges.

— Je ne te parle pas de ce monsieur décoré qui a un air de grand d'Espagne ; ses anciennes maîtresses, qui l'ont ruiné, ne le laissent pas sans ressources et empruntent le secours de son bras pour poser dans les mondes interlopes. Voici Saint-Raphaël qui

ne vit que de la roulette ; voici Caverno qui ne vit que des tripotages de coulisse ; ce sont de simples truqueurs dont il n'y a lieu de s'occuper. Mais, là, à ta gauche, regarde ces deux messieurs : justement, les voilà qui causent ensemble.

Le premier, le plus jeune, avec sa barbe couleur pissenlit, est Alfred Leroy ; il vient de fonder une soi-disant banque foncière à laquelle il a donné un masque britannique, pour se soustraire aux formalités gênantes de la loi française ; la société est censée avoir son siège à Londres et avec une prétendue succursale parisienne, qui pourra lever le pied quand elle voudra, il émet des obligations hypothéquées sur les brouillards de la Tamise.

Celui qui lui parle à l'oreille est un magnifique garçon. Qu'en dis-tu ?

— Eh bien ! quoi ? dit Georges, remarquant l'intonation d'Hector d'Havrecourt.

— Il a rapporté trois millions des bords de l'Euphrate.

— Allons donc !

— Exact.

Ce monsieur d'une élégance surfaite, c'est le duc de *** ; il vend des décorations et s'en fait trente mille livres de rentes. Tiens, le voila qui serre la main à un Magyare bien connu qui se fait donner vingt mille francs chaque année sur les fonds secrets du ministère en persuadant au gouvernement qu'il entretient des intelligences françaises en Hongrie où il n'est et n'a jamais été que coiffeur.

— Et ce petit monsieur ventru, qui a une tête de vigneron ?

Fonds secrets encore, jouant le rôle de démoc-soc, gémissant pour le pauv' peup' dans les faubourgs, prêchant la sociale et rabattant le gibier ouvrier dans les panneaux de la démocratie césarienne.

Àta gauche, une crinière de lion, un puffiste, genre truqueur, qui reste caché six mois de l'année à Batignolles et fait dire pendant ce temps, par les petits journaux, où il a des amis, qu'il tue des tigres au Bengale et entre en vainqueur sur le territoire des Papous.

— Et à quoi bon cette fiction ?

— Tiens, tu es superbe ! et les souscriptions, et les commandites, et les femmes qui raffolent d'un gaillard qui fume sa cigarette au nez des fauves !

— Oh ! vois donc ce monsieur qui porte sa tête en saint-sacrement.

— Chut ! pas un mot ; c'est le prince, c'est Hugues.

— Quel Hugues ? Hugues Capet ?

— Malheureux, c'est toi qui l'as dit, c'est le petit-fils fils de Louis XVI échappé du Temple, sauvé par miracle ; ce sera peut-être un jour notre roi.

— Est-ce une hallucination ou la réalité que tu fais passer sous mes yeux ? dit Georges Raymond cédant enfin à la stupéfaction que lui causait ce défilé de personnages passant devant ses yeux comme au fond d'une lanterne magique. Dans quel monde sommes-nous, grands dieux ?

— Détrompe-toi, cher, le monde que tu vois ici se retrouve à peu près partout, quoique en moins grand nombre. Ceux qui sont par trop véreux cachent leur secret du mieux qu'ils peuvent ou dissimulent leur véritable industrie sous le manteau d'une autre profession. D'ailleurs, on dit tant de mal dans le monde des uns et des autres, que le plus grand nombre n'y croit pas ; c'est ce qui sauve les existences problématiques.

— Passons aux femmes, veux-tu ? dit Georges Raymond, pendant que la musique de l'orchestre jouait la polka des Baisers.

26

— Tu dois bien penser que si tous les hommes qui viennent ici étaient comme ceux que je t'ai indiqués, les femmes ne feraient pas leurs affaires ; mais à côté de toutes ces fausses espèces, il y en a de vraies. Voici par exemple un faux prince arménien qui sourit à la baronne de Bois-Baudran ; mais, à côté de lui, voici le marquis de Saporta, un vrai grand d'Espagne, dix fois millionnaire.

Voici un furet de la pire espèce qu'on appelle du Clocher, qui se faufile partout et que je soupçonne d'être une mouche ministérielle, mais voici un vrai diplomate étranger, le baron Van-Klem-Putt. À droite, à gauche, passent en ce moment un gros financier, un grand industriel, un Suédois, deux Russes, un Anglais, tous richissimes, que des poignées de louis n'arrêtent pas quand il s'agit de leurs plaisirs ; il n'y a que les femmes ici qui soient toutes de fausse qualité, excepté bien entendu la maîtresse de la maison.

— Alors il n'y a pas d'héritières ?

— Oh ! pas une ; mais il y a des quenottes terribles.

— Regarde donc cette blonde avec son front grec et son nez légèrement courbé, comme elle est jolie, quel rayonnement !

C'est Raffaella, une jeune fille à marier, pas un sou de dot, avec un bébé en nourrice qui ne lui a rien ôté de son air virginal ; sa mère est cette grosse femme à côté qui ressemble à un crapaud sur une pierre.

— Ah ! je n'avais pas vu cette brune dont la bouche forme un relief si charmant, avec ses joues pleines et d'un blanc mat, avec ses yeux d'un noir velouté ; qu'elle est belle !

— C'est Juliette Sénéchal, encore une fille à marier, à moins qu'elle ne prenne un amant, ainsi que son père le lui conseille.

— Oh ! vois donc l'étrange fille avec ses cheveux couleur d'acajou.

— Cette fille est une femme, c'est la baronne de Bois-Baudran trois fois mariée, en Angleterre, à New-York, à Genève, avec trois maris vivants et bien portants. Elle est à côté d'une Espagnole que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois.

— Comment cela ?

— Elle tient sous la terreur ce grand et beau jeune homme à barbe blonde que tu vois debout contre la croisée. Ce malheureux garçon, passant à Burgos, s'avisa de faire la cour à la fille de son hôtesse, et il eut assez de son bonheur au bout d'un mois. Voulant éviter des explications et des larmes, il partit furtivement un beau matin pour Paris, en abandonnant son Ariane ; mais, un

beau soir, en rentrant chez lui, il reçoit un coup de pistolet dans son paletot. C'était la belle Espagnole qui avait retrouvé son fugitif et se rappelait ainsi à son souvenir. Blessure grave, attentat flagrant, procès en cour d'assises, acquittement de la belle par des jurés galants.

— Et elle a reconquis son amant ?

— Parfaitement, et il vit depuis ce moment avec elle sous menace de mort en cas de désertion.

— Et cette dame à sa gauche ?

— Enfant, ne la regarde pas : si tu venais à l'aimer, tu serais perdu.

— Pourquoi cela ?

— On est heureux avec elle, mais on en meurt, et j'en sais qui en mourront sachant qu'ils en mourront.

— Quelle femme ! la comtesse ne vous tue que lorsqu'elle a intérêt à se débarrasser de vous ou bien qu'elle vous aime.

— Alors je ne vois pas comment on peut échapper ; et parmi les femmes d'un certain âge, quelle est cette matrone imposante qui parle à Raffaella ?

— Ah ! si Raffaella l'avait connue un an plus tôt, elle n'aurait pas eu son enfant.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— M de Valmont, c'est son nom…

— Comme dans les liaisons dangereuses ?

— Elle rend les liaisons sans danger, sage-femme du plus haut renom elle n'accouche jamais personne ; elle affranchit l'amour de ses fruits et ne lui laisse que la fleur.

Comme tu le vois, il y a des femmes problématiques comme des hommes problématiques. Regarde cette vieille dame qui ressemble à une idole indoue, derrière M de Valmont ; elle n'a pas de fortune, pas de mari, pas de fille à marier ; je la retrouve dans presque toutes les soirées du même genre. Que fait-elle ? Quel est son talisman pour faire accepter partout sa figure de pain d'épice ? On dit qu'elle porte bonheur dans les maisons, comme les cigognes, et qu'elle fait revenir les seins aux femmes maigres. Cette dame, qu'Alfred Leroy salue, est propriétaire du rob Boyveau-Laffecteur. Derrière le fameux médium Hume, vois Camillis, qui n'est ni homme ni femme, et dont le sexe est un problème.

— Oh ! quelle est cette belle et opulente personne avec une chevelure à la victime dont les îlots roulent sur son front et sur son cou, dit Georges en l'interrompant.

— C'est Rose Dancla, encore une jeune fille à marier, si le cœur t'en dit.

— Merci, je les connais tes jeunes filles.

— Et maintenant l'audience est finie, lui dit Hector qui commençait à se dégriser, nous sommes ici dans l'observatoire de la vicomtesse qui peut venir d'un moment à l'autre. De chenille je t'ai fait papillon ; tu n'étais qu'une proie, te voilà chasseur ; va, tu portes le contre-poison de l'Indien qui marche sans crainte à travers les reptiles et les fleurs.

27

— Quelle peut-être au juste l'industrie de M de Saint-Morris ? se dit Georges Raymond en sortant du couloir qui conduisait à l'observatoire de la vicomtesse. Évidemment, Hector est son amant. Quel monde ! Et c'est là la société ? continua-t-il en s'appuyant contre le chambranle d'une porte pendant que l'orchestre rugissait dans le grand salon.

Le jeune avocat se croyait sous l'empire d'un cauchemar. La corruption profonde dont il était environné ne l'atteignait point encore. Mais il se sentait troublé dans sa conscience, égaré dans son imagination ; le langage ironique du vicomte, cette loi fatale de la perversité qu'il voyait régner partout, les souffrances de sa vie entière dont les souvenirs cuisants lui revenaient, le sentiment de sa solitude au milieu d'un monde qui l'écrasait, tout cela produisait une réaction terrible dans laquelle son honnêteté pouvait faire naufrage d'un seul coup.

Il s'approcha d'un buffet et but plusieurs verres de punch. Son oreille distraite fut tout à coup frappée d'une conversation qui avait lieu dans un groupe voisin.

— Est-elle arrivée ? disait le premier interlocuteur.

— Pas encore, je la cherche de tous les côtés et ne l'ai point encore aperçue. Tu verras, mon cher, quelle merveille ! Mais ne va pas faire comme Pygmalion, ne va pas devenir amoureux de ton modèle.

Georges se retourna vivement ; il avait reconnu la voix du marquis.

— Que diable le marquis peut-il comploter là avec Marius Simon ? pensa-t-il.

Àce moment, le marquis l'aperçut, le regarda de la tête aux pieds et vint lui faire un salut ironique en mettant son pince-nez.

— Bonjour, bonjour, cher, dit Georges Raymond en faisant un demi-tour sur ses talons afin de s'essayer à l'impertinence.

— Georges Raymond est ici, dit le marquis en prenant le bras de Marius Simon. Tenez, voyez quel air impudent à ce petit drôle. Dieu me pardonne, il aborde la vicomtesse, il sourit à Raffaella, il l'invite à danser, elle se lève.

— Ce n'est pas lui, c'est son sosie, répondit Marius, Georges Raymond est timide comme une pucelle de la Basse-Bretagne.

Pendant ce temps-là Georges Raymond, électrisé, fasciné, payant d'audace, se sentant soutenu par la force intime qu'il puisait dans le sentiment de sa valeur, était venu faire ses compliments à la vicomtesse qui le lorgnait à nouveau comme un jeune homme qu'elle avait mal apprécié.

— Il est fort bien, dit-elle tout bas à M de Bois-Baudran. C'est un jeune avocat de talent, ami d'Hector. Pendant ce temps, Georges, s'inclinant avec grâce et imitant les mines qu'il voyait faire aux jeunes gens de son âge, invita à danser Raffaella, qui se souleva comme une gazelle et tourna vers lui un regard céleste.

— Dire qu'elle a en un enfant ! pensa Georges Raymond.

Àce moment, Hector d'Havrecourt vint prendre le bras de la vicomtesse et Georges entendit le vicomte lui dire :

— Il paraît que nous ne verrons pas Isabeau ce soir ?

— Elle ne viendra peut-être pas à cause de vous. Vous vous êtes fait exécrer par elle : mon cher, vous avez eu tort, Isabeau est une puissance.

— Qu'est-ce encore que celle-là ? pensa Georges. Boit-elle le sang des petits enfants ? Avale-t-elle des sabres, des rasoirs, des étoupes ?

Le jeune avocat était un fort beau danseur. Par le plus grand des hasards, il possédait un de ces petits talents qui servent plus dans vie que l'art, la science ou le génie ; et, quoique jusqu'alors il n'eût brillé qu'à Bullier, au temps où il s'était jeté à corps perdu dans les bals, il était parfaitement à même de se faire apprécier sous ce rapport chez la vicomtesse.

Par une singulière bonne fortune, il avait comme vis-à-vis ou voisines de quadrille les cinq plus jolies femmes du bal. Juliette Sénéchal, dont la bouche orientale et les yeux noirs avaient un attrait magnétique, Rose Dancla, avec sa pyramide de cheveux blond cendré dont les torsades roulaient comme des flots sur ses épaules merveilleuses, la baronne de Bois-Baudran, étrangement séduisante avec ses cheveux roux, son teint bistré et pareille à un portrait de Bernardino Luini.

Plus loin, la belle Lorenza qui ressemblait trait pour trait à la belle femme du concert champêtre de Giorgione. Elle dansait avec le marquis de Saporta, et, enfin, à sa gauche, la terrible Espagnole qui conservait son amant par la terreur ; elle avait une beauté fauve, les regards ombragée comme des éclairs par des franges de cils noirs, le cou modelé comme un bronze florentin, avec la peau dorée des Andalouses.

Àtout instant, il se croisait avec ces splendides créatures et il tenait la main d'une jeune fille si belle qu'il se sentait prêt à l'aimer ; mais quand il regardait Rose Dancla, il n'en était plus aussi certain et, s'il regardait Juliette Sénéchal, il ne savait plus que faire.

— Oh ! quel enfer ! qu'elles sont belles ! se disait-il. Que ne suis-je assez riche pour être aimé de toutes ces femmes !

Et l'excitation de son imagination se joignant à l'influence du punch qu'il avait bu, il trouvait des mots, jetait des apostrophes, envoyait des sourires et amusait Raffaella, qui le trouvait gentil.

Tout à coup une grande sensation se produisit parmi les groupes de danseuses ; plusieurs messieurs de la galerie se levèrent pour aller au-devant d'une jeune femme qui venait d'entrer et qui prit le bras du marquis de Saporta. En jetant les yeux dans cette direction et en apercevant la nouvelle venue, il lui sembla voir pâlir toutes les beautés qui l'environnaient. Était-elle plus belle que les autres ? Peut-être ; mais, en tout cas, Georges Raymond sentit que c'était celle-là qui déterminait le dernier, le plus irrésistible choc de passion qu'il eût encore ressenti de la soirée.

Il y avait en elle un air de grande dame et de courtisane, un mélange de fierté et de coquetterie, de grâce et de dédain qui lui donnaient un ascendant que tous les hommes paraissaient subir. La richesse de ses formes dont l'ampleur était déguisée par la pureté du dessin, la perfection de la coiffure qui retenait ses cheveux noirs et lourds, un regard de Diane chasseresse, un nez d'une forme élégante, légèrement bossué, qui corrigeait, par une expression incroyablement piquante, ce que la beauté de ses

traits aurait eu de trop sévère ; une bouche pleine de sarcasmes et de sourires élégants : tel est le type qui apparut à Georges Raymond, ébloui, comme une nouvelle révélation de la beauté.

— C'est elle ! la voilà ! dit le marquis à Marius Simon en lui montrant la nouvelle venue.

— Elle est splendide ! fit Marius Simon. Elle est trop belle pour qu'on puisse la réussir en portrait.

Le quadrille était fini ; Georges reconduisait Raffaella à sa place, et, tout en causant avec elle, il ne perdait pas des yeux l'inconnue ; mais il était presque impossible d'en approcher, tant elle était entourée. Les personnages les plus qualifiés se partageaient ses sourires ; mais Raymond était en veine d'audace, et il se dit : Je veux m'affirmer en parlant à cette femme comme aux autres ; elle doit avoir aussi son cadavre, comme dit Hector, et ses grands airs ne me font pas peur.

Il demanda qui elle était, on lui répondit que c'était la comtesse de Tolna.

— Ah ! oui, pensa-t-il, je les connais, ces comtesses-là. Je veux lui montrer comme elles en imposent à un débutant débarqué de la rue Saint-Jacques dans les enfers parisiens.

Il fut mieux servi par le hasard qu'il ne pouvait l'espérer. Une heure après, la belle inconnue, après avoir pris la main de la vicomtesse, fit mine de se retirer. Elle était accompagnée du marquis de Saporta, à qui elle semblait indiquer du geste qu'elle ne voulait pas être reconduite. Cependant le noble espagnol, tout en causant avec elle, l'avait accompagnée jusqu'au seuil du grand salon.

— Toujours adorable en vos caprices ! lui dit-il avec une galanterie toute française et légèrement ironique.

Georges la suivait de proche en proche comme le tigre qui suit sa proie. Mais quelle ne fut pas sa surprise en apercevant le marquis, non pas le marquis de Saporta, mais le marquis de la pension Lamoureux, autrement dit Chat-Botté, qui manœuvrait comme lui pour atteindre la comtesse. L'aspect d'un rival, en excitant sa jalousie, ne le rendit que plus entreprenant.

Il se trouva tout près d'elle au moment où elle traversait rapidement un petits salon désert. Tout vient en aide aux audacieux ; une fleur se détacha de sa coiffure. Georges la ramassa rapidement, devança l'inconnue de quelques pas et s'inclina devant elle, non sans quelque gaucherie, mais il avait osé !

— Qu'est-ce, monsieur ? dit la comtesse en laissant tomber un regard étrangement dédaigneux sur le téméraire débutant.

— Une fleur, madame, une rose qui vient de tomber de vos cheveux !

La comtesse fit l'aumône d'un demi-sourire en guise d'un remercîment, et tendit la main pour prendre la fleur sans s'arrêter davantage.

— Oh ! madame, dit Georges tout ému de son audace, vous ne connaissez pas assez le mérite de cette restitution pour que je ne m'en repente pas.

— Vraiment ! monsieur, répondit la comtesse en adoucissant un peu l'expression de son regard à la vue du jeune homme et à son accent. Il était si simple de ramasser cette fleur et de me lais-

ser passer. Et, en disant ces mots, elle était plus imposante que la reine de Sabba.

— Un larcin que vous n'auriez pas connu, madame, comment cela pouvait-il me suffire, quand depuis une heure que vous êtes ici je guette le moment de me glisser sur vos pas comme un voleur, pour vous dire combien vous êtes belle !

— Et puis après, monsieur, quand vous me l'aurez dit ?

— Je recommencerai, madame, et je vous le dirai si bien que vous m'écouterez. Et, en parlant ainsi, il jetait un regard dans la direction du marquis qui s'était replié dans le grand salon ayant derrière lui Marius Simon qui se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire. Le marquis, outré d'avoir été devancé près de la comtesse, roulait des yeux furibonds.

— Et qui êtes-vous, monsieur, pour faire ainsi des déclarations à brûle-pourpoint aux femmes que vous ne connaissez pas ?

— Rien du tout, madame, je suis un reclus qui sort de sa prison, un chartreux qui sort de sa cellule, qui tombe ici ce soir, par le plus grand des hasards, et qui y rencontre la femme la plus adorable qu'il ait vue de sa vie, une de ces femmes qui font dire : vedere e poï morire.

— Et vous vous appelez ? dit la comtesse en regardant le jeune homme, inconnu d'elle, comme elle aurait regardé une chinoiserie.

— Je m'appelle Georges ; j'ai vingt-huit ans, et je n'ai jamais aimé.

Cette déclaration ne parut pas déplaire à la comtesse, qui sourit.

— Je crois, monsieur, que la récompense a été suffisamment honnête ; permettez-moi de me retirer.

— Oh ! madame, quelle voix vous avez ! dit Georges. C'est bien l'organe que devait avoir votre beauté. Ne partez pas encore, je vous en conjure ; laissez se prolonger pour moi une vision qui se dissipera si complétement, hélas, et sitôt !

Et en parlant ainsi Georges Raymond, faisant appel à ses meilleures inspirations de courtoisie, prit respectueusement la main de la belle dame qui s'assit comme une impératrice sur le sofa.

— Madame, vous ne me connaissez point et je n'ai pas le bonheur de vous connaître ; mais, après vous avoir vue ce soir ici, entourée d'hommages, belle à désespérer, je ne fais plus cas de rien ici-bas si je ne puis vous aimer.

— M'aimer ! dit Isabeau avec une intraduisible inflexion de voix. Vous êtes donc bien riche !

— Riche, moi ! s'écria Georges en quittant la main de la comtesse qu'il avait osé presser doucement. Ah ! c'est vrai, ajouta-t-il en éclatant de rire, j'oubliais que j'ai fait ce matin un héritage ; mais, madame, avec tout ce que je possède, je ne pourrais seulement pas payer les dix minutes de bonheur que je viens de goûter près de vous.

Cette phrase était assez énigmatique dans sa forme galante pour que la comtesse pût en tirer des conclusions favorables.

— Que vous soyez riche ou pauvre, cela m'est fort indifférent, dit-elle en changeant de ton. Riches ou pauvres, beaux ou laids, spirituels ou sots, tous les hommes me font horreur.

— Et à moi, donc ! s'écria Georges. Si vous saviez ce qu'ils m'ont fait souffrir et combien ils m'ont opprimé, battu, foulé aux pieds. Ah ! soyez tranquille, je ne plaiderai pas pour mon sexe ; j'ai fait contre lui le serment d'Annibal. J'ai tant de colère à venger, tant d'honnêteté à perdre, tant d'amour à prodiguer, que je ne sais par où commencer la vie. Je vous donnerai tout ce que j'ai au fond de l'âme, si vous voulez que je vous aime !

— Vous êtes assez drôle, dit la comtesse, surprise de cette furia dont le caractère moitié sérieux, moitié bouffon, était loin de lui déplaire. Savez-vous valser ?

— Si je sais valser ? dit Georges Raymond, mais mon bras est prêt à s'enrouler comme le lierre autour de votre taille charmante, et je demande que cette valse dure autant que l'éternité.

— Venez, Werther, dit la comtesse en abandonnant ses formes admirables au bras de Georges Raymond, et le couple disparut bientôt au milieu d'un torrent de valseurs emporté par un rhythme entraînant.

— Je ne me trompe pas, c'est Isabeau, qui n'est point partie, et qui valse avec votre ami l'avocat ? dit la vicomtesse de Saint-Morris ; mais M de Tolna ne valse presque jamais.

— Georges avec Isabeau, et valsant, mais ce garçon est perdu ou… sauvé ! dit Hector d'Havrecourt. Où donc est le marquis de Saporta pour voir ce joli couple ?

— Que vous êtes méchant !

— Quel est donc ce jeune homme qui valse avec la comtesse de Tolna ? demanda-t-on dans le groupe où se trouvaient le marquis, du Clocher et Marius Simon.

— Un méchant petit avocat sans cause qui répond, je crois, au nom de Georges Raymond, dit le marquis dont la fureur ne faisait qu'augmenter.

— Eh bien, le portrait tient-il toujours ? lui dit l'impitoyable Marius Simon.

— Toujours, répliqua le marquis, dussé-je chausser ma botte dans le derrière de ce grippe-parole.

— Quelle diable d'idée a donc la vicomtesse d'inviter ainsi des gens qu'on ne connaît pas, dit Darnis, autrement nommé Soupe-en-Ville.

— Je le connais, monsieur, sans avoir l'honneur de vous connaître vous-même, dit Marius Simon à Darnis, qui se contenta de saluer.

Pendant ce temps-là, Georges Raymond continuait à valser avec Isabeau, dont la taille élégante ployait légèrement sur son bras ; il voyait sourire sa bouche charmante, qu'aucun effort ne contractait, quoiqu'ils ne se fussent pas encore arrêtés un instant pour reprendre haleine. Un souffle frais et parfumé trahissait seul sa respiration, d'accord avec les légères ondulations de son sein. Tout à coup l'intervention de valseurs inexpérimentés produisit un choc si violent que Georges eût été renversé sans la fermeté de son aplomb. Mais dans le rapprochement subit qui en résulta entre Georges et la comtesse, leurs lèvres entrèrent brusquement en contact.

— Je t'aime, dit Georges Raymond à la belle comtesse.

— Vous êtes fou ! lui dit-elle.

— Oui, mais comme tel j'aurai le privilège de tout vous dire. Il faut que je vous revoie demain, ce soir.

— Non.

— Vous êtes avec votre mari, votre amant ?

— Non.

— Vous allez le rejoindre ?

— Non.

— Eh bien, je ne vous quitte pas ; si vous restez, je reste, si vous partez, je pars, je vous suis partout.

— Gardez-vous-en bien. Je veux vous empêcher de faire une folie. Je ne puis sortir d'ici à votre bras. Mais dans une demi-heure, pas avant, trouvez-vous devant le numéro 15 de la rue d'Isly. J'y passerai seule avec ma voiture.

28

« Dans une demi-heure, rue d'Isly, n 15. » — Cette phrase avait retenti dans l'oreille de Georges Raymond, comme le Cantique des Cantiques. Il la répétait mentalement, comme pour se prouver à lui-même qu'il l'avait bien entendue.

Comment cette femme si belle, si dédaigneuse, si enviée qui venait de faire une entrée triomphale dans le salon de la vicomtesse, avait-elle pu lui donner un rendez-vous, à lui pauvre diable, au bout de quelques minutes d'entretien ? Il allait s'abandonner à un mouvement d'ivresse et d'orgueil, lorsqu'il vit les regards se diriger de son côté dans l'entourage de la vicomtesse, et le marquis le lorgner d'une façon si impertinente qu'il se mordit les lèvres pour ne pas perdre contenance.

— Tu viens de débuter ici comme le duc de Fronsac à la cour du grand roi, lui dit Hector, qui prenait plaisir à ce manège, soutiens ton succès, morbleu ! et te voilà lancé !

— Oh ! mon cher ami, qu'elle est belle ! lui répondit Georges à l'oreille, et il allait lui conter sa bonne fortune ; mais il s'abstint dans la crainte d'escompter prématurément son bonheur.

— Eh bien ! vicomtesse, que pensez-vous de ce débutant qui valse du premier coup avec la comtesse de Tolna ?

— Si j'ai été plus heureux que je ne le méritais, madame, je le dois à votre bienveillant accueil, dit Georges qui voyait Raffaella tourner vers lui ses yeux de saphir.

Pendant que M de Saint-Morris répondait par un sourire à ce propos gracieux, deux personnages placés à quelque distance paraissaient s'entretenir avec beaucoup d'animation dans une langue étrangère. L'un était le marquis de Saporta, que nous avons vu tout à l'heure avec la comtesse de Tolna, l'autre était l'inévitable du Clocher, que le lecteur se souvient d'avoir rencontré quelques jours auparavant au cercle de la rue Bergère. Du Clocher se confondait, comme toujours, en contorsions aimables,

tandis que son interlocuteur, cavalier de la plus belle mine et du plus grand air, l'écoutait en approuvant par des signes de tête.

— Je vous affirme, Excellence, que c'est bien le secrétaire particulier du comte de B***, et très probablement le messager confidentiel de cette correspondance dont je vous parlais tout a l'heure, qui inquiète tant le gouvernement impérial… ajouta du Clocher à l'oreille du noble espagnol, en lui indiquant d'Havrecourt par un geste imperceptible. C'est presque un secret d'État, monsieur le marquis, que j'ai confié à votre haute discrétion…

— Croyez, mon cher du Clocher, que je saurai reconnaître vos bons offices. Mais quel est donc ce nouveau venu à qui la vicomtesse paraît faire tant d'accueil ? Et, en parlant ainsi, le diplomate espagnol indiquait de l'œil un gros monsieur à la mine rogue, au regard inquisiteur, qui saluait en ce moment la vicomtesse. Il était accompagné, ou plutôt suivi d'un second personnage au visage blême et marqué de petite vérole, qui fermait de temps en temps les yeux avec une expression intraduisible de réserve et de dignité.

Du Clocher fit un geste de surprise.

— C'est M. Bonafous, dit-il.

— M. Bonafous ? Qu'est-ce que cela ?

Du Clocher fit un second geste comme pour dire : Vous ne savez rien si vous ne savez pas ce que c'est que M. Bonafous.

— C'est l'homme qui fait tout à la Préfecture de Police, qui sait tout, qui voit tout, comme le Solitaire. J'avais entendu dire qu'il était des amis de la vicomtesse, mais je ne l'avais jamais vu chez elle. Ou je me trompe fort, où il vient ici flairer quelque chose…

— C'est une bonne connaissance à faire, dit le diplomate espagnol.

— Dans tous les cas, ce n'est pas moi qui peux vous présenter, monsieur le marquis, car nous sommes assez mal ensemble, répondit du Clocher en faisant un quart de conversion pour ne pas être aperçu du terrible chef de division. Mais l'œil percent de M. Bonafous l'avait déjà découvert.

— Savez-vous quel est ce personnage avec qui parle du Clocher ? dit-il à son chef de bureau.

— Un grand d'Espagne, ami de Prim, venu en France pour y intriguer auprès du gouvernement impérial. Du Clocher s'est fait son cornac, répondit Ferminet en fermant hermétiquement ses paupières.

— C'est exact, monsieur Ferminet ; mais comment savez-vous cela ?

— Comment ai-je su les agissements de M. d'Havrecourt et ses rapports avec Doubledent ? répondit Ferminet en rouvrant ses paupières.

— À propos, est-ce que ce Doubledent n'était pas clerc de notaire en 1842 à Colmar, chez M Janodet, lors d'un incendie qui consuma toutes les minutes de l'étude ? Le parquet me demande ce renseignement.

Ferminet avait refermé ses paupières.

— On pourra s'en enquérir, répondit-il laconiquement. Monsieur le directeur sait-il que l'hôtel où nous sommes touche à

cette maison de la rue de Rome où deux jeunes filles ont été séduites à l'aide de certains breuvages ?…

— Je le sais, répondit M. Bonafous assez sèchement ; mais l'affaire n'a nullement l'importance qu'on lui avait donnée.

Pendant que M. Bonafous et Ferminet, son compère, poursuivaient à travers les salons de M de Saint-Morris leur conversation policière, Georges Raymond comptait les minutes qui le séparaient de son rendez-vous.

— Je serai peut-être tout simplement mystifié, se disait-il en regardant Raffaella, dont le visage était si charmant, qu'il ne pouvait en détacher ses yeux. La jeune fille aussi le regardait. Il se rapprocha d'elle au moment où l'orchestre préludait à une mazurka. Il allait lui parler, lorsque le marquis, qui l'avait devancé près d'elle, s'approcha en disant : Madame, voulez-vous m'accorder la faveur de cette mazurka ?

— Je vous demande mille pardons, répondit Raffaella en rougissant. Mais monsieur m'avaient invitée… je crois…

— Moi ? fit Georges Raymond, qui vit les beaux yeux de Raffaella tournés vers lui. Ah ! c'est vrai ; je l'avais oublié ; mille pardons, ajouta-t-il, devinant le caprice de la jeune fille et s'emparant d'elle.

— Ah ça, monsieur est donc loué pour toute la soirée ? dit le marquis avec une rare impertinence, en mettant son lorgnon.

Àces mots, Georges quitta pour un instant la main de Raffaella ; et s'approchant du marquis, lui dit tout bas :

— Vous venez de m'insulter gratuitement, vous recevrez demain mes témoins.

— À votre aise, mon cher, fit le marquis en tournant les talons, et il prit le bras de Marius Simon, qui le cherchait, en lui disant à l'oreille :

— Je retrouve un de mes grecs dans la salle de jeu ; allons profiter de cette aubaine.

— Je viens de faire pour vous un gros mensonge, dit à Georges Raymond Raffaella encore toute rougissante, et peut-être sans le vouloir suis-je cause ?...

— Et de quoi, mademoiselle ?

— D'une querelle avec ce monsieur. Oh ! dites-le moi, car si je le savais...

— Venez, mademoiselle, répondit Georges Raymond en passant son bras autour de la taille de la jeune fille, et ils décrivirent le tour du salon en devisant le plus gaiement du monde.

— Ah ! voilà Georges qui danse maintenant avec Raffaella, dit en riant le vicomte d'Havrecourt à M de Saint-Morris.

— Il ne déplaît pas à cette petite, fit la vicomtesse.

— Monsieur Georges, vous me reconduirez avec ma mère, dit Raffaella.

— Allons, bon ! se dit Georges ; je vais courir deux lièvres à la fois et les manquer tous les deux.

— Mademoiselle, pardon... mais... je ne peux pas... je... et tout en balbutiant, il s'aperçut que la pendule marquait deux heures

moins dix minutes, juste le temps de courir rue d'Isly, pour arriver exactement au rendez-vous.

— Je m'absente pour un quart d'heure, et je reviens, ajouta-t-il sans trop savoir ce qu'il disait, et Georges Raymond disparut après avoir reconduit Raffaella à sa place et avoir reçu son dernier sourire.

29

Commençons par dire que le cartel de Georges avec le marquis n'eut pas de suite, grâce à l'intervention du vicomte, qui se moqua de leur querelle et les fit déjeuner ensemble ; mais l'aventura galante de Georges Raymond n'en resta pas là.

Après quinze jours de résistance de la part de la comtesse de Tolna qui, d'ailleurs, avait beaucoup d'autres occupations, Georges Raymond fut heureux. L'impétueux jeune homme s'était jeté dans cette aventure avec une fougue dont l'originalité avait intéressé un instant Isabeau.

Il ignorait que cette étrange fille, après avoir poussé ses amants aux dernières limites de le prodigalité, s'en débarrassait sans scrupule au bout de quelques jours et devenait absolument invisible.

Hautaine, fantasque, se vengeant par une sorte de mépris des hommes auxquels elle s'était donnée, s'arrachant de leurs bras quand elle les avait rendus fous, elle était sans cesse en voyage, en Italie, en Espagne, Saint-Petersbourg, courant les villes de

jeux, les bains de mer, traînant partout à son char les hommes les plus distingués et ne s'attachant à aucun.

Elle haïssait à mort le vicomte d'Havrecourt, qui avait fait un jour un pari singulièrement outrageant pour la belle comtesse. Elle se flattait d'avoir abandonné tous ses amants sans avoir jamais été quittée la première : or, le vicomte avait parlé, dans un souper, qu'il obtiendrait ses faveurs dans quarante-huit heures, et que quarante-huit heures après il aurait pris congé ; et il avait gagné son pari en notifiant sa retraite par une missive dont le texte impertinent, déguisé sous une forme galante, avait circulé au Jockey-Club. Cette plaisanterie devait coûter cher à d'Havrecourt, à qui la comtesse avait suscité déjà trois ou quatre duels, et qu'elle poursuivait toujours d'une haine implacable.

Sa hauteur avec les hommes n'avait fait qu'augmenter depuis cette époque. Or, il y avait déjà cinq jours que Georges Raymond était favorisé, et Georges Raymond n'était qu'un pauvre avocat sans argent et sans renommée, dont elle ne pouvait rien attendre. Étourdi par un bonheur aussi extraordinaire, il n'avait pas reparu pendant quelques jours à son cabinet, et il était allé se cacher avec Isabeau dans une délicieuse retraite qu'elle possédait aux environs de Paris.

Georges avait donc eu son heure de triomphe : il possédait pour le moment une des plus belles femmes de Paris, et il pouvait s'en croire aimé. Elle lui avait fait jurer un silence absolu sur leurs relations, surtout vis-à-vis de d'Havrecourt, qu'elle lui avait représenté comme un prétendant évincé, devenu depuis lors irréconciliable et cherchant tous les moyens de se venger.

Cette révélation avait fait ouvrir de grands yeux à Georges Raymond, qui s'était demandé en conscience comment il avait pu réussir, lui, débutant, là où le brillant vicomte avait échoué. Comme la vanité n'était pas son défaut, il comprit qu'il y avait la une énigme dont il aurait le mot tôt ou tard ; mais il ne chercha point à la pénétrer, et il garda le secret de sa bonne fortune malgré les plaisanteries du vicomte, qui lui-même avait trop d'esprit pour vouloir lui enlever ses illusions.

Pendant ce temps, le legs de l'oncle Durand allait bon train. D'abord Georges avait prêté six mille francs à d'Havrecourt, qui se les était fait offrir par une de ces phrases indirectes auxquelles on ne résiste pas dans la lune de miel de l'amitié. Il avait prêté trois mille francs à Karl qui, par délicatesse, ne voulait pas les accepter, et enfin il avait acheté un bracelet de six mille francs à Isabeau.

En ajoutant à tout cela les dîners, les soupers, les parties de toute espèce dans lesquelles le vicomte l'avait entraîné, il ne lui restait plus guère présentement que trois ou quatre mille francs ; mais, comme il arrive dans les moments où la fortune semble vous sourire, Georges se faisait toutes sortes d'illusions sur son avenir. L'aplomb qu'il avait acquis, le vernis de badinage et d'élégante corruption qu'il avait gagné au contact du vicomte, lui donnaient une fausse confiance dans ses forces. Commençant à avoir des relations, à être lancé parmi les jeunes hommes aventureux, il en arrivait à compter comme eux sur les coups de dé du hasard.

Le hasard ne venait-il pas de lui accorder inopinément la faveur la plus inespérée à laquelle pût prétendre un jeune avocat sans clientèle et sans renommée ? N'avait-il pas fait tomber entre

ses mains l'affaire de Karl Elmerich, sur laquelle il basait, sans se l'avouer, ses plus grandes chances d'avenir ?

Il n'avait pas reparu depuis longtemps à la pension du père Lamoureux ; mais il recevait fréquemment la visite de Karl, à qui il était allé raconter, dès le lendemain, la démarche de Doubledent dans son cabinet.

Georges était cruellement embarrassé pour s'expliquer ; car enfin, s'il avait défendu de son mieux les intérêts de son ami, s'il avait repoussé avec dignité des propositions honteuses, quel profit avait-il tiré de cette entrevue ? Il n'avait obtenu de cet homme aucune indication, aucun renseignement, et, pour comble d'imprévoyance, il ne savait même pas son adresse. Karl, à qui il était allé la demander, ne la savait pas davantage, en sorte que le pauvre Georges Raymond se sentait plus confus qu'enorgueilli de la manière dont il avait rempli sa mission.

Karl Elmerich avait beau approuver tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait dit, Georges se rappelait une à une les fautes qu'il avait commises dans sa conversation avec Doubledent. Mais un jour pendant qu'ils étaient en train de causer, un incident fort inattendu se produisit, on apporta à Karl une lettre timbrée de Paris ; elle était ainsi conçue :

« Votre jeune ami est un noble cœur. J'ai voulu l'éprouver, je suis content de lui ; patience pour quelques jours, bientôt nous nous reverrons.

« A. Doubledent. »

— Tu vois bien, dit Karl en sautant au cou du jeune avocat, tu t'étais trompe sur lui, il ne s'était pas trompé sur toi.

— Ah ça, mais il ne donne toujours pas son adresse, dit Georges en tournant et retournant ce billet laconique dont l'écriture fine et correcte déjouait toutes les inductions cabalistiques. Me serais-je trompé, en effet, sur cet homme ? Si celui-là est un envoyé de la Providence, c'est à renoncer pour toujours à juger des gens d'après la mine.

30

Pendant ce temps-là, que faisait le terrible agent d'affaires, et quel était en réalité le secret de cette succession ? C'est ce que nous allons raconter.

En 1845, M de Nerval, née de Marcus, mariée depuis quelques années seulement avec un officier de marine fort distingué, mais sans fortune, avait rencontré dans le monde une sorte d'aventurier étranger du nom de Daniel Bernard, qui l'avait poursuivie de ses importunités pendant la dernière année de son mariage. M. de Nerval vint à mourir, et Daniel Bernard reparut.

Mde Nerval, qui était d'un esprit romanesque, s'éprit de cet aventurier, au grand scandale de sa famille, et le suivit en Amérique, où il fit une immense fortune. Elle l'épousa, et, quinze ans après, il revint en France, où il mourut subitement en 1862, sans laisser d'enfant issu de son mariage avec M de Nerval et sans avoir fait de testament, en sorte que sa succession, tombée en déshérence, revint tout entière à sa femme, après l'accomplissement des formalités légales qui ne révélèrent aucun héritier.

Mde Nerval avait eu une fille de son premier mari. Après la mort de sa mère, arrivée en 1864, M Blanche de Nerval avait recueilli dans sa succession toute la fortune de Daniel Bernard, évaluée à près de cinq millions.

Mais Daniel Bernard avait un passé que personne ne connaissait, pas même sa femme. Avant de venir à Paris, il portait un autre nom, et il était marié. Fils d'un brasseur de Colmar, il avait épousé dans cette ville, en 1842, une jeune fille qu'il avait abandonnée le surlendemain de ses noces dans les circonstances les plus étranges. Un homme avait été trouvé tué d'un coup de feu dans le jardin de la maison où demeuraient les époux ; la jeune femme était évanouie dans son lit et le mari avait disparu.

Que s'était-il passé ? L'époux avait-il acquis la preuve de l'infidélité de sa femme ? avait-il surpris un flagrant délit ? quelque coïncidence fatale l'avait-elle trompé ? On ne put jamais le savoir, car la jeune femme demeura pendant deux ans entre la vie et la mort, et il fut impossible de la faire parler quand elle fut rétablie, car elle avait perdu la raison.

Une seule chose demeura hors de doute, le nom du meurtrier qui était bien le mari de la jeune femme et s'appelait Karl Elmerich. Quant à la victime, c'était un étranger sur lequel on ne trouva aucun papier et dont l'identité ne put même pas être établie d'une manière certaine.

Huit mois après ce tragique événement, qui avait fait grand bruit dans les journaux, une malheureuse jeune femme, recueillie dans un hospice de Valenciennes, où elle était arrivée en fugitive, donnait le jour à un enfant qui fut élevée par charité dans un asile. Sa malheureuse mère, qui mourut quelques mois après, en

prenant Dieu à témoin de son innocence devant le prêtre qui lui administra les derniers sacrements, n'avait pas cru devoir priver son fils du nom qui lui appartenait. L'enfant avait été inscrit sur les registres de l'état civil sous le nom de Karl Elmerich.

Karl Elmerich était donc le fils légitime de Daniel Bernard, qui avait changé de nom et épousé plus tard, en Amérique, M de Nerval. Karl Elmerich était donc l'héritier authentique, incontestable de l'immense fortune que son père, surpris par la mort, à Paris, avait laissée sans avoir fait de testament.

Maintenant, comment le secret de cette naissance et de cette succession avait-il été surpris par Doubledent ? C'était par un concours de circonstances non moins étranges.

En 1842, Doubledent était principal clerc chez M Janodet, notaire à Colmar, qui avait fait le contrat de mariage des époux Karl Elmerich. Au mois d'août de l'année suivante, un incendie, qui fut attribué à la malveillance, se déclara dans la maison du notaire Janodet, et l'appartement où il demeurait devint la proie des flammes avant qu'on pût arrêter les progrès de l'incendie : Doubledent se trouvait là, pendant qu'au milieu d'une confusions inexprimable on jetait par la fenêtre, pour les sauver, toutes les liasses, tous les cartons que pouvait contenir l'étude du notaire.

Le malheureux officier ministériel était en tournée et son principal clerc, soupçonné d'avoir mis le feu à la maison, était un coquin qui put détourner sans peine, au milieu d'une montagne de papiers, un carton qu'il savait devoir contenir les minutes les plus précieuses de l'étude ; mais, dans son empressement, il se trompa et ne mit la main que sur des pièces originales insignifiantes,

parmi lesquelles se trouvait le contrat de mariage de Karl Elmerich et de Jeanne Dolfus, son épouse.

Il n'en conserva pas moins cet acte avec quelques autres au fond de ses archives particulières, et, quelques années plus tard, il se retrouvait à Paris où, grâce à son entente des affaires, il devint très promptement principal clerc de M Léon Taillefer. Or, M Taillefer se trouva précisément être le notaire qui procéda à l'inventaire après décès de Daniel Bernard, revenu d'Amérique et domicilié depuis quelques années en France.

En faisant la recherche des papiers avec son patron, Doubledent découvrit, au fond d'un secrétaire, dont M. Daniel Bernard seul avait la clef, une liasse cachetée sur laquelle étaient écrits ces mots : Papiers à brûler. Les cachets rompus, la liasse défaite, Doubledent qui opérait seul en ce moment, dans un coin, trouva des lettres adressées à M Jeanne Dolfus par un nommé Karl Elmerich, les réponses de M Jeanne au même Karl et d'autres papiers encore portant le nom de Karl Elmerich.

— Karl Elmerich ! se dit Doublement dont la mémoire était sûre, où donc ai-je vu ce nom ? Rentré chez lui, il fouillait immédiatement dans ses papiers et retrouvait le contrat de mariage de Karl Elmerich avec Jeanne Dolfus, passé en 1842 par devant M Janodet, notaire à Colmar, son ancien patron.

Avec un homme de la force de Doubledent, il n'en fallait pas davantage pour qu'il comprît et restituât tout le passé. Il se rappela immédiatement le crime de Colmar, ses diverses circonstances, le mariage qui l'avait précédé, la fuite du mari après le crime ; il se rappela même la figure de cet homme qu'il avait vu chez M Janodet.

La première conclusion de Doubledent fut celle-ci : L'archi-millionnaire Daniel Bernard, marié à M de Nerval, n'est autre que l'assassin de Colmar, marié une première fois en cette ville. Avec un pareil secret découvert, si la femme de Karl Elmerich vivait encore, si elle avait un enfant, c'était une immense fortune à revendiquer, et dans tous les cas les détenteurs actuels de la succession seraient forcés de compter avec le possesseur du secret muni des pièces authentiques.

Soustraire dans la liasse de Daniel Bernard tous les papiers relatifs à Karl Elmerich fut dès le lendemain l'affaire d'un instant. Huit jours après il courut à Colmar où il relevait l'acte de naissance de Karl Elmerich après avoir relevé précédemment l'acte de décès du même personnage sous le nom de Daniel Bernard, il relevait encore l'acte de naissance de Jeanne Dolfus et son acte de mariage. Il retrouvait, au greffe de la cour de Colmar, le dossier de l'instruction criminelle dirigée contre Karl, s'en faisait délivrer des extraits, grâce aux relations de camaraderie qu'il avait conservées dans les bureaux du parquet.

La première difficulté était d'établir que Daniel Bernard et Karl Elmerich étaient la même personne ; il était sûr d'y parvenir à l'aide des pièces qui étaient dans ses mains, et il avait détourné au domicile mortuaire jusqu'à des photographies du défunt, qui pouvaient rappeler dans Daniel Bernard les traits de Karl Elmerich, à ceux qui l'avaient vu il y avait vingt-cinq ans.

Ce n'était rien encore : il fallait retrouver les traces de la première femme de Karl Elmerich. Ici un mur d'airain s'éleva devant lui. À Colmar, le crime de 1842 était presque oublié, et personne ne savait où, quand et comment la femme de Karl Elmerich, de-

venue folle, était allée se réfugier en s'échappant de la maison de santé où on l'avait placée.

Il fallut à Doubledent deux années de recherches pour le découvrir, et il y parvint grâce à une pénétration, à une puissance d'analyse, à un flair qui auraient fait honneur au détective le plus accompli. Il sut enfin que Jeanne Dolfus, sept mois après la disparition de son mari, était allée accoucher en fugitive, dans un hospice de Valenciennes, d'un fils qui avait été inscrit sous le nom de Karl Elmerich sur les actes de l'état civil.

Daniel Bernard avait donc laissé un fils légitime. Où était ce fils ?

Il releva l'acte de naissance du jeune Karl Elmerich, fit dresser un acte de notoriété constatant la résidence de Karl à Valenciennes jusqu'à l'époque de sa majorité et se mit à la poursuite du jeune homme.

On sait comment le jeune Karl Elmerich avait quitté Valenciennes après avoir été libéré par le sort du service militaire.

La ville où il avait été élevé par charité, où sa malheureuse mère était morte dans un hôpital, ne lui avait laissé que des souvenirs déchirants, et depuis quatre ans il n'avait jamais donné de ses nouvelles à aucune personne de Valenciennes.

Mais depuis six mois Doubledent était déjà sur ses traces. Il sut qu'il était parti pour Paris. Il courut au secrétariat de toutes les Facultés, de toutes les écoles, pour le découvrir ; mais Karl Elmerich n'était pas étudiant. Ce qu'il avait appris des aptitudes du jeune homme pour la musique modifia ses investigations ; il battit les cafés, les brasseries, les hôtels garnis, mit à ses trousses un

agent de la Préfecture de Police de ses amis ; il découvrit enfin Karl dans un hôtel de la rue Hautefeuille, séparé par le boulevard Saint-Michel de la pension du père Lamoureux, où il allait prendre ses repas.

Or, on se rappelle que Doubledent comptait deux amis intimes, deux auxiliaires, parmi les pensionnaires de la rue Saint-Jacques : l'abbé Ecoiffier et Lecardonnel. Il était en rapport avec ces deux compères qui lui étaient tout dévoués. C'est par eux que Doubledent avait obtenu tous les renseignements qui lui étaient nécessaires sur Georges Raymond, et l'on s'explique maintenant les manœuvres des deux escogriffes autour du jeune compositeur et de son ami.

Il s'agit de savoir à présent comment Doubledent, qui avait une toile d'araignée tendue dans la pension du père Lamoureux, en avait tissé une autre autour du vicomte d'Havrecourt. Un mot suffira.

Doubledent joignait à ses aptitudes contentieuses la profession d'usurier. Il avait trouvé le moyen de se glisser dans l'entourage de quelques fils de famille besogneux ; mais comme ses ressources financières étaient trop restreintes pour qu'il pût développer pour le moment ce genre d'industrie, il s'était appliqué, tout en prêtant çà et là quelques billets de mille francs, à étudier avec le plus grand soin les jeunes gens que le hasard lui avait fait rencontrer.

Le vicomte d'Havrecourt, qui s'était offert un des premiers à sa vue, l'avait frappé par ses allures audacieuses et sa perversité précoce. Il l'avait jugé capable de faire un grand chemin. Il lui avait fait prêter quelque argent par un de ses compères, et au

bout d'un mois il avait connu à fond ses relations dans le monde interlope, ses allées, ses venues, ses projets d'affaires, de mariage et même ses manèges politiques.

Or, la famille dans laquelle Hector d'Havrecourt rêvait de s'introduire était précisément celle qui détenait la succession de Karl Elmerich devenu ainsi, à son insu, l'adversaire naturel du jeune vicomte.

Pour réussir dans ses projets, Doubledent avait été obligé de conduire, au regard des deux jeunes gens, le plan de campagne parallèle dont on a vu le développement dans les précédents chapitres.

Son but bien évident était de spéculer sur Karl Elmerich et de spéculer sur d'Havrecourt. Il comptait, comme on l'a vu, acheter pour cinq ou six cent mille francs la succession de Karl Elmerich et la revendre trois millions et demi à d'Havrecourt.

Mais pourquoi, ainsi que le lui avait demandé fort judicieusement d'Havrecourt, ne gardait-il pas pour lui seul, après les avoir achetés, les droits successifs de Karl ?

On va le comprendre : aucune des combinaisons possibles n'avait échappé à l'esprit de Doubledent lorsqu'il s'était trouvé en possession du secret de Daniel Bernard. Il avait d'abord songé à agir sur Karl comme bienfaiteur inconnu et à l'adopter afin de s'assurer du jeune homme, par les liens d'une paternité légale. Mais il n'était pas dans les conditions exigées par la loi pour pouvoir réaliser cette adoption

Restait donc à acheter les droits successifs de Karl en l'induisant en erreur sur l'importance de la succession qu'il était appelé

à recueillir. Mais Doubledent, quelque audacieux qu'il fût, ne se dissimulait pas les immenses difficultés qu'il devait rencontrer quand il s'agirait d'arracher une succession considérable à une famille puissante. La famille, menacée d'éviction, résisterait avec acharnement à sa demande en revendication comme cessionnaire des droits de l'héritier légitime ; l'héritier trompé pourrait se retourner à son tour contre lui. On examinerait ses antécédents, son passé, les moyens frauduleux par lesquels il s'était procuré toutes les pièces établissant la filiation de Karl, etc., etc.

Évidemment, il ne pourrait briser les résistances qu'il allait trouver sur son chemin que par le concours d'un auxiliaire dont la situation dans le monde, les relations, l'énergie et l'adresse personnelle lui servissent en quelque sorte de forceps pour extraire un des plus gros morceaux de cette immense fortune.

D'Havrecourt était son homme, et voilà pourquoi il en avait fait son complice. Il s'était dit : j'achète les droits successifs de Karl Elmerich, je les rétrocède à d'Havrecourt, moyennant un million et demi de bénéfice net, et j'ai comme garantie de ce qui m'est dû la succession elle-même, l'épouseur, l'épousée et toute la famille.

Restait à trouver les six cent mille francs nécessaires pour acheter les droits de l'héritier.

En battant le pavé de Paris dans tous les sens, en fouillant les autres les plus noirs de la commandite véreuse, il avait fini par trouver un corsaire de finances aussi malhonnête que lui, qui, sur l'exposé de l'affaire et moyennant deux cent mille francs de commission, s'engagea à verser les six cent mille francs le jour du contrat de cession régularisé devant notaire.

Mais pour l'exécution de ce plan colossal, dont toutes les parties étaient profondément étudiées, il fallait que l'héritier fût maniable et il l'était. Mais Doubledent s'était heurté, comme on l'a vu, à Georges Raymond, devenu son conseil ; pour couvrir sa retraite et ramener de nouvelles batteries sur le terrain, le terrible agent d'affaires avait écrit à Karl la lettre astucieuse dont nous avons parlé plus haut ; puis replié sur lui-même comme un boa, il n'avait plus donné signe de vie.

31

Il n'est personne qui n'ait assisté à une audience civile au moment où l'huissier audiencier appelle les causes. À Paris, les avocats sont là pressés comme des abeilles devant la barre du tribunal ; les plus diligents sont arrivés avant l'ouverture de l'audience, les autres arrivent en toute hâte, s'enquérant si l'appel est commencé. Celui-ci demande la retenue d'une affaire pour la plaider, celui-là la remise à une date plus ou moins éloignée, et le tribunal statue sur les contestations qui peuvent s'élever à cet égard entre les avocats.

Il était onze heures et demie et la 1 chambre du tribunal venait de s'ouvrir après le coup de clef traditionnel frappé par le garçon de salle sur les panneaux de la porte pour avertir les avocats ; mais les magistrats n'avaient pas encore fait leur entrée et les conversations allaient leur train dans la salle en attendant l'ouverture de l'audience.

M Furpille et Fretin, avec qui le lecteur a commencé à faire connaissance dans un précédent chapitre, venaient de se rencon-

trer dans la salle des Pas-Perdus.

— Quel est l'animal le plus dangereux quand on n'est pas sur ses gardes ? dit Fretin à Furpille.

— Je n'ai pas le temps de répondre à tes insanités ; le Dieu de l'astuce et de l'éloquence m'appelle à la 1 chambre du tribunal.

On comprendra la hauteur de ce langage, si l'on se rappelle que Furpille ne plaidait jamais qu'en police correctionnelle.

— Tu plaides à la 1 chambre du tribunal, toi ? dit Fretin ; mais tu vas te faire mettre à la porte ; le tribunal ne voudra pas t'écouter.

— Et pourquoi S. V. P. ? dit Furpille en se drapant avec dignité dans sa toge.

— Est-ce que l'appel est commencé ? dit M Bochard en s'approchant de ses deux confrères.

— Est-ce que tu plaides aussi à la 1 chambre ? dit Fretin en lui pouffant de rire au nez. Ce serait le renversement de tous les mondes.

— Ja mein herr, yes sir, si caballero, répondit Bochard en trois langues, je plaide pour ma Normande de l'autre jour, et je soulève un incident curieux.

— Tu ne vas pas nous raconter ton affaire, dit M Delvau en venant se joindre au trio, suivi de M Flandrin qui ne mettait jamais sa robe.

— Ces vils folliculaires (Delvau cumulait le journalisme avec le barreau), cela veut écrire et cela ne sait même pas écouter.

En ce moment, un jeune avocat en robe passa devant eux en les saluant de la main, mais sans s'arrêter.

— Je trouve que Georges Raymond porte beau depuis quelque temps.

— Eh ! ce garçon commence à percer, il ne manque pas de talent, dit un vieux confrère en suivant Georges de l'œil.

— Avec tout cela, personne ne peut me dire quel est l'animal le plus dangereux quand on n'y prend pas garde ? répéta pour la troisième fois Fretin.

— Eh bien ! je vais te le dire pour que tu nous laisses tranquilles, c'est Fure-Pille.

Un coup de clef qui résonna à la porte d'une autre chambre dispersa le groupe des avocats.

Georges Raymond venait en effet de traverser la salle des Pas-Perdus, non plus de ce pas hésitant qu'il avait naguère, mais avec une contenance assurée qu'on lui remarquait depuis quelques jours. Soit que son caractère se fût affermi, soit que sa récente bonne fortune lui eût donné un aplomb qu'il n'avait pas encore eu, il avait l'air tout à fait équilibré.

La vigueur morale s'exprime par l'attitude, et les hommes en devinent chez les autres les moindres manifestations. Elles sont comme un signe de supériorité auquel les hommes font crédit tant qu'on est dans la première jeunesse.

Depuis que Georges Raymond avait pris confiance en lui-même, déjà il trouvait autour de lui la vie plus facile.

Quelques affaires civiles lui étaient venues par ses nouvelles connaissances, il les avait plaidées correctement et il sentait ses forces augmenter à mesure des efforts heureux qu'il faisait dans l'exercice de sa profession.

Pourtant une grande préoccupation pesait, en ce moment, sur son esprit. Depuis quinze jours, c'est-à-dire dire depuis le fameux billet de Doubledent, ni lui ni Karl n'avaient reçu de nouvelles de l'agent d'affaires. Doubledent était redevenu un mythe. Georges avait eu beau s'enquérir partout de ce personnage ; ni avocats, ni avoués, ni huissiers n'avaient pu lui fournir le moindre renseignement.

— Doubledent un bienfaiteur de Karl qui n'a voulu qu'éprouver l'avocat de son protégé !... et je croirai bonnement cela ? se disait le jeune homme en entendant l'appel des causes à la 1 chambre. Tout à coup l'huissier audiencier appela de sa voix monotone et retentissante :

Doubledent contre de Marcus et Nerval !

Un coup de massue ne l'aurait pas plus étourdi que l'accouplement de ces trois noms, prononcés à haute voix dans une audience. Doubledent, c'était le nom du ténébreux agent d'affaires devenu invisible depuis trois semaines ; de Marcus, c'était l'oncle de M de Nerval, et M de Nerval c'était la belle jeune fille de Notre-Dame.

— Que fait-on dans cette affaire ? dit le président, qui était M. Benoît-Champy, dont le souvenir est resté au Palais comme un type de courtoisie et un modèle dans la tenue d'une audience civile.

— Au mois, monsieur le président, dit un avoué qui se présentait pour M. de Marcus ; c'est le premier appel.

Georges Raymond était dans le plus grand trouble. Après l'appel des causes, il s'approcha du greffier et lui dit : Veuillez bien me passer, je vous prie, le placet d'une affaire Doubledent contre de Marcus, que l'on vient de remettre au mois. Je suis intéressé dans cette affaire.

En terme de pratique, on appelle placet les conclusions des deux parties adverses, couchées sur de grandes feuilles de papier blanc, que le président a sous les yeux pendant que les avocats plaident, et qui sont remises chaque matin à l'huissier audiencier pour faire l'appel.

Georges Raymond jeta avidement les yeux sur le placet que le greffier lui tendait d'un air maussade, comme cela se fait pour de jeunes avocats sans notoriété ou que l'on ne connaît pas personnellement ; les premiers mots qui tombèrent sous ses yeux furent ceux-ci :

« Attendu que les biens mobiliers et immobiliers que M de Nerval a recueillis dans la succession de sa mère, M Daniel Bernard, et qui peuvent être évalués à cinq millions, n'ont pu lui être transmis régulièrement par cette dernière

» Qu'en effet, M. Daniel Bernard, le de cujus, n'était autre que le susnommé Karl Elmerich, lequel a laissé un fils portant les mêmes nom et prénom que son père, ainsi qu'il résulte d'actes de l'état civil réguliers, qui seront produits en temps et lieu.

» Attendu que M. Karl Elmerich fils, aujourd'hui majeur, est donc l'héritier naturel et légitime de son père, décédé le 29 mars

1863, à Paris, sans laisser de testament, et qu'il a seul droit à sa succession, à l'exclusion de M Daniel Bernard, qui n'a pu ni la recueillir, ni la transmettre à sa fille ;

» Attendu que M. Karl Elmerich fils est vivant, ainsi qu'il sera établi en son lieu ;

» Attendu que M. Doubledent, créancier de Karl Elmerich de sommes considérables, ainsi qu'il sera également établi, a donc intérêt et qualité pour faire constater et reconnaître les droits de son débiteur, etc, »

Georges Raymond n'eut pas besoin d'en lire davantage pour tout comprendre. Le mystère de la succession de Karl Elmerich était complètement dévoilé à ses yeux par un de ces hasards singuliers qui s'étaient rencontrés déjà dans sa vie. Mais cette fois il avait joué de bonheur, les dés de la fortune étaient bien tombés. Après avoir retenu avec soin le nom des avoués indiqués sur le placet et l'adresse de Doubledent qui s'y trouvait également, il sortit de l'audience comme un somnambule sans plus songer à l'affaire qu'il avait à plaider.

Il cherchait à comprendre pourquoi Doubledent avait intenté en son propre nom le procès en revendication de la succession de Daniel Bernard, et ce que voulaient dire ces sommes considérables dont Doubledent se prétendait créancier. Or voici quelle était la manœuvre de l'agent d'affaires.

Un mois auparavant, il s'était présenté chez M. de Marcus, tuteur de M de Nerval, pour savoir si des chances de transaction avantageuse pourraient se rencontrer de ce côté-là. Mais M. de Marcus, qui ne connaissait rien de cette ténébreuse affaire ni du passé de Daniel Bernard, n'y crut pas, malgré les preuves que

Doubledent lui offrait, et il le congédia avec hauteur, en l'entendant parler d'un million et demi pour prix d'une transaction à intervenir.

Qu'avait fait alors Doubledent ? Il avait lancé une assignation menaçante dans laquelle, se donnant comme créancier de l'héritier véritable qu'il ne voulait pas encore mettre personnellement en cause, il prétendait établir ses droits contre M de Nerval et son tuteur.

Quant à la créance qu'il alléguait contre Karl, c'était le résultat d'une tromperie de l'agent d'affaires qui avait abusé de l'inexpérience de Karl pour lui faire signer une procuration contenant des énonciations mensongères dont le jeune homme ne s'était même pas aperçu.

Cette première attaque, prélude d'hostilités plus redoutables que Doubledent comptait engager avec le concours de Karl Elmerich, avant sa démarche auprès de Georges Raymond, jeta le jeune avocat dans une grande perplexité.

— Où cet homme veut-il en venir ? quel est son plan ? se dit-il ; allons, il faut se mesurer de nouveau avec le monstre, et il jeta immédiatement à son adresse une lettre ainsi conçue :

« Monsieur, j'aurai l'honneur de vous attendre après demain dans mon cabinet, à une heure, pour cause urgente.

» Recevez mes civilités empressées.

» Georges Raymond. »

32

Georges Raymond avait rendez-vous à minuit et demi avec Isabeau et il comptait, en attendant, aller passer la soirée à l'Opéra en compagnie de son ami Karl. C'était un jour de représentation extraordinaire ; on jouait Hamlet au bénéfice de Faure, et l'Empereur devait y assister avec l'Impératrice.

Dès sept heures et demie, la foule se pressait aux abords du théâtre pour voir arriver les équipages. Le poste de la rue Drouot avait été doublé, suivant l'usage. Les gendarmes de la garde, en grande tenue d'ordonnance, sur leurs superbes montures, stationnaient aux abords de la rue Le Peletier, pendant que des messieurs décorés, se promenaient çà et là, mêlés aux sergents de ville qui contenaient la foule. Georges Raymond, qui voulait faire une surprise agréable à Karl, n'avait pu obtenir deux stalles d'orchestre qu'à prix d'or, car la salle allait contenir le tout Paris des grands jours.

Le jeune avocat, devançant l'heure du rendez-vous qu'ils avaient pris et cédant, sans arrière-pensée, au plaisir d'aller annoncer à Karl Elmerich la découverte extraordinaire qu'il avait faite à l'audience, recevait en ce moment du jeune homme les marques de la reconnaissance la plus touchante.

— Moi ! héritier d'une grande fortune ! fils d'un père plusieurs fois millionnaire ! c'est un rêve, disait Karl. Ah ! si cela était vrai, comme nous serions heureux ! et il s'arrêta en contenant ses larmes ; il se rappelait comment était morte sa mère et quelle sinistre histoire on lui avait racontée de son père. Georges Raymond lui serra la main affectueusement ; mais, malgré lui, il était distrait.

— Ainsi, se disait-il, Karl est le fils de Daniel Bernard, cette jeune fille si ravissante que j'ai rencontrée à Notre-Dame est la belle-fille du millionnaire défunt ; c'est elle qui détient la succession ; c'est contre elle que je vais avoir à plaider, et j'ai pour adversaire l'homme redoutable qui tient tous les fils de cette étrange affaire dans ses mains. Quelle singulière destinée est la mienne ! Mon avenir dépend de ce que je vais faire, je le sens ; mais qui me donnera la prudence et la force dont j'ai besoin pour réussir ?

Àhuit heures, la salle de l'Opéra était au grand complet, les premières loges étaient resplendissantes de parures, on ne voyait même, aux secondes loges et aux balcons, que des toilettes élégantes. Presque toutes les notabilités politiques et littéraires se trouvaient là, ainsi que les hauts bonnets de l'industrie et de la finance, les G..., les D..., les d'Ei..., les deux P... malgré leurs récentes mésaventures.

Dans la loge de la princesse Mathilde, on apercevait le baron D... et M. B..., l'un des promoteurs des plus influents de la transformation libérale et parlementaire qui se préparait dans les nouveaux conseils du souverain.

Mde P... et de G... se faisaient remarquer au premier rang par l'éclat de leurs toilettes et recevaient de temps à autre, dans leurs loges, la fleur de la gentry parisienne : le duc de T..., P..., récemment fait duc de M..., le duc de G..., le marquis de L..., le baron de B... e tutti quanti. La princesse de M... se trouvait dans une avant-scène du rez-de-chaussée avec la princesse de T..., si renommée par l'éclat de ses réceptions et l'excellence de ses dîners. Tout à côté, la princesse A. M... causait avec M. E... de G..., oracle de tous les gouvernements et amateur de toutes les fêtes.

La salle regorgeait de journalistes, et tous les chroniqueurs du lundi étaient à leur poste, mêlés à des écrivains, des gens de lettres et des artistes de tout genre : Théodore Barrière, de Boissieux, Victorien Sardou, P.-J. Sauveterre, Théodore Rousseau, Millet, le peintre Regnault dont la renommée ne cessait de grandir depuis l'exposition de la Salomé ; Marius Simon, dont le talent austère était déjà très apprécié à cette époque, et qui devait sortir avant peu du cercle des déclassés.

Une des premières personnes que Georges aperçut en entrant dans la salle, ce fut le marquis. Gaspard, dit Cambrinus, qui connaissait Dieu et diable dans le journalisme, n'avait pas manqué de se faufiler lui aussi à cette représentation, et il pérorait tout haut à côté de Paul Foucher son voisin, en attendant le lever de la toile.

Georges aperçut dans une loge d'avant-scène la vicomtesse de Saint-Morris avec Raffaella et M de Bois-Baudrant. Il reconnut successivement Alfred Leroy, de la Banque portugaise et du Clocher, le baron de Van-Klem-Putt, causant dans la loge du corps diplomatique avec le général P..., comte de R..., arrivé de l'avant-veille à Paris, pour intriguer auprès du gouvernement français dans l'intérêt du prince de Carignan, candidat à la couronne d'Espagne, depuis la chute d'Isabelle, détrônée par la révolution espagnole.

Tout à coup un mouvement muet se fit dans la salle, les chapeaux se levèrent, l'Empereur, accompagné de l'Impératrice, de M. Mocquart et du général Fleury, venait d'entrer dans sa loge. Le chef de l'État, après avoir répondu, par des inclinaisons de tête, aux démonstrations respectueuses dont il était l'objet, jeta autour de lui ce regard lent et fatigué qui lui était habituel ; pen-

dant que l'Impératrice, toujours souriante, causait avec M Bouvet. La représentation commença.

Mais, pour les personnages de cette histoire, l'intérêt réel de la soirée n'était pas sur la scène, il était dans la salle où des choses fort extraordinaires se passaient. Le préfet de police était dans sa loge depuis un instant et il y était seul lorsqu'un homme d'une trentaine d'années, à la tournure militaire, y entra rapidement après avoir échangé quelques mots avec l'ouvreuse. C'était Paul Beaulieu, chef du cabinet du préfet de police, qui fut nommé secrétaire général de la préfecture de la Gironde quelques mois après.

— Êtes-vous prévenu, monsieur le préfet, de ce qui se passe, dit-il à l'oreille de son supérieur… un attentat possible ce soir à la sortie de l'Empereur.

— Il y a dix minutes à peine, je l'ai su par Bonafous, au moment où je sortais de chez moi. Impossible de faire prévenir l'Empereur avant son départ pour l'Opéra, je n'ai pu qu'accourir ici où je vous ai fait mander en toute hâte.

— Quels ordres ? dit laconiquement le chef de cabinet.

— Les mesures essentielles sont prises. Cherchez dans la salle Bosquetti, vous le connaissez ? C'est lui qui m'a fait avertir par Bonafous. Il dit avoir surpris le complot par un de ses amis qui en fait partie. Il connaît l'assassin, qui est dans la salle, et peut le désigner. Allez, quand vous aurez trouvé Bosquetti, venez me rejoindre et prendre mes instructions. Ah ! prévenez d'abord le ministre de l'intérieur, qui n'est sans doute pas averti. Que personne n'entre ici que vous, M. Bonafous, le chef de la sûreté et, au besoin, Bosquetti.

Le chef du cabinet s'éloigna aussitôt ; mais, au moment où il se dirigeait vers l'escalier, il se croisa avec M. Bonafous, qu'il arrêta d'un signe, et il le mena dans le foyer, alors complètement désert. Faure remplissait la salle des magnifiques éclats de sa voix dans le grand morceau du troisième acte.

— Quelques détails rapides, je vous prie, sur cette affaire dont vous ne m'avez dit qu'un mot, fit le chef de cabinet.

— Je ne sais, moi-même, que ce que m'en a dit Bosquetti, répondit M. Bonafous en se tournant vers l'impassible Ferminet dont les paupières hermétiquement closes en ce moment annonçaient assez la gravité de la situation.

On veut renouveler la tentative d'Orsini avec une bombe perfectionnés d'un petit volume, mais d'une puissance puissance d'explosion dix fois plus grande, qui sera jetée sous les pas de l'Empereur au moment où il descendre l'escalier. L'assassin peut la cacher dans la poche de son paletot et doit être déguisé en laquais.

En ce moment même mes agents observent tous les laquais qui sont dans le vestibule. Il parait que l'assassin est envoyé ici par Mazzini, d'accord avec les principaux chefs de l'Internationale et quelques gredins des faubourgs.

Voilà où l'Empereur nous mène, avec toutes ses bontés, au lieu de faire une nouvelle marmelade de décembre avec tout ce monde-là. Je ne peux pas vous en dire davantage ; il faut que j'aille observer les alentours de l'Opéra, de concert avec le chef de la police de sûreté.

En ce moment, un individu portant un gros paletot et fumant sa pipe, comme un marchand du voisinage, se tenait dans la rue Chauchat, au coin de l'Hôtel des Ventes, endroit qui de tout temps n'a presque jamais été éclairé. Un second individu vint l'aborder, et ils se mirent à parler en patois provençal.

— Qu'est-ce que fait notre homme ? dit le premier au second.

— Il a pris la place d'un de ses amis, garçon limonadier au café du théâtre, afin de pouvoir observer la position à son aise.

— C'est un crâne que nous a envoyé là le père Capucin, dit le premier individu qui paraissait exercer sur le deuxième une certaine autorité, et quand le moment sera venu…

— Volard dit que cela ne réussira pas avec la boulette, dit le deuxième individu qui n'était autre que Coq, et il prétend que si on veut lui donner deux mille francs pour sa femme et ses enfants, il se charge de faire l'affaire avec son cure-dent.

— Oui, je la connais, celle-là ! pour qu'il file d'abord avec la monnaie ! Les choses resteront arrangées comme elles sont. J'ai les ordres de la Paternelle. Mais ne nous tenons pas là plus longtemps : il y a des mouches aux alentours. Et les deux conspirateurs, remontant montant la rue Chauchat, rencontrèrent deux autres personnes avec qui ils échangèrent des signes d'intelligence. C'étaient Oudaille et Soulès.

Rentrons maintenant dans la salle de l'Opéra. Le ministre de l'intérieur, en attendant sa femme et sa fille, qui ne devaient arriver que vers dix heures, était en train de causer avec son secrétaire particulier, le vicomte de Bois-Laurier, jeune homme fort prétentieux et des plus moqueurs.

— Alors, on n'a rien découvert de cette correspondance ? demanda le ministre.

— Rien, Excellence ; nous avons cependant un agent très sûr chez le comte de B*** ; mais il a eu beau, dit-il, faire de son mieux, c'est-à-dire, à ce qu'il paraît, ouvrir quelques tiroirs et visiter quelques papiers, il n'a pu trouver aucune trace de la correspondance du comte de B*** avec les deux princes que vous savez.

— C'est bien extraordinaire, dit le ministre, l'homme dont vous me parlez n'est qu'un maladroit ou n'est pas un agent fidèle. Mais Bonafous avait parlé au préfet de police d'un certain usurier du nom de Doubledent, qui tenait ce d'Havrecourt dans ses griffes. A-t-on pu faire parler ce Doubledent ?

— Je ne sais rien de ces détails, Excellence.

— Voyez donc, dit le ministre en interrompant son chef de cabinet : dans cette loge, n'est-ce pas le comte de B*** lui-même, et derrière lui le vicomte d'Havrecourt, son secrétaire ?

— Vous ne vous trompez pas, Excellence, ce sont bien eux, dit Bois-Laurier en braquant sa lorgnette dans la direction indiquée.

— Du Clocher doit être par la ; dites-lui donc de ne pas les perdre de vue ; vous savez qu'il a des facultés acoustiques extraordinaires ; il peut y avoir quelques indications à recueillir de leur conversation et de leurs allures.

— Du Clocher ?... monsieur le ministre.

— Eh bien, quoi ?

— Il devient fort difficile à manier ; il prétend qu'il s'use, qu'on commence à l'éventer, et il menace de ne plus rien faire si on ne

lui promet une sous-préfecture.

— Qui empêche qu'on la lui promette ? Au surplus, ce qu'il y a encore de mieux, c'est de livrer séance tenante à Bonafous la piste de ces deux personnages. Le hasard l'a mis au courant de toute l'affaire ; dites-lui de ma part que je compte sur son zèle ; qu'il prenne d'ailleurs en tant que de besoin les ordres du préfet de police.

Àce moment, le chef du cabinet du préfet de police entra, et, après avoir salué respectueusement l'excellence, lui fit part à l'oreille des renseignements alarmants qu'il était chargé de lui transmettre, de la part du préfet, sur la possibilité d'un attentat contre l'Empereur à la sortie de l'Opéra.

Le ministre bondit sur son siège comme s'il était assis sur la bombe dont le souverain était menacé.

— Mais je ne sais rien de tout cela, je n'ai aucun moyen d'action immédiat dans la main, dites à M. le préfet de police qu'il agisse de suite. Il est officier de police judiciaire, il a tous les pouvoirs que requiert la situation. Je lui délègue, en tant que de besoin, tous ceux que je possède. Voilà où l'Empereur nous mène, avec toutes ses velléités libérales, dit-il en se tournant vers son secrétaire ; allez ! monsieur ; faites ce que j'ai dit et venez me retrouver aussitôt que cela sera nécessaire. Je vais faire prévenir de suite le chef du cabinet de l'Empereur ; justement il est là.

Georges Raymond en gants paille et en cravate blanche, avec un habit coupé à la dernière mode, promenait sa lorgnette dans les différentes parties de la salle pendant que Karl Elmerich, attentif à tous les détails de l'orchestration et du chant, ne perdait pas une note. Revu et corrigé par Georges Raymond comme G.

Raymond l'avait été par d'Havrecourt, Karl avait perdu ces airs de négligence et d'abandon que Georges appelait en riant des airs de pianiste crucifié. Ses longs cheveux blonds avaient passé sous les ciseaux, Georges l'avait fait habiller par son tailleur, et sous cette forme nouvelle la rare beauté de Karl n'en était que plus achevée.

En le regardant Georges Raymond se sentait fier d'être le protecteur et l'ami d'un jeune homme aussi bien doué et il se disait que Karl, devenu riche, le protégerait à son tour.

— Voilà Georges décidément lancé, dit le marquis à Marius Simon dans un entracte, et de loin il adressait un salut amical au jeune avocat avec qui il s'était tant bien que mal réconcilié depuis leur querelle chez M de Saint-Morris. Qui aurait cru que ce garçon si lourd se serait formé si vite ?

— Avec quelques billets de mille francs, un ami comme d'Havrecourt et une maîtresse comme M de Tolna, il n'en faut pas davantage, dit avec une intention ironique Marius Simon qui savait que le marquis avait complètement échoué auprès de la belle Isabeau.

— Mais, mon cher, jamais Georges n'a été et ne sera l'amant d'Isabeau, dit le marquis d'un air plein de réticences.

— Et qu'en sais-tu ? fit Marius Simon.

— Je le sais ! appuya d'un ton particulièrement significatif le marquis, qui était vantard et qui essayait de tromper Marius, devant lequel son amour-propre avait cruellement souffert.

— Allons donc ! dit Marius qui ne croyait pas un mot de cette bonne fortune.

— C'est comme ça, mon cher ! fit le marquis en passant les pouces dans les entournures de son gilet.

— Et tu triomphes avant le portrait ?

— Avant le portrait, tu l'as dit. Mais elle est là, la comtesse, dit-il, heureux de trouver une diversion au persiflage de Marius.

— Où cela ?

— C'est bien elle, ajouta le marquis, montrant à Marius Simon une baignoire d'avant-scène dont les stores étaient levés, je l'ai parfaitement reconnue, le marquis de Saporta est derrière elle.

Le jeune homme ne se trompait pas, ec'était bien la comtesse et le marquis de Saporta qui se trouvaient dans cette loge, et il importe d'être au courant du dialogue qui s'échangeait entre ces deux personnages.

— Indiquez-moi donc, comtesse, dit de sa voix la plus indifférente le diplomate espagnol, un jeune avocat qui se trouvait chez la vicomtesse l'autre jour et avec qui vous avez dansé : M. Georges Raymond, je crois.

— Georges Raymond ? dit Isabeau paraissant chercher dans ses souvenirs… pas la moindre idée de ce nom-là… Ah ! attendez, un de ces petits jeunes gens qu'on invite comme figurants dans les bals… En vérité, je serais bien embarrassée pour me le rappeler.

— On disait que vous l'aviez remarqué, chère belle.

— Fi donc ! Seriez-vous jaloux ?

— L'ai-je été de d'Havrecourt ?

— Est-ce une querelle, marquis ? Voulez-vous que je vous donne vos huit jours ? Vous savez que cet homme m'est odieux.

— Eh ! bien, comtesse, voici une charade, je vous préviens qu'elle n'est pas difficile à deviner : Une femme charmante qui déteste un homme trouve du même coup le moyen de s'en venger, d'être agréable à son gouvernement, et…

— Et ?…

— Et de recevoir un présent royal ; que fera cette femme ?

— Encore faut-il savoir ce qu'on lui demande, dit Isabeau en jouant de l'éventail.

— On vous le dira, belle comtesse ; pour le moment, la question de cabinet est posée, dit en riant le fin diplomate.

Revenons à Georges Raymond qui écoutait en ce moment d'une oreille distraite les réflexions que faisait Karl Elmerieh sur la musique française, pendant l'entr'acte. Tout à coup il aperçut, au bout de sa lorgnette, dans une des loges de la première galerie, une ravissante tête dont la vue lui fit battre violemment le cœur. Il ne pouvait s'y tromper : c'était elle, c'était M de Nerval.

— Qu'as-tu donc ? lui dit Karl Elmerich en remarquant son émotion subite.

— Rien, répondit Georges, j'aperçois là-bas un de mes amis à qui il faut que j'aille dire un mot, attends-moi.

Et Georges Raymond, en proie au plus grand trouble, monta rapidement au premier étage. Il voulait voir de plus près encore M de Nerval ; il voulait contempler à son aise la traits de cette jeune fille qui l'avait si profondément impressionné dès le pre-

mier jour et qui se représentait à ses yeux dans des circonstances si extraordinaires.

La porte de la loge où elle se trouvait était entr'ouverte. M de Nerval était à côté d'une dame d'un certain âge âge que Georges reconnut pour l'avoir déjà vue avec elle, et, dans le fond de la loge, se tenait un vieillard à cheveux blancs de la plus belle mine, que Georges supposa supposa devoir être le comte de Marcus.

— Puisque vous sortez, mon oncle, laissez la porte ouverte un instant, M de Dammartin et moi nous étouffons, dit M de Nerval en tournant la tête du côté du couloir.

Georges avait entendu ces paroles ; il connaissait maintenant la voix de M de Nerval, et cette voix était une mélodie ! Il regardait son cou, dont les formes étaient exquises. Elle était à peine décolletée, mais ce que l'on voyait de ses épaules était frais et charmant comme une esquisse de Boucher. Elle riait en montrant quelque chose à sa compagne, et ce rire perlé retentissait comme un écho céleste dans le cœur de Georges.

Soit hasard, suit par l'effet d'une de ces attractions magnétiques qu'on ne peut expliquer, elle aperçut immédiatement Georges qui était resté immobile, appuyé contre le mur de sa loge.

Elle le regarda avec ses yeux purs et profonds comme les eaux d'un lac. Qui peut dire à quel point la mémoire des jeunes filles est infaillible quand il s'agit de leurs admirateurs ! M de Nerval avait reconnu le jeune homme, et une légère expression de surprise parut sur ses traits.

— Dieu ! qu'elle est belle ! se dit-il. Et voilà ma partie adverse ! c'est contre elle que je vais avoir à plaider au nom de Karl.

La porte de la loge venait de se refermer.

— Il faut que je la revoie, qu'elle puisse me reconnaître au besoin, — et il pénétra dans un des couloirs de passages qui donnaient accès aux fauteuils de première galerie, pensant trouver là un poste d'observation où il pourrait revoir la jeune fille.

Sa tête était en feu ; au fond de son âme il n'apercevait plus Isabeau que comme une image renversée. Les projets les plus enthousiastes, les combinaisons les plus hardies, les espérances les plus folles se croisaient dans son imagination.

Le troisième acte venait de commencer ; il accepta avec empressement un strapontin que lui offrit l'ouvreuse et qui lui permit de prolonger son extase.

Àce moment le marquis de Saporta, rentrant dans la loge de la comtesse de Tolna, se croisa avec du Clocher.

— Je gagerais que le vicomte part cette nuit, dit ce dernier à voix basse à l'oreille du noble Espagnol.

— Qui peut vous le faire supposer ?

— Excellence, je vaux cent mille francs par an rien que pour mon flair, dit du Clocher en se cambrant sur sa hanche avec mille contorsions gracieuses. Je vois, je sens, je pressens, je devine, j'ai le don de seconde vue.

Le comte de B*** vient de quitter tout à coup sa loge pendant la représentation. J'étais à deux pas de lui, dans l'ombre. Une indisposition subite le forçait à se retirer.

Ces conspirateurs ont des mots, des regards qui ne leur paraissent rien et qui sont des révélations pour un voyant comme moi. En me glissant sur leurs traces, j'ai entendu ces mots : Vous partirez à ma place, et puis ceux-ci : Inutile de m'accompagner, vous reviendrez prendre chez moi ce qui est nécessaire.

— D'où vous concluez ?...

— Qu'il emporte peut-être des dépêches secrètes.

— Où ?...

— Ah ! Excellence, vous m'en demandez trop. Si je puis savoir quelque chose de plus, je vous le dirai.

— Bon !

Pendant que du Clocher et le marquis de Saporta se séparaient pour regagner leur place comme les autres spectateurs, deux personnes assez effarées se croisaient dans le foyer, c'était le secrétaire particulier du ministre de l'intérieur et le chef du cabinet du préfet de police.

— Nous sommes très inquiets, dit ce dernier à l'oreille du secrétaire particulier du ministre, Bosquetti a perdu les traces de l'assassin qui n'est plus à sa place. Il croit qu'il s'est déguisé en laquais et se tient dans le vestibule.

— Vous n'y êtes pas, il est déguisé en sergent de ville, et il doit se tenir sur les marches du grand escalier, dit Bois-Laurier, c'est Bonafous qui l'affirme. Ah ! ça va être gentil ! si les choses suivent leur cours.

Et les deux jeunes gens se séparèrent en allant chacun de son côté, Paul Beaulieu plein de sang-froid, Bois-Laurier, fort éprou-

vé et respirant des sels pour se remettre. Il rentra dans la loge du ministre de l'intérieur.

— Eh bien ! lui dit le ministre qui avait envoyé un exprès à sa femme et à sa fille pour les empêcher de venir à la représentation.

— Eh bien ! Votre Excellence, il paraît que l'assassin est déguisé en laquais ou en sergent de ville, on ne sait pas très bien. Toutes les précautions sont prises autour de l'Empereur.

— Avez-vous avisé le chef du cabinet de Sa Majesté ?

— Oui, monsieur le ministre, on attend la réponse.

— Allez la chercher ; je suis obligé de demeurer ici pour rester en communication avec le préfet de police.

— À propos, dit le vicomte de Bois-Laurier, j'ai rencontré du Clocher et l'ai mis sur les traces du vicomte.

— Bien ! mon cher Bois-Laurier. Bien ! vous savez que l'affaire de cette correspondance me tient au cœur et vous ne l'avez pas oublié.

QUAND NOUS SERONS SORTIS D'UNE ALARME SI CHAUDE…

dit le ministre faisant un vers pour montrer sa tranquillité d'esprit, nous nous souviendrons. Faure est en voix ce soir.

Au même moment, une conjonction rapide de trois personnages avait lieu dans le foyer, c'étaient M. Bonafous, Ferminet, et du Clocher, qui regardait avec inquiétude derrière lui, sans doute pour ne pas être aperçu du marquis de Saporta.

— Ce que vous venez de dire confirme tous mes renseignements, dit Ferminet à du Clocher.

— Eh bien ! Ferminet, marchez ! sus au comte et à d'Havrecourt ! dit Bonafous, l'œil tout brillant du feu sacré ; quant à moi, je suis sur des charbons ardents tant que l'Empereur ne sera pas sorti.

— Qu'y a-t-il donc ? dit du Clocher étonné.

— Un attentat possible ici… dit Bonafous à voix basse.

— Bah !… répondit du Clocher ahuri, et moi qui ne savais pas !…

Un quart d'heure après, le préfet de police et le ministre de l'intérieur, qui s'étaient donné rendez-vous dans le foyer pour le commencement du quatrième acte, s'y rejoignaient en toute hâte.

— Cela ne va pas mieux, dit le préfet de police ; Bosquetti n'a pas encore pu retrouver l'assassin ; il paraît qu'il est déguisé en garçon limonadier et qu'il porte un panier d'oranges au milieu duquel se trouve la bombe ; tous les garçons limonadiers du café de l'Opéra doivent être arrêtés en ce moment par les soins de Bonafous et du chef de la sûreté.

— Allons ! c'est absurde et je commence à n'y pas croire, dit le ministre ; en tout cas, j'ai fait avertir l'Empereur.

— Et qu'a répondu Sa Majesté ?

— Sa Majesté a répondu comme s'il s'agissait de la chose la plus simple du monde, qu'elle ne changerait rien à son itinéraire ni à son heure de départ.

— Pardon, pardon, cela ne peut pas se passer comme cela ; il faut que l'Empereur le change son itinéraire.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je ne peux pas forcer l'Empereur à sortir par l'entrée des artistes.

L'arrivée du chef du cabinet du préfet, revenant à eux avec une figure très singulière, suspendit le colloque.

— Cela se termine comme une charge du Palais-Royal, dit Paul Beaulieu. Bosquetti prétend qu'au moment de prendre ses dernières dispositions l'assassin s'aperçut qu'il avait oublié les capsules de fulminate qu'il devait mettre à la bombe. Il a couru les chercher et Bosquetti a couru après lui pour l'arrêter.

— Et moi je cours après mes cinq mille francs, dit le préfet de police.

— Vous vous êtes fait piper, dit le ministre, je m'en doutais.

— C'est cet imbécile de Bonafous… Eh ! morbleu, je ne m'en dédis pas, reprit le préfet de police en voyant reparaître Bonafous, suivi de Ferminet dont les paupières étaient plus fermées que jamais. Vous nous faites jouer ici une scène ridicule, grâce à la niaiserie de vos informations.

— C'est ce scélérat de Bosquetti ! s'écria M. Bonafous qui roulait des yeux furibonds et dont l'amour-propre était cruellement humilié devant son chef de bureau. Venez, monsieur, dit-il à ce dernier, vous avez été déplorable dans cette affaire.

Pendant que cette scène de haute comédie se passait au foyer, Georges Raymond était resté sur son strapontin, et ne quittait pas des yeux la loge de M de Nerval ; il y vit tout à coup entrer un

visiteur qu'au premier abord il ne reconnut pas. Le nouveau venu releva la tête, Georges fut frappé au cœur.

C'était le vicomte d'Havrecourt resplendissant d'élégance et de distinction. Georges se mit à observer comme un Peau-Rouge à l'affût.

Le vicomte paraissait se confondre en amabilités auprès des deux dames, se retournant de temps en temps avec de profondes marques de déférence vers M. de Marcus. M de Nerval regardait le vicomte avec des yeux si doux, lui répondait par des sourires si éblouissants que Georges Raymond sentit sa gorge se dessécher.

Que faisait donc là Hector et à quel titre connaissait-il M de Nerval ?

C'est ce que nous allons savoir par une conversation qui s'engageait dix minutes après dans une loge où le vicomte entra furtivement. Cette loge était celle de la vicomtesse de Saint-Morris. Celle-ci se trouvait seule par suite du départ de Raffaella qui venait de quitter le théâtre avec M de Bois-Baudrant. Ces deux dames étaient devenues inséparables depuis quelques jours.

— Cela va admirablement, chère vicomtesse, dit Hector avec un élégant badinage.

— Et qu'avez-vous obtenu, mauvais sujet ?

— Un rendez-vous.

— Où ?

— Chez vous, ou, ce qui est la même chose, chez une parente, dont les appartements sont en face de la couturière chez qui elle

va après-demain, accompagnée seulement d'un domestique mâle dont on se débarrassera pendant une heure ou deux.

— Et cette petite effrontée osera venir ?

— Vicomtesse, chez une parente, et pour parler mariage, en commençant par visiter votre serre, qui donne sur le carré de la couturière

— Et au bout de laquelle serre est un boudoir ?

— Voudriez-vous qu'il n'y en eût pas ? dit Hector avec un regard plein de souvenirs.

— Et comment savez-vous qu'elle viendra ? Je suppose que vous ne lui avez pas dit devant son oncle : Mademoiselle, voulez-vous m'accorder un rendez-vous pour après-demain ?

— Adorable vicomtesse, l'art d'écrire a été inventé par Cadmus, et cet art depuis s'est généralisé dans ses applications. Je lui ai donc écrit que, sous peine de mort pour moi, il fallait que je la visse en particulier ; que si son oncle ne consentait pas à notre mariage je me tuerais ; que d'ailleurs elle était libre, maîtresse de ses droits et émancipée, dix-neuf ans, comtesse, une enfant !

Je lui ai fait remettre ma lettre, hier, en la suppliant de ne pas me refuser ce rendez-vous et de me répondre ce soir à l'Opéra par un signe convenu qui devait être l'expression du consentement ; elle a fait le signe.

— Et vous espérez, je le prévois, rendre le mariage inévitable par quelque entreprise audacieuse ?

Fleur aux charmants pistils qui pourra devenir un fruit… si les dieux sont propices au rendez-vous.

C’est indigne !

— Voyons, chère vicomtesse, cela se faisait ainsi au dix-huitième siècle : surprises, enlèvements, il n’y a que cela dans les romans de l’époque, expression des mœurs du temps. Voulez-vous que nous soyons plus moraux que sous l’ancienne monarchie ?

— Et vous me prenez pour une madame de Valmont ?

— Chère vicomtesse, vous savez si je vous aime. Mais je suis perdu, irrémissiblement perdu, noyé, coulé, si ce mariage ne se fait pas. Je ne me marie que pour être plus sur de vous rester fidèle.

Le quatrième acte venait de finir lorsque d’Havrecourt, sortant de la loge de la vicomtesse, se trouva face à face avec Georges.

— Mon cher ami, je te cherchais. On m’avait dit que tu étais ici : j’ai besoin de te parler ; tu vois en moi un homme heureux ; tout marche au gré de mes désirs. Je ne t’avais rien raconté depuis mes dernières confidences, parce que tout était encore bien incertain ; mais rien ne peut plus s’opposer à mon mariage, et s’il surgissait des obstacles, je serais en mesure de les briser.

— Quelle est cette jeune personne à qui tu parlais tout à l’heure dans cette loge ? dit Georges Raymond contenant son trouble, mais pressentant tout.

Hector lui répondit dans l’oreille et Georges se sentit défaillir. Il avait dit : Ma fiancée !

— Mais je suis dans un embarras du diable. Figure-toi qu’il faut que je parte ce soir, lui dit-il bien bas. Le comte de B***, qui

devait faire le voyage, s'est trouvé subitement indisposé ; il m'expédie cette nuit même à Bruxelles ; il y a une grosse partie qui se joue là-bas. Je ne puis rien t'en dire maintenant. Rendez-vous au café Napolitain, à minuit sans faute, et, en disant ces mots, le vicomte quitta le bras de Georges pour parler à d'autres jeunes gens qui venaient à lui.

Georges Raymond était resté anéanti. Pendant que le quatrième acte commençait, il descendit les escaliers du théâtre comme un condamné à mort, oublia Karl Elmerich, prit machinalement son paletot et remonta la rue Le Peletier sans regarder derrière lui. Au coin de la rue de Provence il y avait trois individus qui parlaient bas.

— Nous avons été filés ! disait l'un d'entre eux qui n'était autre que Coq. Si c'est si dur que ça pour le premier jour où l'on ne fait que prendre ses mesures, qu'est-ce que ce sera donc quand on cassera les œufs ?

33

Nous devons dire en quelques mots quel était l'objet du voyage que le vicomte d'Havrecourt allait faire cette nuit même à Bruxelles sur les ordres du comte de B***.

Devenu après la mort du comte de M***, un des membres les plus influents du parti légitimiste, le comte de B*** était depuis quelque temps le centre des résistances qui s'organisaient contre le gouvernement impérial dans les salons du faubourg Saint-Germain. Ces résistances ne pouvaient pas être grand-chose dans le

commencement ; elles ne se traduisaient guère que dans des discours d'Académie ou des articles de la Revue des Deux-Mondes.

Mais, à partir de 1863, date du réveil des opinions libérales, l'opposition des anciens partis monarchiques commençait à regagner du terrain.

Déjà mêlé aux luttes parlementaires dans les dernières années de la monarchie de Juillet, le comte de B*** était resté sur la brèche après la révolution de Février et il avait révélé des talents remarquables comme orateur dans les débats de l'Assemblée constituante. Ami de l'illustre Berryer, à côté de qui il avait siégé sur les bancs de la Chambre des députés, un moment membre du cabinet du Prince-Président après le 10 décembre, mis à l'écart après le coup d'État, il était resté un des adversaires les plus déclarés du régime impérial.

Retiré en apparence de la vie politique, mais attentif aux événements, correspondant en secret avec tous les hommes importants des deux précédents régimes, le comte de B*** caressait depuis longtemps un rêve, c'était d'opérer un rapprochement entre les deux branches de la maison de Bourbon, en vue d'une restauration éventuelle ; en un mot, il était un des partisans les plus convaincus de ce qu'on a appelé la Fusion.

Nous n'avons pas à raconter ici les obstacles qu'il avait rencontrés dans cette entreprise. Si, malgré les négociations laborieuses qu'il avait entamées avec les hommes les plus influents des deux partis, la question de principe n'avait pas fait un pas, il avait du moins démontré la nécessité d'une action commune entre les deux groupes monarchiques à la veille des élections générales.

En vue de ce résultat, il s'agissait de faire passer sous les yeux du chef de la maison de Bourbon un travail fort important sur la situation du parti monarchique en France, une liste d'adhésions recueillies sur un programme rédigé par le comte de B*** lui-même et plusieurs lettres qui lui avaient été adressées par divers personnages considérables.

Le dérangement subit que le comte de B*** venait d'éprouver dans sa santé ne lui ayant pas permis, à son grand regret, de faire lui-même le voyage pour rejoindre à Bruxelles l'envoyé du prince, venu tout exprès à cet effet, il avait dû songer à lui faire parvenir toutes ces pièces par une personne sûre, investie de sa confiance. Ayant attaché, depuis près de deux années, le vicomte d'Havrecourt à sa maison, ayant apprécié en différentes circonstances sa dextérité, sa vigueur, ne sachant rien, d'ailleurs, de sa vie de désordre, il n'avait pas hésité à le charger de cette mission qui ne souffrait aucun retard.

Il lui avait remis un coffret de fer dans lequel étaient renfermées toutes les pièces, et que le destinataire devait ouvrir au moyen d'une double clef qui lui avait été précédemment envoyée.

Devant partir à une heure du matin, Hector d'Havrecourt était sorti de l'Opéra à onze heures, était rentré chez lui pour se mettre en tenue de voyage, et, muni d'une légère valise qui contenait le précieux dépôt dont il était chargé, il passait à minuit devant le café Napolitain pour prendre Georges Raymond, à qui il avait donné rendez-vous.

On se rappelle dans quelles dispositions d'esprit se trouvait Georges Raymond en sortant de l'Opéra. Il était tellement étourdi de la révélation d'Hector qu'il avait oublié Karl Elmerich et,

quand il y songea, il ne se sentit pas le courage de revenir sur ses pas, tant il avait besoin de solitude en ce moment pour recueillir ses idées.

Hector d'Havrecourt allait épouser M de Nerval, mais par quelle combinaison ? Bien que le vicomte ne lui eût rien dit encore des circonstances de ce mariage, Georges Raymond devinait assez par quels moyens ténébreux la conclusion pouvait en être obtenue.

Quelqu'abominable marché avait été passé avec Doubledent. L'agent d'affaires avait joué la partie en sautant à pieds joints sur Karl Elmerich ; on avait exercé une pression sur M. de Marcus, peut-être sur la jeune fille elle-même ; enfin la famille avait dû capituler sur la menace d'un procès qui pouvait lui arracher tout à coup une succession opulente.

Mais comment Doubledent avait-il pu obtenir ce résultat sans faire apparaître l'héritier ? Il avait donc des pièces décisives entre les mains, qui lui permettaient de se passer de tout le monde, même du principal intéressé ?

Telles furent les premières réflexions auxquelles Georges s'arrêta ; mais lui, qu'allait-il faire ?

Si la famille de Marcus, cédant aux menaces de Doubledent, avait consenti à la transaction matrimoniale qu'on lui avait imposée, laisserait-il dépouiller Karl Elmerich, son ami et son client, dont les intérêts sacrés étaient entre ses mains ?

Si la famille de Marcus ne savait rien encore de l'odieux marché dont M de Nerval était le prix, pouvait-il laisser s'accomplir un acte qui révoltait sa conscience ?

Mais comment si opposer à ce que d'Havrecourt voulait faire ? Comment allait-il entrer en lutte avec le meilleur de ses amis, avec un homme d'ailleurs qu'il savait si redoutable ?

S'il renonçait à l'entraver dans ses desseins, il trahissait Karl ; s'il prenait le parti de Karl, il rompait avec Hector ; et, enfin, ce qu'il n'osait s'avouer à lui-même, mais ce qui était vrai, il aimait M de Nerval dont la destinée même était en jeu dans cette abominable intrigue.

Il se sentit pris d'un commencement de défaillance en présence de tant de périls, et une voix secrète lui cria : « Que t'importe le sort de cette jeune fille que tu ne connais pas et qui n'est pas faite pour toi ? Ne vas pas te faire le champion d'un pauvre diable qui a rêvé un jour d'une succession et qui sera suffisamment dédommagé de ses misères passées par quelques billets de mille francs. Ne te mets pas en travers de d'Havrecourt et de Doubledent qui te briseront ; laisse leurs projets s'accomplir ; fais mieux encore, seconde-les et ta fortune est faite. »

— Ah ça, suis-je ou non un coquin ? se dit Georges Raymond en constatant le trouble de sa conscience. Comment puis-je avoir seulement la pensée d'une pareille infamie ? Mon parti est pris, dussé-je être brisé, je ne permettrai pas que ces indignités se consomment.

Cette décision une fois prise, il réfléchit qu'il ne savait rien des projets de d'Havrecourt, qu'il fallait au moins les connaître avant de les combattre et il résolut d'aller au rendez-vous qu'Hector lui avait donné.

Quel changement s'était fait dans son âme depuis quelques instants ! Lui qui, avant de partir pour l'Opéra, songeait avec

ivresse à Isabeau et au bonheur qui l'attendait avec elle, il l'oublia !

Àpeine était-il rendu au boulevard des Italiens, qu'il vit arriver Hector d'Havrecourt.

Depuis un mois, le vicomte avait lancé Georges dans des parties si scabreuses, il lui avait fait faire des connaissances si étranges, il avait émoussé par tant de sarcasmes ce qu'il appelait sa candeur, qu'il ne doutait pas que les idées de Georges Raymond sur les choses de la vie ne se fussent profondément modifiées.

C'était vrai ; mais il y avait chez Georges des forces et des faiblesses dont Hector n'avait pas le secret. Georges Raymond n'avait que l'apparence de la corruption ; le fond était resté intact ; seulement, il commençait à apprendre la vie, et déjà il était en mesure de lutter avec les hommes et les choses.

Lui, qui était la franchise même, il s'imposa la dissimulation pour pénétrer la pensée d'Hector, qui ne disait jamais la vérité qu'à demi.

Hector reparla de son mariage, d'une combinaison nouvelle qui en assurait la réussite, d'une succession importante et imprévue qui changeait la face des choses. Interrogé par Georges sur l'agent d'affaires dont Hector lui avait parlé autrefois, Hector répondit qu'il avait repoussé ce que les offres de ce personnage avaient de déshonnête, mais que c'était un homme fort, dont le concours lui avait été précieux ; qu'il en avait obtenu des services d'argent, etc.

Georges fut sur le point de lui dire : Je le connais ton homme fort, il s'appelle Doubledent, et voici le trafic que tu entends faire avec lui. Il s'abstint.

Hector parla ensuite de son voyage qui ne devait durer que quarante-huit heures, du comte de B*** dont il avait complètement gagné la confiance, des dépêches qu'il portait à Bruxelles, etc.

— Il se fait tard, je n'ai que le temps de partir, ajouta-t-il en consultant sa montre ; je monte en voiture, accompagne-moi jusqu'au chemin de fer.

Georges Raymond y consentit, et bientôt une voiture les emporta rapidement dans la directions du chemin de fer du Nord.

Mais, tout en causant, Hector crut s'apercevoir que, depuis un instant, une autre voiture suivait la sienne.

— Hâtez le pas, vivement ! dit-il à son cocher, et celui-ci lança son cheval au grand trot ; mais la voiture qui les suivait les devança, et une tête sortit de la portière comme pour les examiner de plus près.

— Serais-je filé ? dit Hector. Si, par malheur, il en était ainsi, je casserais bien des figures avant d'être pris ; mais non, c'est impossible. Quand on conspire, on est comme le lièvre, on a peur de son ombre, et le moindre incident paraît suspect.

La voiture qui conduisait les deux jeunes gens venait d'entrer dans la rue de Compiègne, qui débouche en face du chemin de fer du Nord.

— Arrêtez-vous, dit tout à coup d'Havrecourt en tirant violemment le cocher par son paletot à travers le vasistas de la voiture.

Àune quarantaine de pas en avant du guichet principal, le vicomte venait d'apercevoir à la lueur du gaz un officier de paix en costume accompagné de quatre agents en bourgeois. Un sixième personnage, au visage blême et impassible, se tenait à l'arrière-plan. L'officier de paix semblait prendre ses ordres. Il n'y avait plus que cinq minutes avant le départ du train, et quelques voyageurs attardés traversaient seuls la place en se rendant à la hâte à leur destination.

— Ou je me trompe fort, ou nous sommes pincés, dit le vicomte en relevant rapidement le vasistas pour que le cocher n'entendît pas. Oui, pardieu ! continua Hector qui observait avec attention tous les mouvements de l'officier de paix. Dieu me pardonne ! ils font mine d'approcher. Tiens ! à tout hasard, prend vite cet objet, et, en parlant ainsi, le vicomte ouvrait rapidement son sac de voyage et en tirait un objet assez peu volumineux qu'il remettait à Raymond sans quitter des yeux le groupe suspect qui était devant lui.

— Entr'ouvre sans bruit la porte qui est de ton côté et tiens-toi prêt au premier signal à décamper rapidement pendant que je vais parler au cocher pour détourner son attention et savoir ce que veulent ces gens-là. Fais-toi tuer plutôt que d'être pris, file ! file ! Décidément c'est à nous qu'ils en veulent ; assomme n'importe qui voudra t'arrêter, je protégerai ta fuite.

On entendit le sifflet du train, le convoi venait de partir.

— Rendez-vous demain matin, à dix heures, chez Magny ; tu demanderas le cabinet 3 ; je ne peux pas t'en dire davantage, les

voilà !

Et, pour couvrir la retraite furtive de Georges Raymond, Hector sortit avec grand fracas de la voiture.

— Animal ! cria-t-il au cocher, vous venez de me faire manquer le départ du train, êtes-vous sourd ? Pourquoi restez-vous planté là, quand je vous dis d'avancer ?

— Avancez donc, puisqu'on vous le dit, fit l'officier de paix qui s'était approché avec ses hommes pendant que Georges Raymond, tournant le coin de la rue, disparaissait d'un temps de galop si rapide que ses pieds ne semblaient pas toucher terre.

L'officier de paix ni les agents n'avaient rien vu.

— Vous partez par le train d'une heure ? dit le chef des agents en regardant le vicomte de la tête aux pieds et en arrêtant ses regards sur le sac de voyage dont il était porteur.

— Oui, monsieur, répondit Hector, je pars, si toutefois cela peut vous intéresser.

— Dans tous les cas, ce ne sera pas pour aujourd'hui, car le train passe en ce moment, ajouta l'officier de paix pendant que le personnage au visage blême dont nous avons parlé, et qui n'était autre que Ferminet, approuvait par un signe de tête les paroles de l'officier de paix.

— Eh bien, ce sera pour demain, monsieur, ou pour un autre jour.

— C'est à M. le vicomte d'Havrecourt que j'ai l'honneur de parler ?

— Pourquoi cette question, monsieur ? dit Hector qui le prit sur un ton assez haut pour concentrer sur lui l'attention des agents. Est-ce que j'aurais par hasard quelques comptes à vous rendre ?

— Voulez-vous avoir la bonté de nous suivre chez M. le commissaire de police ?

Ferminet fit un nouveau signe de tête approbatif en fermant les yeux.

— Je le refuse formellement, à moins que je ne sache de quel droit et pour quelle raison vous m'y conviez, dit Hector pendant que le cocher, auquel le vicomte venait de payer grassement sa course, regardait tranquillement cette scène du haut de son siège en fumant sa pipe.

— Pas de discussion, monsieur, et surtout pas de résistance, dit l'officier de paix ; suivez-nous.

— Allons, se dit Hector, on va me visiter comme à la douane ; mais l'oiseau est déniché. Filons doux puisqu'il le faut, plus tard nous réglerons ce compte-là.

— Marchons, messieurs, je vous suis, fit-il en allumant un cigare.

34

Après une course vertigineuse, Georges Raymond avait pu rentrer chez lui sans aucun accident fâcheux, et il avait immédiate-

ment caché le coffret de d'Havrecourt dans l'endroit le plus introuvable de son cabinet.

— Quand cette succession d'aventures se terminera-t-elle ? se disait le jeune homme harassé. Décidément j'aurais mieux fait d'être, comme mon oncle le voulait, un simple gratte-papier à douze cents francs. Je ne pourrai pas tenir à cette vie-là. Et il essaya de dormir ; mais son sommeil fut plein de cauchemars terribles et de visions fantastiques. D'Havrecourt, Isabeau, Blanche de Nerval, le coffret, M de Saint-Morris, Raffaella, les sergents de ville, tout cela tournait dans son cerveau comme une danse macabre.

Le lendemain matin, à dix heures précises, il était chez Magny, lieu du rendez-vous donné par d'Havrecourt, se demandant si le vicomte s'y trouverait et s'il n'avait pas été arrêté.

Il n'en était rien ; mais il faut savoir d'abord par quel concours de circonstances Hector avait été suivi, amené au poste du commissariat de police le plus voisin de la station et relâché.

Deux polices, comme on l'a vu, étaient sur les traces du vicomte, celle du ministère de l'intérieur, qui n'avait rien découvert, et celle de la préfecture, qui s'était croisée avec les agents du ministère en faisant des recherches sur le compte de Doubledent.

Les recherches faites à l'égard de ce dernier avaient été provoquées par une démarche du comte de Marcus, qui était venu se plaindre au préfet de police des obsessions de l'agent d'affaires au sujet de la succession de Daniel Bernard, et avait prié ce magistrat de vouloir bien le renseigner officieusement sur la moralité de cet homme.

En se mettant sur la piste de Doubledent, on avait trouvé d'Havrecourt, que l'on savait être le secrétaire particulier du comte de B***, correspondant des princes à Paris.

Ferminet, chargé, comme on se le rappelle, par M. Bonafous de prendre des renseignements sur l'agent d'affaires, s'était dit, connaissant les relations secrètes de d'Havrecourt avec ce dernier : Avec Doubledent on doit pouvoir connaître les secrets de d'Havrecourt et peut-être arriver à mettre la main sur cette correspondance que cherche le gouvernement impérial.

Mais Ferminet se trouvait dans une situation assez bizarre pour réaliser ce projet que M. Bonafous avait approuvé. Ferminet, ainsi que le lecteur a pu le soupçonner, était l'ami intime de Doubledent. Il y avait une sorte de pacte entre ces deux hommes qui s'étaient connus dans l'adversité et se rendaient des services mutuels.

Il s'agissait donc pour Ferminet de défendre Doubledent tout en essayant de le faire servir à ses desseins. C'est pour cela qu'il avait fait prendre le change à M. Bonafous en lui représentant l'agent d'affaires comme un homme capable de livrer les secrets de d'Havrecourt ; mais il savait fort bien que Doubledent ne se prêterait pas à un pareil rôle, non pas à cause de son pacte avec le vicomte, que Ferminet ignorait, mais à cause de la répugnance déclarée de Doubledent pour tout ce qui touchait à la politique.

L'agent d'affaires pensait, non sans raison, que, pouvant un jour ou l'autre avoir affaire avec la justice, il serait plus que malavisé de se mêler de choses qui ne le regardaient pas. Pour arriver à ses fins, Ferminet avait donc dû faire de la tactique avec son ami.

Il lui avait fait part de la démarche de M. de Marcus auprès du préfet de police, de la mission qu'il avait reçue lui-même de fournir des renseignements sur son compte à lui Doubledent, toutes choses qui avaient fait ouvrir à Doubledent de grandes oreilles.

Surpris par cette révélation, l'agent d'affaires n'avait pas poussé la franchise jusqu'à raconter à Ferminet ses projets avec d'Havrecourt ; mais la conversation était tombé sur ce dernier, et Ferminet avait recueilli divers renseignements qui pouvaient le guider dans ses recherches. Enfin il avait appris par un des agents de la préfecture, qui était commissionnaire au coin de la rue de Lille, que le comte de B*** devait partir dans la soirée.

Tout cela était encore bien vague, lorsque, le soir même de la représentation de l'Opéra, du Clocher épiant les allures du comte de B***, avait surpris, comme on se le rappelle, entre le comte de B*** et son secrétaire, des paroles qui lui avaient fait deviner une partie de la vérité.

Du Clocher, qui faisait de la police pour le ministère de l'intérieur, tout en en faisant à ses heures pour le compte des diplomates étrangers, ayant raconté, séance tenante, à M. Bonafous ce qu'il avait entendu, il avait été possible à ce dernier d'improviser immédiatement l'expédition qui s'était terminée par l'arrestation momentanée du vicomte.

Le commissaire de police au bureau duquel d'Havrecourt avait été conduit, prétextant un signalement donné et des ordres reçus relativement à un voyageur qui devait porter sur lui la preuve d'un délit flagrant contre la sûreté de l'État, requit Hector de laisser visiter sa valise et son portefeuille.

Le vicomte, sans se donner la peine de discuter, tendit les deux objets qu'on lui demandait. On n'y trouva rien. Le dépouillement avait été opéré par le commissaire de police de concert avec Ferminet qui avait dirigé toute l'expédition.

— C'est comme si nous n'avions rien fait, dit le commissaire de police après avoir échangé un regard avec ce dernier ; car ce que nous ne trouvons ni dans votre valise ni dans votre portefeuille peut se trouver sur vous-même.

— D'où vous concluez ?...

— Je prends la liberté de vous offrir pour un instant ma chambre en guise de cabinet de toilette, pour vous déshabiller, cela nous permettra de vous rendre de suite à la liberté et de vous épargner tous autres désagréments.

— Et ces désagréments seraient ?... dit Hector dont le sang-froid ne se démentait pas un instant.

— D'être retenu jusqu'à ce que je reçoive des instructions, ou d'être conduit au Dépôt de la préfecture, où vous seriez certainement visité, comme c'est la consigne...

Ferminet avait clos ses paupières en signe d'assentiment.

— Messieurs, dit d'Havrecourt d'un ton froid et bref qui frappa ses deux interlocuteurs, et il serrait convulsivement dans sa poche la crosse de son revolver, je vous affirme sur mon honneur que je ne porte rien sur moi, et vous devriez bien penser que si j'étais porteur de pièces suspectes, je ne me serais pas laissé prendre ; mais je ne souffrirai pas des outrages sur ma personne sous prétexte de perquisition, et je vous rends responsables des malheurs qui pourraient arriver si l'on portait la main sur moi. Je

vous somme de me rendre la liberté en mettant fin à une violence illégale qui a duré trop longtemps et dont vous pourriez avoir à rendre compte devant qui de droit.

Àce langage appuyé d'une contenance qui faisait prévoir toutes les audaces, le commissaire de police échangea un regard avec Ferminet comme pour lui dire : Faut-il appeler mes hommes ? Mais Ferminet réfléchit aux conséquences déplorables que pourrait avoir une collision dans une affaire où déjà l'on frisait l'illégalité. Il fit un signe négatif en fermant la paupière et d'Havrecourt sortit.

Dans la même soirée, la police préfectorale, incarnée dans M. Bonafous, venait de découvrir un faux complot et de mollir pitoyablement en en cherchant un autre. L'autorité n'avait plus de nerfs, l'Empire vieillissait.

35

Rendu à la liberté grâce à son assurance et à son audace, Hector d'Havrecourt n'avait eu garde d'aller chez Georges Raymond, dans la crainte d'être suivi. Il avait fait mille détours, en courant, dès le premier coin de rue qu'il avait rencontré ; il avait couché dans un hôtel, et dès le lendemain il se trouvait très exactement au rendez-vous assigné chez Magny.

Hector s'était fait servir dans un cabinet particulier où il expédiait quelques lettres ; un déjeuner froid était déjà sur la table et il avait renvoyé le garçon.

— Eh bien ! dit Hector à Georges Raymond d'un geste et d'un regard qui signifiaient : et le coffret ?

— Je ne savais pas s'i1 fallait l'apporter, fit Georges répondant à cette question muette, je vais le chercher.

— Non. Pas d'allées et de venues inutiles ; je ne suis arrivé ici qu'en décrivant les arabesques les plus capricieuses. Tu me le remettras ce soir, je ne partirai qu'à huit heures, et par un autre chemin, bien entendu, après avoir prévenu le comte de B*** de ce qui arrive. Tu vas déjeuner avec moi ?

— Non, merci, dit Georges Raymond dont le siège était fait et qui aimait autant commencer tout de suite l'attaque. J'ai des choses assez graves à te dire et j'ai besoin que tu m'écoutes avec patience.

— Qu'est-ce que c'est que ce début ? Est-ce que tu vas prêcher le carême ? dit Hector en entamant une volaille.

— J'ai mal commencé, se dit Georges Raymond, c'est peut-être trop solennel. Pardon, mon cher Hector, continua-t-il, mais je ne pouvais remettre cette explication à un autre moment ; il me serait impossible de feindre plus longtemps.

— Ah ça ! tu as donc feint jusqu'à présent ? fit Hector en relevant la tête avec surprise.

— J'ai fait un peu comme toi ; tu ne m'as pas toujours dit exactement tes projets, je n'ai pu te dire exactement ce que j'en pensais.

— Mais, mon cher, c'est un troisième exorde, ce n'est pas une explication cela.

— Eh bien, l'explication, la voici : Tu m'as dit que tu te mariais, tu ne m'as pas dit dans quelles circonstances particulières tu faisais ce mariage.

Hector jeta sur lui un œil gris-clair qui exprimait le plus parfait étonnement mêlé à un commencement d'impertinence.

— Ah ça, très cher, je suis donc ici à confesse ?

— C'est moi qui y suis, et ce que tu ne me dis pas je vais te le dire : M de Nerval, que tu veux épouser, jouit d'une succession qui ne lui appartient pas, et l'homme par l'intervention duquel tu comptes faire ce mariage s'appelle Doubledent.

— Comment sais-tu cela ? dit Hector en interrompant son déjeuner et en fixant des regards perçants sur Georges Raymond.

— Je te le dirai si tu veux, continua Georges ; mais ce n'est pas là l'important. Le mariage, tel que tu le conçois, est impossible.

— Tu dis ? fit Hector conservant tout son calme, mais en regardant Georges avec une attention concentrée si expressive que Georges Raymond se sentit troublé.

— Si Doubledent ne t'a rien caché, tu dois savoir que toute la fortune de M de Nerval appartient à Karl Elmerich ; que Karl Elmerich est mon ami, mon client ; et que j'ai mis à la porte de chez moi ce même Doubledent, qui venait me proposer un marché dans le genre de celui que tu m'as raconté ; mais je n'étais pas certain alors que ce fût le même homme.

Hector d'Havrecourt ne répondait ni oui ni non, il écoutait. Il entendait prononcer pour la première fois le nom de l'héritier légitime dont M de Nerval détenait la succession. Doubledent ne le

lui avait pas dit, et il lui avait également laissé ignorer la démarche qu'il avait faite auprès du jeune avocat. Georges raconta en quelques mots à Hector toutes ces circonstances.

— Eh bien ! après ? dit Hector qui l'avait écouté tranquillement en reprenant la suite de son déjeuner.

— Tu veux la conclusion, la voici. Tu ne me dis pas quelles sont tes négociations matrimoniales avec Doubledent, mais je les devine. Ce mariage est le prix d'un pacte que je ne veux pas apprécier.

— Tu as raison, car cela ne te regarde pas.

— Mais ce qui me regarde tout au moins, ce sont les intérêts de Karl que je ne puis laisser sacrifier sans rendre coupable de la dernière trahison. Si j'agissais ainsi, je serais aussi infâme que si j'abusais du dépôt sacré que tu m'as confié.

Hector fronça le sourcil avec une étrange dureté, puis sa figure se rasséréna de nouveau.

— Tu es un simple imbécile, dit-il à Georges. Qui est-ce qui te parle de trahir les intérêts de ton ami Karl Elmerich ? Mais, tout en étant dévoué à ses intérêts, tu ne peux pas vouloir pour lui des choses impossibles, ni te casser le nez bêtement en voulant enfourcher je ne sais quel dada chevaleresque.

Toutes les choses de ce monde doivent être envisagées par leurs côtés les plus simples et les plus pratiques. Est-ce que tu crois par hasard que ton ami Karl, qui ne doit pas seulement avoir en ce moment de quoi payer ses notes de blanchissage, ne s'estimera pas trop heureux de recevoir trois ou quatre cent mille francs qui lui tomberont du ciel comme la manne des Hébreux ?

— C'est le marché de Doubledent que tu m'offres là ?

— Sans doute, dit Hector froidement. Tout homme d'affaires que tu es, tu me fais l'effet en ce moment de ne pas comprendre un mot de la situation. Tu as l'air d'opposer ici une résistance comme si tu pouvais empêcher quelque chose ; et comme si moi-même je n'étais pas sous la dépendance absolue de l'homme qui tient toute cette affaire dans sa main.

Tu as vu Doubledent, mais tu ne sais pas ce qu'il est. Il te briserait comme un enfant si tu essayais de lutter avec lui, et moi-même je ne le tenterais pas.

Et quand cet homme, maître d'une situation qu'il exploite, peut, par son intervention, me faire faire un mariage qui me sauve, tu veux que je repousse cette planche de salut pour me rejeter au milieu de la mer ! Ah ! si tu crois que je saurais supporter, comme tu l'as fait, les opprobres de l'indigence et les infamies de la pauvreté, ajouta-t-il en baissant la voix, si tu crois que je suis résigné à finir mes jours dans un hôpital, tu te trompes.

Rien ne me coûterait pour me venger si les hommes ne voulaient pas me faire place, et je ne me soucie pas plus de ce qu'ils pensent que d'une côte de melon pourrie qui a traîné dans le ruisseau.

La vie sociale est une lutte de bêtes fauves, et grâce à Dieu j'ai des griffes et des dents pour me défendre. Je te croyais devenu sérieux, tu me fais pitié ! Quel est ton plan ? Défendre Karl ? Mais sais-tu si tu seras encore demain son avocat ? As-tu fait un pacte avec lui ? Si tu es brisé et si tu le brises lui-même en voulant lutter, tu seras bien avancé ! Ta conscience sera troublée, dis-tu, si tu fais ce que nous voulons, tu ne seras plus honnête

qu'à moitié. Eh bien, après ? Connais-tu quelqu'un ici-bas qui soit complètement honnête ? Si l'amitié te commande de ne pas trahir Karl, te commande-t-elle de me trahir, ne suis-je pas ton ami, moi aussi ?

En entendant ce langage, Georges Raymond était tombé dans un sombre silence. Il se leva le visage bouleversé. Hector lui tendit la main.

— Non, dit Georges Raymond, je ne pourrais te donner la main en ce moment. Je vais te chercher ta cassette ; peut-être ne nous verrons-nous plus.

— Veux-tu bien ne pas dire de ces choses-là, enfant, dit Hector en lui prenant la main malgré lui. Nous recauserons de tout cela, et ce qu'il faudra faire pour calmer tes scrupules, je le ferai. Es-tu content ? Sois ici à sept heures seulement avec le coffret, je pars à huit.

— J'y serai, dit Georges toujours sombre, et il sortit sans se retourner.

— Il est vaincu, se dit Hector.

36

Nous avons à expliquer maintenant par quel plan combiné Hector d'Havrecourt et Doubledent comptaient arriver à leurs fins.

Au point où Doubledent avait mené les choses, la résistance de Georges Raymond à ses projets avait été l'obstacle inattendu qui venait tout remettre en question. Sur le point d'étreindre sa

proie, le terrible agent d'affaires avait dû se replier un moment sur lui-même. Mettre Hector d'Havrecourt à sa merci, paralyser Georges Raymond, enlacer Karl Elmerich, assiéger la famille de Marcus, tel était le plan de campagne multiple dont il avait mené de front tous les détails. Nous allons voir comment il avait procédé avec chacune de ces personnes.

Pressé par des besoins d'argent incessants, aux prises avec des créanciers qui ne lui laissaient ni paix ni trêve, Hector d'Havrecourt avait trouvé chez Doubledent un prêteur complaisant qui lui avait avancé sans cesse de l'argent. Hector ignorait que Doubledent avait racheté toutes ses dettes à vil prix, et que, quand il payait quelques-uns de ses créanciers, il ne faisait que rembourser Doubledent, qui, sous des prête-noms, exerçait sans cesse des poursuites allant jusqu'à la saisie.

Un jour, Hector eut besoin de dix mille francs ; Doubledent les lui prêta en le priant seulement de signer en blanc avec son bon, ou approuvé, une feuille de papier timbré qu'il lui présenta.

— Nous régulariserons ensuite les conditions du prêt, dit négligemment Doubledent ; je suis pressé.

Hector d'Havrecourt, écrasé de poursuites, ayant trois mille francs de dettes de jeu à payer le soir même, acculé à une impasse terrible, donna la signature que Doubledent demandait. Quelques jours après, il comprit quelle arme redoutable il avait remise entre les mains de cet homme, étant donnée la trempe de son caractère. Il voulut reprendre ce blanc-seing, et s'abandonnant, ce qui lui arrivait rarement, à la violence de son caractère, il fit mine de porter la main sur l'agent d'affaires.

— Monsieur Harveux-Court, petit-fils de François Harveux et de demoiselle Catherine-Florimonde Court, exploitant ensemble l'hôtel du Cheval-Blanc, à Senlis, ainsi qu'il résulte des actes de l'état civil qui sont là, dit Doubledent en boutonnant son paletot et en portant la main à la crosse d'un revolver qui était toujours sur sa cheminée — il est bien vrai qu'avec le blanc-seing que vous m'avez remis je pourrais vous faire aller en cour d'assises, si cela me faisait plaisir ; mais l'intérêt est la mesure des actions, et je ne vous nuirais qu'à regret parce que j'ai placé sur votre tête mes petites économies. Votre blanc-seing est encore immaculé, j'y mettrai le prix de votre rançon, quand vous serez marié avec M de Nerval.

Hector ne répliqua pas. Il se soumit aux volontés de cet homme qui, sans lui faire connaître par quel lien Georges était rattaché à toute cette intrigue, le lui désigna comme un jeune homme dont il pouvait avoir besoin, et dont il devait s'emparer complètement en le lançant à fond de train dans la vie de dissipation.

On sait qu'Hector n'avait pas failli à ce programme, et, pour commencer, il avait emprunté six mille francs au jeune avocat sur le legs que lui avait fait son oncle.

Pliant sous la main de cet homme, qui était son mauvais génie, comme il était lui-même le mauvais génie de Georges Raymond, il avait, sous ses inspirations, conçu un projet dont tous les détails étaient préparés en cas de résistance de la famille de Marcus au mariage projeté. Compromettre assez gravement M de Nerval pour que le mariage devînt une réparation inévitable, tel était en un mot le but que se proposait le vicomte.

Quant à Doubledent, évincé, comme on se le rappelle, lors de sa première démarche a l'hôtel de Marcus, il s'y était représenté une seconde fois, mais avec l'autorisation du comte. M. de Marcus, ayant reçu l'assignation de Doubledent, tendant à la revendication de la succession de Daniel Bernard au nom de Karl Elmerich, n'avait pas cru devoir, dans l'intérêt de sa nièce, fermer sa porte à un homme qui paraissait déterminé à l'enfoncer à coups de papier timbré si on ne l'écoutait pas.

Quoiqu'il eût fait un pacte avec d'Havrecourt, Doubledent jouait, comme on le voit, un autre jeu par dessus sa tête. Tout en se servant de lui comme d'un instrument, il était prêt à s'en débarrasser s'il trouvait un avantage à conclure directement avec la famille de Marcus ; d'Havrecourt n'était entre ses mains qu'une carte dont il comptait se servir suivant les circonstances ; le malheureux vicomte n'avait en réalité pas la moindre garantie de sa bonne foi dans l'exécution de l'odieux marché qu'il avait fait avec lui.

Lorsque Doubledent, reparaissant à l'hôtel de Marcus après l'autorisation qu'il en avait reçu, eut exhibé au comte tous les papiers établissant l'identité de Karl Elmerich le père et de Daniel Bernard, l'existence d'un fils authentique et légitime du défunt, la procuration notariée de l'héritier lui donnant à lui, Doubledent, les pouvoirs les plus étendus pour traiter du sort de cette succession, — le comte de Marcus lui dit avec un suprême dégoût :

— Et quelles sont vos conditions, monsieur ?

— Ce serait plutôt à moi, monsieur le comte, à vous demander quelles peuvent être les vôtres, car M de Nerval ne possède pas une épingle dans cette succession.

— Vous pourriez vous tromper, monsieur, répondit froidement le comte de Marcus, fixant son regard pénétrant sur l'agent d'affaires, une grande partie de cette fortune a été acquise en commun par les époux depuis leur mariage, et la liquidation qui serait faite, en cas de survivance d'un héritier, attribuerait probablement à M Daniel Bernard la moitié de cette fortune comme acquêt de communauté.

Un sourire ironique parut sur les lèvres de Doubledent.

— Nous plaiderions donc, fit-il : Monsieur le comte de Marcus, l'honneur et la délicatesse même, revendiquerait pour le compte de sa nièce une succession qui appartient tout entière à un fils légitime et qui n'est tombée dans la famille de Nerval que par le fait du hasard. La famille de Marcus permettrait que le crime de Colmar… fût rappelé… que l'identité de Daniel Bernard et de… l'assassin de Jeanne Dolfus, fût établie au grand jour…

— Je n'ai pas à vous rendre compte des intentions de la famille de Marcus, dit le comte interrompant l'agent d'affaires. Avant tout, où est l'héritier et quand comptez-vous le produire ?

— J'aurai l'honneur de vous le présenter moi-même lorsqu'un engagement conditionnel, subordonné à la validité de ses droits, vous aura lié ainsi que M de Nerval…

Le comte se leva par un geste qui donnait congé à l'audacieux agent d'affaires. Doubledent s'inclina et ajouta avec sa souplesse ordinaire :

— Monsieur le comte a mal compris ; sa parole me suffira jusqu'à ce qu'une transaction régulière intervienne.

— Je ne puis prendre aucun engagement quant à présent, dit le comte de Marcus. Vous aurez, avant tout, à me représenter l'héritier.

Forcé de battre en retraite, une seconde fois, Doubledent avaitcompris que le comte de Marcus n'était pas un homme dont il pourrait avoir bon marché.

Représenter l'héritier, avait dit M. de Marcus ; mais il fallait que l'héritier fût entièrement d'accord avec lui. Or, c'était précisément à cela que revenait la solution du problème, et, pour y parvenir, il fallait prendre dans le même filet l'héritier et son avocat. Doubledent avait échoué près de ce dernier. Mais on pouvait séparer l'avocat de son client et les faire capituler tous les deux par la famine.

Déjà Georges Raymond, dont l'économie n'était pas la vertu cardinale, avait presque entièrement dissipé les vingt-cinq mille francs que lui avait légués son oncle ; et Doubledent, en achetant les quelques créances de Georges Raymond comme il avait acheté celles d'Hector, avait forcé le jeune avocat à se dépouiller, pour éviter des poursuites, de presque tout l'argent liquide qui lui restait. Il ne pouvait donc plus rendre aucun service à Karl, qui allait retomber dans la misère.

Pendant ce temps-là, les deux affidés de Doubledent, Ecoiffler et Lecardonnel, obéissant à ses instructions, ourdissaient autour des deux jeunes gens, une trame dont nous verrons bientôt les résultats.

37

Le rôle presque universel de l'agent d'affaires dans les rapports de la vie judiciaire, commerciale et industrielle, est un des traits les plus saillants des mœurs contemporaines, et il est assez étonnant que ce personnage, si essentiellement caractéristique de l'époque, n'ait jamais été transporté sur la scène.

Véritable Protée, l'agent d'affaires se retrouve à Paris sous les formes et les dénominations les plus variées, agent de contentieux et de recouvrement, courtier, intermédiaire, mandataire, arbitre, séquestre, liquidateur, etc., etc.

Banque, bourse, escompte, placement de capitaux, négoce, mariages, enterrements, terrains à bâtir, renseignements officieux, procès litigieux, créances véreuses, expropriations, l'agent d'affaires exploite tout et fait accepter partout son intervention souterraine. Aussi, est-ce parmi les innombrables espèces de cette immense famille de rongeurs que l'on retrouve le plus d'existences problématiques et de déclassés.

L'agent d'affaires est généralement un ancien clerc d'avoué, d'huissier ou de notaire, souvent aussi un ancien officier ministériel destitué, un avocat ou même un ancien magistrat. C'est quelquefois un négociant failli ou banqueroutier, un instituteur révoqué ou même un prêtre interdit ; parfois un individu ignorant et audacieux qui s'improvise du jour au lendemain homme de loi.

Mais le plus souvent les agents d'affaires appartiennent à des professions supérieures qui ont singulièrement développé chez eux le génie de l'astuce.

Familiarisé avec les ruses de la procédure, ayant étudié les lacunes de la loi pénale, sachant manier la parole et la plume, ardents, intrigants, faméliques, connaissant les hommes, ils déploient dans la conduite des procès, dans la poursuite de leurs entreprises une adresse, une sagacité, un esprit d'invention qui dépassent tout ce que l'on pourrait imaginer.

Il y a à Paris quatre ou cinq mille agents d'affaires qui enveloppent la vie industrielle comme dans un réseau, dont les toiles sont tendues dans tous les coins, attrapant tout ce qui vole, mouche ou moucheron, et par les mains de qui passent la plupart des affaires contentieuses avant d'arriver à avocat, avoué, huissiers, et de là à la barre des tribunaux.

Mais, parmi les nombreuses variétés du genre, il en est une particulièrement intéressante au point de vue qui nous occupe : c'est l'agent d'affaires qui poursuit les successions en déshérence et qui, par des relations occultes, dont la trame est le plus souvent insaisissable, parvient à découvrir un héritier inconnu ou un collatéral à qui il vient un beau jour offrir la révélation de ses droits, moyennant un pacte léonin.

Ce qu'il faut de temps, d'intelligence et de ruses pour aboutir a quelque chose dans la recherche d'une succession de ce genre, en a pu le voir par les faits et gestes de Doubledent, qui appartenait à cette dernière catégorie d'agents d'affaires, quoique ses aptitudes lui permissent d'étendre son activité sur d'autres objets. Mais la découverte de cette succession avait été pour lui le moyen d'arriver immédiatement au but : la fortune !

Partir de rien et arriver à tout ; réaliser un million avec une centaine de mille francs péniblement amassés et décupler ensuite

le premier million gagné par un coup d'audace, tel était le rêve de Doubledent. Il ne convoitait pas précisément la fortune comme d'Havrecourt pour la satisfaction de ses appétits matériels, car il avait peu de besoins et il savait vivre de privations ; il souhaitait la fortune par l'orgueil féroce de l'homme longtemps méprisé pour sa bassesse ; il voulait montrer sa face patibulaire aux gens puissants, et faire sentir à la société le poids de son insolence de parvenu.

Doubledent demeurait rue de Paradis-Poissonnière, au quatrième étage d'un petit appartement confié aux soins d'une vieille domestique, espèce de séïde femelle d'une figure sinistre. Doubledent était célibataire, et sa vie apparente était très régulière. Levé de très grand matin, on le trouvait toujours exactement jusqu'à dix heures dans son cabinet dont la porte restait ouverte, et où il donnait des consultations gratuites aux pauvres gens du quartier.

Ce simple détail suffit pour peindre l'homme. Grâce à ces marques de bienfaisance, soutenues de quelques aumônes ostensibles, non-seulement il élevait un rempart de moralité autour de ses agissements ténébreux, mais encore il se créait une foule d'auxiliaires occultes et de dévouements obscurs, qu'il savait employer à l'occasion.

C'est ainsi qu'il avait un ami dévoué à la Préfecture de police dans la personne de Ferminet, qui le défendait, comme on a pu le voir, auprès de M. Bonafous, et au besoin l'eût averti en cas de mésaventure.

Doubledent n'était pas encore sorti de son cabinet lorsqu'on lui annonça la visite d'Hector d'Havrecourt.

Après l'explication orageuse qu'il venait d'avoir avec Georges Raymond, Hector n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'instruire immédiatement l'affreux compère de ce qui venait de se passer.

— Ah ! ah ! vous voilà, bel amoureux ? dit, sans même tourner la tête, l'agent d'affaires qui écrivait sur son bureau, le chef couvert d'une calotte grecque, qui donnait un air encore plus étrange à sa figure de marsouin.

Hector lui raconta la scène qu'il venait d'avoir avec Georges Raymond, relativement à la succession de Karl.

— Ah ça ! mons Doubledent, dit Hector qui affectait un ton dégagé afin de déguiser par certains airs de hauteur le joug déshonorant que cet homme lui faisait porter, pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt que Georges était le conseil de l'héritier Karl Elmerich dont, par parenthèse, j'entends prononcer le nom pour la première fois ?

— En affaire, on ne fait pas de narration inutile.

— Sentence qui ne vaut rien. Si j'avais su plus tôt qu'un accord avec l'héritier dépendait de Georges Raymond, je l'y aurais peut-être déjà fait consentir, ce qu'avec toute votre habileté, vous n'avez pu faire, puisqu'il vous a mis à la porte.

Doubledent haussa les épaules :

— Si vous l'aviez su plus tôt, et avant d'être complètement mon homme (Hector fit la grimace), vous auriez été capable d'aller faire du sentiment avec ce stagiaire. Vous vous croyez méchant, vous ne l'êtes pas. Savez-vous pourquoi il se montre si récalcitrant sur le chapitre de la succession ?

— Eh ! que sais-je ? Loyauté, conscience, honneur, c'est-à-dire, pour vous, duperie.

— Ouais ! fit l'agent d'affaires en fixant son œil vert d'émeraude sur d'Havrecourt, vous ne savez donc pas qu'il connaît M de Nerval et qu'il l'aime ?

Doubledent n'en savait rien, mais il lui suffisait pour l'affirmer que cela fût possible

— Si je le savais ! dit Hector d'Havrecourt avec cette expression de rage froide dans le regard que nous lui avons déjà vue.

— Vous le savez à présent, et du reste il n'est pas mal tourné ce garçon, quoique sans le sou, et tenant une des clefs de la succession par son client, il y a cent à parier contre un qu'il songe à épouser la jeune fille. Vous êtes si bonace que vous mériteriez qu'on vous fît un pareil tour.

Les lèvres du vicomte avaient blanchi.

— J'y avais pensé vaguement, dit-il.

— Penser vaguement ! Est-ce qu'on pense vaguement quand il s'agit de deux cent cinquante mille livres de rente comme garniture de la plus belle fille du monde ? Ce garçon est un grand embarras, il faut s'en débarrasser au plus tôt.

— S'en débarrasser, et comment ?

— N'êtes-vous pas de première force au pistolet, et les motifs d'une rencontre manquent-ils dans votre situation réciproque ? On passe la frontière pour n'avoir pas maille à partir avec la justice, et on laisse son homme refroidi. Ce petit nigaud n'a ni parents, ni famille ; personne ne se plaindra.

— Allons donc ! allons donc ! Méphistophélès de paravent, allez-vous me demander maintenant d'immoler les enfants dans le sein de leur mère ?

— Moi ? je ne vous demande rien, je fais une hypothèse ; mais ce qui n'est pas une hypothèse, c'est que cet enfant-là, si vous n'y prenez garde, vous soufflera votre fiancée.

— Trêve de suppositions ridicules sur ce point ! Et avant de passer outre à quoi que ce soit, un mot, s'il vous plaît, sur le côté immédiatement pratique de votre combinaison.

Elle consiste à me rétrocéder les droits successifs de l'héritier (que je sais maintenant être Karl Elmerich), quand vous les aurez achetés à vil prix. Soit ! Mais comment cela me mène-t-il à épouser M de Nerval ?

Je me suppose nanti de l'acte de rétrocession, comment arriverai-je à M. de Marcus et à sa nièce ? Dirai-je à M. de Marcus : Je suis le complice d'un coquin d'agent d'affaires qui m'a vendu ses droits à la succession de Daniel Bernard, et j'ai là dans ma poche le contrat en vertu duquel tout ce que votre pupille possède m'appartient ; j'ai l'honneur en conséquence de vous demander sa main ?

— Si vous continuez à me faire des questions aussi niaises, je pourrai bien vous envoyer promener, répondit Doubledent en haussant les épaules. Il va de soi que vous commencez par épouser la belle avant de lui montrer que vous êtes maître non-seulement de sa personne mais de ses biens. Quand il s'agira d'exhiber vos titres, serez-vous par hasard embarrassé pour inventer un roman qui fera de vous un héros, un bienfaiteur, un Grandisson qui

a sauvé la fortune de sa femme avant de l'épouser, et qui la met maintenant à ses pieds ?

— Et comment pouvez-vous croire que, d'emblée, on accordera la main de M de Nerval à un prétendant sans le sou ?

— Vous avez douze cent mille francs de fortune.

— Quelle est cette plaisanterie ?

— Je vous dis que le prétendant de M de Nerval a douze cent mille francs de fortune, et pourra le déclarer hautement.

Le jour du contrat on vous prêtera pour la montre, ad pompam et ostentationem des titres au porteur, valeurs industrielles, canaux, chemins de fer, s'élevant au total à plus de six cent mille francs.

Ce seront des contremarques que vous rendrez à la porte, bien entendu.

Item encore, vous exhiberez l'expédition d'un contrat qui vous constitue propriétaire d'une forêt de six cent mille francs dans le Languedoc, forêt achetée par vous et payée comptant, nette de toutes charges, privilèges et hypothèques.

Je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne serez que le prête-nom d'un acheteur sérieux, qui, pour des raisons particulières, dont il est inutile de vous entretenir maintenant, acceptera cette combinaison moyennant une contre-lettre en forme, et divers arrangements dont le détail me regarde.

Si avec douze cent mille francs de fortune, et secondé par le dieu des amours, vous n'épousez pas M de Nerval dans quinze jours, allez-vous-en au diable, vous n'êtes bon à rien.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, répondit d'Havrecourt, qui pendant cette explication n'avait pas quitté des yeux Doubledent, dont la figure était tantôt joviale et tantôt sinistre.

Je n'ai pas la possibilité de discuter les moyens dont vous parlez, je vous suivrai jusqu'au bout.

Mais si vous me faites tomber dans un piége, si je ne trouve que la ruine de mes espérances et le déshonneur au bout du chemin que vous m'avez tracé, en cas de catastrophe finale, vous mourrez une heure avant moi.

Les lèvres hideuses de Doubledent se couvrirent de sarcasmes, une expression cynique envahit son visage et il fit entendre le rire strident qui lui revenait quand sa bile était agitée.

— Vous savez bien le cas que je fais des menaces ; un mot de plus et je vous laisse aller au fond de l'eau avec vos scrupules et vos transes qui me fatiguent. Entre Karl Elmerich et Georges Raymond, je n'ai que l'embarras du choix pour faire un époux…

— C'est bien ! dit Hector en se levant, avant la fin de la semaine je me charge de faire consentir Georges Raymond à la cession des droits de Karl Elmerich. Sinon…, ajouta Hector en complétant sa pensée par un geste sinistre.

— Compris ! fit laconiquement Doubledent. Et où en êtes-vous avec la demoiselle ?

— Ceci, monsieur Tripledent, ne vous regarde pas ; qu'il vous suffise de savoir que M de Saint-Morris, qui a des bontés pour moi et qui m'aime comme un fils, tout en m'appréciant sous d'autres rapports, est dans le secret de mes projets et qu'elle les

secondera. On s'arrangera de façon à ce que l'ange, s'il le faut, s'absente quarante-huit heures du foyer domestique.

— Avec entrefilet et initiales, dès le lendemain, dans les petits journaux, pour que l'on n'en ignore ?…

— Vous êtes un simple misérable et je ne vous en dis pas davantage. Je pars ce soir et reviens après-demain.

— Où allez-vous ?

— Ceci est encore mon affaire.

— De la politique ! Prenez garde aux sottises.

L'agent d'affaires haussa les épaules et Hector disparut.

38

Il était une heure environ au moment où d'Havrecourt sortait de chez Doubledent.

Il se disposait à aller prévenir le comte de B*** de l'incident imprévu qui avait empêché son départ. Mais il réfléchit que dans l'état de santé où se trouvait le vieux gentilhomme, la nouvelle de ce contretemps pourrait l'impressionner d'une manière fâcheuse, l'alarmer inutilement, peut-être même diminuer sa confiance ; il résolut de lui épargner le récit de sa mésaventure, puisqu'il devait partir le soir même et que tout serait réparé en temps utile, l'envoyé du prince ne devant pas quitter Bruxelles avant trois jours.

Cette résolution une fois prise, d'Havrecourt se dit qu'il ne devait pas attendre jusqu'au soir pour quitter Paris, qu'il valait mieux aller chercher immédiatement le coffret chez Georges Raymond, s'éloigner de suite et prendre, à cinq ou six lieues de la zone parisienne, le premier train partant pour Bruxelles.

D'Havrecourt était inquiet ; il regrettait de n'avoir pas pris dès le matin le parti auquel il venait de s'arrêter ; il craignait d'être rencontré, reconnu, de ne pas trouver Georges chez lui, de se heurter enfin à un de ces mille accrocs qui peuvent survenir quand une mauvaise veine se déclare.

Àla responsabilité déjà si lourde de sa mission, venaient s'ajouter des préoccupations personnelles écrasantes, une situation financière voisine de la détresse, un mariage qui devait le sauver, mais qui dépendait d'une combinaison frauduleuse dont le succès n'était pas certain, un pacte sans nom conclu avec un scélérat qui pouvait l'entraîner au fond de l'abîme ; il y avait la de quoi faire frémir un homme dont l'audace n'aurait pas égalé la perversité.

Mais avec d'Havrecourt les crises intérieures n'étaient pas de longue durée. La promptitude de sa conception et sa volonté de fer ne le laissaient jamais incertain dans ses déterminations. Il remonta en voiture en donnant l'adresse de Raymond et en pressant la marche de son cocher.

Ce dernier descendit rapidement la rue du Faubourg-Poissonnière ; Poissonnière ; mais, tout à coup, au moment de franchir le boulevard, son cheval glissa sur le pavé et s'abattit en face d'une voiture à deux chevaux qui venait du boulevard et tournait dans le faubourg.

La chute du cheval de fiacre et la rupture des deux brancards firent ouvrir brusquement la portière, et le vicomte, précipité dehors, aurait pu se casser une jambe ou tomber dans le ruisseau comme un simple mortel ; mais, grâce à son adresse, il se trouva debout et parfaitement équilibré au moment où un cri d'alarme, poussé par une voix de femme, s'échappait de l'équipage qui s'était arrêté tout court en face du fiacre démonté.

Le vicomte leva vivement la tête ; il vit M de Nerval les yeux pleins d'effroi et le comte de Marcus s'apprêtant à ouvrir la portière pour descendre de voiture.

— Je suis sain et sauf, monsieur le comte ; ne prenez pas la peine de descendre, mais j'accepterai pour quelques minutes l'hospitalité dans votre voiture, si vous voulez bien le permettre.

Et, en parlant ainsi, il se tournait vers son cocher qui, après avoir fait lui-même une chute sans danger, relevait piteusement son cheval sans pouvoir s'en prendre à personne de l'accident qui venait d'arriver.

Hector se hâta de lui mettre cinq francs dans la main, tourna le dos au rassemblement qui commençait à se former et disparut dans la voiture du comte de Marcus.

— Je vous demande mille pardons, monsieur le comte, et à vous surtout, mademoiselle, d'avoir avec si peu de façon sollicité un refuge dans votre voiture, dit Hector, pendant que les deux chevaux remontaient rapidement le faubourg, mais je n'ai pu faire autrement ; depuis hier j'essaye de cacher ma figure à tous les yeux et je tombe en plein rassemblement. Le comte de B*** ne doit pas savoir que je suis à Paris en ce moment et vous êtes la première personne qui pourriez lui apprendre que l'on m'a vu.

Le comte de Marcus était fort lié, en effet, avec le comte de B***, quoiqu'ils se vissent peu souvent ; mais ils avaient les mêmes opinions ; et, bien que le comte de Marcus ne jouât pas de rôle militant dans les salons du noble faubourg, il connaissait les projets du comte de B*** et sa correspondance avec les princes.

Il n'y avait donc aucun inconvénient pour Hector d'Havrecourt à faire une demi-confidence au comte de Marcus ; il y trouvait l'avantage de prémunir M. de Marcus dans le cas où il verrait le comte de B***, et d'exploiter devant M de Nerval le côté intéressant de sa position personnelle.

— Et vraiment vous ne vous êtes point fait de mal ? dit la jeune fille dont le teint reprenait l'animation qui avait abandonné un instant ses joues charmantes.

Le vicomte lui adressa un regard qui redoubla les roses de son visage ; car ce regard lui disait : Je suis près de vous, et je vous aime !

On imagine sans peine avec quel intérêt elle suivit les phases d'un récit qu'Hector broda de mille détails amusants. Il raconta l'escamotage du coffret, la station faite au commissariat de police, l'invitation du magistrat, qui lui offrit sa chambre à coucher comme vestiaire, la sortie hautaine qu'il avait faite au milieu des sergents de ville réunis, et d'autres détails qui excitèrent l'admiration de M de Nerval, tout en lui suggérant les réflexions les plus gaies.

— La plus grande prudence vous est en effet recommandée, lui dit le comte de Marcus. Dans tous les cas, notre maison vous servira d'asile, si vous le souhaitez, jusqu'au moment de votre départ.

— J'accepte avec reconnaissance, monsieur le comte, dit d'Havrecourt, qui, changeant encore une fois de résolution, renonçait à aller chez Georges Raymond, et à reprendre le coffret avant l'heure du rendez-vous qu'ils s'étaient donné chez Magny.

Le vicomte avait songé tout de suite au parti qu'il pourrait tirer de cette rencontre fortuite, et il voulait, d'après le programme de Doubledent, et sans plus attendre, aborder la question de mariage vis-à-vis de M. de Marcus.

— Puisque vous acceptez notre offre, dit le comte, nous allons vous conduire rue de Lille, où nous vous laisserons avec M de Dammartin pendant que j'achèverai avec ma nièce quelques courses indispensables que nous avons encore à faire.

Le comte de Marcus, qui avait donné à son cocher l'ordre de remonter jusqu'à l'extrémité de la rue Lafayette pour avoir le temps d'écouter Hector, se fit ramener jusqu'à la place, devant la manufacture de pianos Debains, où M de Nerval avait à s'arrêter, et, quelques instants après, ils revenaient tous trois rue de Lille ; mais le vicomte seul descendit.

Àce moment il pouvait être quatre heures.

39

D'Havrecourt était entré à l'hôtel de Marcus, non par la porte cochère de la rue de Lille, mais par une porte bâtarde du jardin, donnant sur le quai et qui se trouvait entr'ouverte quand la voiture du comte de Marcus déboucha du pont de la Concorde pour remonter la rue Bellechasse. Cette petite porte se trouvait juste

au coin d'un mur de clôture qui a disparu depuis pour faire place à de nouvelles constructions.

D'Havrecourt poussa la porte, la referma sur lui, et, en s'avançant, il aperçut de loin le profil d'une dame toute emmitouflée qui se risquait dans une allée du parc malgré le givre dont il était couvert.

On était au commencement du mois de mars, et un magnifique soleil d'hiver rayonnait à travers les rameaux dénudés des grands arbres du jardin.

La dame qui semblait jouir de ce beau temps, malgré le froid, se retourna. C'était M de Dammartin, une physionomie de femme du monde difficile à oublier, quoique M de Dammartin eût depuis longtemps cessé d'être jeune.

Mais il semblait impossible de lui assigner un âge déterminé. Si les contours de son visage avaient totalement perdu la fraîcheur de la jeunesse, les lignes avaient conservé toute leur élégance et presque toute leur pureté. La correction parfaite de ses traits semblait ressortir avec d'autant plus de noblesse que, particularité bizarre ! elle avait les cheveux complètement gris.

Rien ne lui eût été plus facile sans doute que de faire disparaître sous un noir de jais cette couleur indiscrète ; mais quelle couleur artificielle eût pu remplacer l'harmonie particulière que cette nuance gris-de-cendre donnait à son visage ? Ses cheveux ne la vieillissaient pas ; ils ajoutaient à son grand air. On eût dit qu'elle était poudrée.

Veuve d'un gentilhomme de vieille race qui avait perdu sa fortune dans des spéculations, M de Dammartin, demeurée sans

fortune, avait accepté la position que M. de Marcus, ancien ami de son mari, lui avait offerte auprès de sa nièce. Elle lui tenait lieu de mère, et la jeune fille trouvait en elle tous les attraits qu'elle eût souhaitée dans un amie.

Sachant toute l'influence que M de Dammartin exerçait sur M de Nerval, le vicomte d'Havrecourt s'était étudié depuis longtemps à obtenir ses bonnes grâces. Il y était arrivé par un jeu de galanterie assez habile.

Sans se permettre jamais un mot déplacé, mais seulement par de vagues allusions, par des mines, par des réticences calculées, il s'efforçait de faire croire à M de Dammartin qu'il avait conçu pour elle une passion profonde que le respect avait refoulée.

Au fond M de Dammartin n'en croyait probablement rien ; mais elle avait été flattée malgré elle de ce dernier hommage rendu à sa beauté, et elle voyait sans défaveur les espérances du vicomte, espérances qu'elle avait devinées depuis longtemps comme elle avait deviné l'amour de M de Nerval pour Hector.

Décidé à jouer le tout pour le tout ce soir même, c'était une bonne fortune inespérée pour le vicomte que de se trouver un instant seul avec M de Dammartin.

— Qui est-ce qui vous amène ainsi furtivement dans ce jardin, où j'ai eu la fantaisie de montrer mes rides au soleil en attendant le retour de M. de Marcus et de sa nièce ? dit M de Dammartin pendant qu'Hector s'inclinait devant elle avec des marques d'admiration muette.

Au mot de rides, il avait fait un geste comme pour dire : Quel sacrilège !

Hector raconta en quelques mots son accident de voiture et ce qui s'y rattachait.

— Comme vous le voyez, madame, c'est presque un conspirateur qui vient se cacher ici, et dans quel lieu ! en quel moment ! On dirait que le sort se joue de moi en me ramenant dans cette maison que je ne devais plus revoir.

— Que voulez-vous dire ? fit la noble dame remarquant l'accent tragique que le vicomte avait affecté afin de pouvoir mener vivement les choses.

— Vous me pardonnerez, madame, vous pour qui j'ai conçu un respect si profond, puisque c'est le seul culte qui me soit permis auprès de vous ; mais les circonstances de ma vie sont telles en ce moment que je dois parler : je ne devais plus revenir dans cette maison puisque j'y ai perdu mon repos, ma vie, mon âme en voyant ici une jeune fille faite à votre image. En un mot, j'aime M de Nerval, elle est tout pour moi ici-bas, et je ne dois pas conserver l'espérance de pouvoir obtenir sa main.

— Eh ! quel feu, monsieur, par un froid pareil ! Comment pourrez-vous conspirer pour notre cause, braver le fer et le poison des Bonaparte, si l'amour prend tant d'empire sur votre âme ?

— Raillez-moi, madame, vous avez raison ; mais du moins donnez-moi un conseil, je vous le demande à genoux, pour le suivre aveuglément ; dois-je renoncer à ce mariage ?

— Demandez à qui peut vous répondre.

— À qui ? À M de Nerval ?

— Je ne vous parle pas de M de Nerval.

— Mais, à M. de Marcus, alors ? Eh bien oui, je vous remercie, je le ferai, dit Hector avec de feintes vivacités, lorsque par son adresse il avait amené en quelques instants M de Dammartin juste au point où il voulait en venir.

Dans la haute compagnie, on ne souligne point les intentions, on se borne à les indiquer. M de Dammartin se contenta de ne point démentir la pensée que le vicomte lui attribuait, et elle ajouta :

— Je vous préviens qu'il y aura des objections.

Et maintenant offrez-moi votre bras, vicomte, je commence à me refroidir et je veux rentrer.

Au même moment, le comte de Marcus revenait avec sa nièce.

Les femmes s'entendent avec les yeux.

Un simple regard de M de Dammartin fit deviner à M de Nerval qu'il était arrivé quelque chose, et l'expression de ses yeux signifiait : Que se passe-t-il ? Par la même pantomime, M de Dammartin lui répondit : Attendez !

Pendant qu'elles se rejoignaient dans leur chambre, Hector d'Havrecourt passa dans le cabinet de M. de Marcus.

— Monsieur le comte, lui dit-il, je viens vous faire mes adieux et vous remercier des instants d'hospitalité si précieux que vous avez daigné m'accorder. J'espérais les prolonger. Mais j'ai quelques dispositions à prendre avant de partir. À présent la nuit commence à tomber, je n'ai plus à craindre d'être reconnu et suivi.

— Faites donc comme vous le voulez, dit le comte de Marcus. Mon cœur est avec vous dans la mission que vous allez remplir. Assurez l'envoyé du prince de mon profond respect et de mon inaltérable dévouement pour son auguste maître.

— Quand je reviendrai, monsieur le comte, ce sera pour vous faire mes derniers adieux, dit d'Havrecourt, qui se décida à frapper le grand coup. Je compte prendre avant un mois du service dans l'armée prussienne.

Le comte releva la tête avec surprise.

— Voilà une résolution bien prompte, monsieur, et vous la mûrirez encore. Sans doute, il est difficile à un royaliste fidèle de servir un pouvoir usurpateur comme celui qui règne en ce moment ; mais des temps meilleurs peuvent revenir. J'estime d'ailleurs qu'un Français doit se réserver pour son pays.

— Ainsi eussé-je fait, monsieur, probablement, mais j'emporte d'ici une blessure qui ne se guérirait pas en France.

— Que signifie ?... dit le comte en fixant sur lui des yeux perçants.

— Eh bien, monsieur le comte, répondit intrépidement Hector, je ne puis revenir ici parce que j'aime M de Nerval et que je l'aime sans espoir.

— Voilà une déclaration bien prompte, en effet, et à laquelle je ne m'attendais pas, fit le vieux gentilhomme en fronçant le sourcil.

— Je sais, monsieur le comte, que la disproportion des fortunes rend impossible...

— La fortune de M de Nerval est peut-être fort loin de ce que vous pensez, dit le vieux gentilhomme en songeant à la catastrophe dont sa nièce était menacée par la revendication du fils légitime de Daniel Bernard. D'Havrecourt entendit ces paroles avec surprise, Doubledent lui avait laissé ignorer sa démarche auprès de M. de Marcus ; il la devina.

— Achevez, monsieur le comte… fit-il.

— Je dis, reprit M. de Marcus qui ne crut pas devoir s'expliquer, que la fortune n'est pas tout pour moi dans l'homme qui demandera la main de M de Nerval ; mais encore faut-il des conditions d'indépendance…

Le vicomte arrêta M. de Marcus par une expression de surprise supérieurement jouée.

— Je ne pense pas, monsieur le comte, qu'avec douze cent mille francs de fortune on soit précisément dans la pauvreté, dit-il en se rappelant la leçon de Doubledent.

— Vous avez cette fortune ? Je ne le savais pas…

— Et nette de toute charge comme je puis le prouver.

— Soit, monsieur, ne discutons pas ce point en ce moment. Mais vous n'avez pas de position.

— Ah ! monsieur le comte, dans un temps où, comme vous le disiez tout à l'heure, les hommes de notre foi ne peuvent pas mettre leur épée au service de certaines causes, alors que j'ai brisé ma carrière pour ne pas servir l'Empereur, n'est-il pas cruel de me reprocher de n'être rien ? Dites ce que je dois être et je le serai.

— Vous passez pour un homme bien léger, dit le comte de Marcus détendant un peu l'arc de ses sourcils.

— On dit la même chose de tous les hommes jusqu'au jour où, mariés, ils étonnent par leur sagesse Pour celui qui aura le bonheur d'épouser M de Nerval, pourra-t-il y avoir une autre femme au monde ?

— Cela suffit, monsieur, dit le comte de Marcus. Cette conversation peut ne pas être perdue, malgré son caractère improvisé. Elle ne pourrait avoir de suite désormais que si c'était M. le comte de B*** lui-même qui la reprît.

Àces mots, empreints de la plus grande dignité, le vicomte s'inclina bien bas. En traversant un second salon, il rencontra M de Nerval, dont le regard interrogea le sien.

— Sur ma vie, sur mon honneur, lui dit-il tout bas, il faut que je vous voie où vous savez, mercredi, à une heure ; autrement, tout est perdu !

— Qu'avez-vous donc, chère enfant ? s'écria M de Dammartin qui la suivait et la vit pâlir.

Le vicomte s'inclina de nouveau et disparut.

40

Hector d'Havrecourt s'était trompé en croyant avoir triomphé des scrupules de Georges Raymond ; seulement le jeune avocat avait su discerner ce qu'il y avait de vrai dans les observations du vicomte.

Il s'était dit, quoiqu'avec un serrement de cœur cruel en pensant à M de Nerval : je n'ai pas le droit d'empêcher ce mariage, si il a lieu sans surprise et dans des conditions loyales. Si méprisable que puisse être Doubledent, il est juste de le rémunérer de ses peines et soins. C'est un sacrifice à faire. Quelle sera l'étendue de ce sacrifice ? Toute la question est là.

Il résolut de se placer uniquement sur ce terrain en se bornant à stipuler les meilleures conditions possibles dans l'intérêt de son ami. Il ne connaissait pas les odieuses manœuvres concertées par le vicomte d'Havrecourt avec M de Saint-Morris, pour rendre le mariage inévitable.

Un peu calmé par les réflexions qu'il avait faites et la sagesse de ses résolutions, Georges rentrait chez lui vers une heure, se rappelant qu'il avait donné rendez vous pour cette heure-là à Doubledent. Mais Doubledent ne vint pas, et Georges pensa à M de Nerval.

Au milieu de ses préoccupations, il avait presque oublié Isabeau.

Ce n'est pas que cette femme étrange n'eût fait une profonde impression sur lui. Il lui devait les premiers transports de passion qu'il eût encore éprouvés de sa vie. Il ne pouvait songer sans ivresse au bonheur qu'il avait goûté dans ses bras. Elle était maîtresse de son imagination et de ses sens, mais son âme appartenait à M de Nerval.

Étourdi par les secousses violentes de l'avant-veille, il ne s'était excusé que le lendemain par un billet assez court de n'avoir pu venir chez Isabeau, et il ne l'avait pas revue depuis trois jours.

Assis dans son cabinet, auquel il avait fait subir d'élégantes modifications depuis son héritage, et tisonnant devant son feu, le jeune avocat rêvait à toutes ses aventures, quand un coup de sonnette assez impérieux retentit.

— C'est Doubledent ! pensa aussitôt Georges Raymond, et il ramassa toutes ses forces pour la nouvelle lutte qu'il s'attendait à soutenir contre Pagent d'affaires : mais avant qu'il eût eu le temps de se faire une contenance, le frôlement d'une robe de soie se fit entendre, accompagné d'un petit pas rapide, et Isabeau, le visage couvert d'un voile épais, entra dans son cabinet précédant la veuve Michel qui n'avait pas eu le temps de l'annoncer.

— Il paraît que vous ne vous gênez pas, mon cher, quand vous donnez des rendez-vous, dit la comtesse de Tolna en détachant rapidement sa voilette et en laissant apercevoir dans tout son éclat la merveilleuse beauté de ses traits.

Si Georges fût venu à l'heure indiquée l'avant-veille, il n'eût point trouvé la comtesse qui avait fait consigner sa porte. Mais les femmes ne pardonnent pas aisément que l'on manque à un rendez-vous auquel elles ne se trouvent pas.

— Quoi ! comtesse, vous ici, chez moi, quel bonheur ! s'écria Georges pendant que la veuve Michel éblouie de cette apparition, retournait stupéfaite au fond de sa cuisine.

— Oui, mon cher, moi-même, je viens vous dire en personne que vous êtes un impertinent.

— Et moi, je suis presque heureux de vous avoir manqué de parole, puisqu'en venant jusqu'ici, vous me prouvez que vous

m'aimez un peu, dit en l'enlaçant de ses bras, Georges Raymond qui, à la vue d'Isabeau, sentait se réveiller toute sa passion.

— Pas de gestes, monsieur, je vous prie. Qu'avez-vous fait l'autre jour ? vous étiez sans doute avec quelque autre femme.

— Ah ! chère Isabelle, dit Georges Raymond en souriant de cette supposition invariable que font toujours les femmes en pareil cas. Remerciez-moi de ne pas être venu vous voir ce jour-là ni les jours suivants ; si vous saviez quelle vie de damné j'ai menée depuis lors.

— Vous êtes donc malheureux ? dit Isabeau en se rapprochant du jeune homme avec un air d'intérêt qui semblait touchant.

Georges fit un signe de tête profondément affirmatif.

— Oh ! moi j'aime les gens malheureux, racontez moi tout, mon ami.

Elle était si attrayante, si provocante, en parlant ainsi tout en conservant son air d'impératrice, que Georges Raymond la serra contre son cœur avec tendresse.

— Oh ! que c'est bien à vous d'être venue me voir, que vous êtes bonne ! lui dit-il. Vous si belle, si capricieuse, si recherchée, vous avez pu songer encore à un pauvre diable d'avocat comme moi sans sou ni maille !

— Cela m'est bien égal ! dit Isabeau, est-ce que vous croyez que je suis intéressée avec vous ? Et elle attire doucement vers elle la tête du jeune homme. Georges, vous me disiez tout à l'heure que vous étiez malheureux. Qu'avez-vous ?

— Moi malheureux, quand vous êtes la près de moi ; quand je puis regarder dans le fond de vos yeux comme en ce moment ; quand vos lèvres charmantes me sourient, quand je tiens vos mains dans les miennes, quand cette chambre est toute parfumée de votre présence ; enfin, quand je vous aime, Isabelle, et que je puis faire comme si tu m'aimais, Isabeau !

— Non, dit-elle avec un adorable sourire, en lui résistant, je ne veux pas… Il faut que je parte dans un instant. Ce soir peut-être…

— Un siècle !… fit-il en soupirant.

— Avez-vous tenu la parole que vous m'aviez donnée ? dit-elle.

— Laquelle !

— Vous n'avez jamais parlé de moi à aucun de vos amis ?

— Jamais !

— Pas même à M. d'Havrecourt ?

— À lui moins qu'à tout autre assurément.

— Vous êtes donc brouillés ? Cela ne n'étonnerait pas, c'est si un vilain homme, sans mœurs, sans délicatesse. Souvenez-vous que je vous l'avais dit. Ainsi, vous êtes brouillés ?

— Vous vous trompez, chère comtesse, nous ne sommes pas brouillés, mais…

— Mais ?…

— Je vous dirai cela plus tard.

— Non, à l'instant.

— Mais puisque vous partez ?…

— Vous savez qu'il se marie.

— Oui, oui, je sais, dit Georges.

— Le tueriez-vous, si je vous le disais ?

— Comment donc ! tout de suite, chère Hermione, répondit Georges en riant.

— Vous n'êtes pas sérieux, fit la comtesse, en se levant et en scrutant de l'œil toutes les parties de l'appartement ; puis elle se mit à tout regarder, comme font les femmes.

— Comme vous êtes drôlement logé, mon cher. Combien payez-vous ? Pouah ! cela sent les livres, les dossiers, le vieux cuir ! Oh ! les avocats ! Moi qui ai en horreur cette espèce ! Vous devez être drôle avec votre robe et votre toque. Dites-moi donc, pendant que j'y songe, quelle différence y a-t-il entre un avocat, un avoué et un notaire ? Dieu ! une heure et demie ! moi qui dois me trouver à une heure aux magasins du Louvre ! Adieu ! adieu !

— Comment, adieu ? À ce soir, vous voulez dire ?

— Je devrais répondre non, pour vous punir.

— Oh ! je vous en supplie ! Tenez, je me mets à vos genoux.

— Je vous rendrai malheureux, je vous en préviens.

— Oui, oui, dit Georges, tout ce que vous voudrez.

Et la comtesse disparut, laissant le jeune homme en proie à l'émotion passionnée que lui avait causée sa présence.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la comtesse reparaissait tout à coup, pâle, les traits bouleversés par la frayeur.

— Malheureux enfant, qu'avez-vous donc fait ? dit-elle en s'emparant de ses mains avec un élan de sollicitude irrésistible.

La police est au bas de l'escalier et monte chez vous. Je passais devant la loge du concierge lorsque j'ai entendu prononcer votre nom, c'était le commissaire de police accompagné de trois agents qui se faisait indiquer votre étage ; je suis remontée comme un trait. Les voilà, je les entends, fit-elle en prêtant l'oreille avec anxiété, j'espère que vous n'avez rien de compromettant chez vous.

— Ah ! malédiction ! dit Georges, emporté par le premier mouvement ! le coffret ! Et il se précipita vers la bibliothèque où il avait caché le coffret derrière des in-folios.

— Donnez vite, je vais passer par l'escalier de service, ils ne me verront pas. Mais ne perdez pas une minute. À ce soir, à minuit…

— Non, dans une heure au plus tard, chez vous.

— Soit !

Georges avait déjà remis le coffret à Isabelle, qui disparut comme une flèche par l'escalier de service. Le jeune avocat la bénissant dans le fond de son âme comme il aurait béni son ange gardien, s'assit sur son fauteuil de bureau, en prenant l'air impassible d'un Romain attendant les Barbares sur sa chaise curule.

Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure se passèrent, la demie sonna, aucun commissaire de police n'apparut. Georges sentit alors une sueur froide monter à son front.

— Oh ! non, ce n'est pas possible, s'écria-t-il, ce serait par trop infâme !...

41

Quelques heures après l'étrange incident qui venait de se passer chez Georges Raymond, une grande agitation régnait dans un hôtel de la rue de Varennes, portant le numéro 98.

Vers cinq heures et demie un garde municipal à cheval, porteur d'un pli cacheté, s'était présenté à l'hôtel du comte de B*** qui avait pressé une fort mauvaise nuit et reposait en ce moment dans sa chambre.

Àla lecture de la dépêche qu'on venait de lui apporter, le comte faillit se trouver mal ; il entra ensuite dans une colère terrible qui mit en émoi toute la domesticité.

Accourue aux cris de son mari, la comtesse de B*** avait fait fermer toutes les portes pour que personne ne pût être témoin de la scène qui se préparait. Le comte de B*** demeurait dans l'hôtel avec sa sœur, sa belle-sœur et sa femme, toutes trois presque exclusivement occupées des soins qu'exigeait sa santé.

Le comte de B***, qui pouvait avoir alors cinquante-six ans, avait été un fort beau cavalier ; mais atteint d'infirmités précoces qui avaient entravé son activité, il avait bien vieilli depuis le jour où, plein de vaillance, il avait été arrêté avec ses collègues à la mairie du dixième arrondissement.

L'ancien membre du comité de la rue de Poitiers, alors si fringant, avait des cheveux blancs qui tombaient avec une certaine grâce sur ses joues amaigries. Ses yeux spirituels et fins avaient conservé tout leur éclat. Avec des formes séduisantes, il avait le caractère changeant comme tous les hommes atteints d'hypocondrie, et il passait sans transition de l'aménité la plus exquise à des accès d'irritation qui en faisaient un tout autre homme.

La comtesse de B***, qui joignait à un grand sens une inaltérable sérénité, avait seule le pouvoir de le calmer. Elle avait dû être fort belle et, quoiqu'elle eût dépassé la cinquantaine, ses grâces effacées conservaient encore un grand charme.

Sa sœur, la marquise de C***, qui avait perdu son mari depuis une année, habitait avec elle ; elle était aussi laide que sa sœur avait été jolie, mais elle avait l'esprit du monde le plus original.

Quant à la sœur du comte de B***, c'était une vieille fille qui s'était faite religieuse, disait-on, à la suite d'un chagrin d'amour, et elle avait totalement renoncé au monde pour s'attacher à Dieu. Son frère était sa seule affection terrestre.

— J'ai trop vécu ! mes cheveux blancs sont déshonorés, répétait le vieux gentilhomme en s'agitant sur son fauteuil, pendant que sa sœur était à ses pieds et que les deux autres femmes faisaient tous leurs efforts pour le calmer.

— Non, laissez-moi, ou plutôt donnez-moi le moyen de quitter à l'instant même cette vie désormais odieuse.

— Honoré, pouvez-vous proférer un semblable blasphème ! disait M de B***, en religion sœur Victoire.

— Ô mon Dieu ! fit le comte en joignant les mains avec une ferveur religieuse qui se ranima presque aussitôt, vous qui êtes mort sur la croix, donnez-moi le courage de supporter cette dernière épreuve.

Puis, changeant de ton et s'adressant à sa femme et à sa belle-sœur :

— N'est-ce pas votre faute aussi, à vous qui, en me vantant ce misérable jeune homme, m'avez fait prendre en lui une confiance que je n'avais pas. J'ai manqué de prudence, j'ai été puni par où j'ai péché. Mais où est-il, ce vil coquin qui restait ici pour aller vendre mes secrets à la police pendant que je le croyais sur la route de Bruxelles ; qu'on aille me le chercher, qu'on me le trouve de suite !

Et le vieillard faisait un effort désespéré pour se soulever de son fauteuil tandis que la comtesse allait donner des ordres à l'office.

Par le plus grand des hasards, le domestique qu'on envoya à la recherche de d'Havrecourt le rencontra rue du Bac, quelques instants après sa sortie de chez M. de Marcus.

Il courut après lui :

— M. le comte fait chercher monsieur depuis une demi-heure. Que monsieur vienne en toute hâte, dit le valet de chambre encore en émoi.

— Le comte me fait chercher, se dit d'Havrecourt. Comment sait-il que je suis encore ici ?

— Qu'avez-vous donc et que s'est-il passé ? demanda-t-il en consultant la figure du valet de chambre.

— Nous ne savons qu'une chose, c'est que M. le comte est dans une épouvantable colère depuis une dépêche qu'on vient de lui apporter.

Hector arriva dans l'appartement du comte de B***, à qui son approche fut aussitôt signalée. À sa vue, la comtesse devant laquelle il s'inclinait respectueusement se retira avec un visage glacial. Il s'approcha de sa sœur, la marquise de C***, qui fit un geste d'éloignement dédaigneux, et sœur Victoire lui dit en joignant les mains :

— Ah ! monsieur, vous êtes bien coupable ! que Dieu vous pardonne !

— Évidemment une bombe vient de tomber dans la maison, se dit Hector avec le plus grand sang-froid. Mais de quoi s'agit-il ? Il envisageait tout le monde avec surprise pendant que le comte de B***, plongé dans son fauteuil, le regardait approcher avec un œil foudroyant.

— Monsieur le comte, je ne comprends rien, absolument rien à ce qui se passe ici, dit Hector.

Sans répondre, de comte de B*** poussa d'un geste rapide, sur la table, la lettre qu'il venait de recevoir. Le vicomte lut :

« Monsieur le comte, votre ancien collègue et ami, serviteur dévoué d'un gouvernement contre lequel vous conspirez sans ménagement, essayera de détourner, s'il le peut, les rigueurs que vous avez attirés sur votre tête. Vous pourriez être traduit devant

la justice, comme coupable de manœuvres et d'intelligences à l'étranger tendant à troubler la sûreté de l'État.

» Peut-être suffira-t-il à Sa Majesté de connaître les projets que vous formez contre son gouvernement.

» J'aurai l'honneur de vous adresser les copies de toutes les pièces dont nous conservons les minutes ; mais je mets à votre disposition le coffret qui les contenait. C'est peut-être pour vous un souvenir de famille.

» Veuillez agréer, etc. »

Et il y avait au bas la signature du ministre de l'intérieur.

Àla lecture de ce sanglant persiflage, le vicomte, quoique atterré, ne perdit pas contenance. Le comte, qui l'observait, prit cette attitude de l'homme énergique que rien n'ébranle pour l'audace du coupable qui a toute honte bue ; et lorsque le vicomte releva la tête, il lut sa condamnation écrite dans les yeux du comte de B***.

— Comment ce coffret est-il tombé entre les mains de la police ? dit le comte d'une voix qui n'admettait pas une seconde d'hésitation.

D'Havrecourt raconta avec une rapidité et une précision mathématiques ce qui lui était arrivé la veille, pendant que le regard du comte restait attaché sur lui avec une intensité terrible.

Quand le vicomte eut fini, un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres du vieux gentilhomme.

— Il suffit, monsieur, retirez-vous, dit-il, d'un ton et d'un geste écrasants.

— Monsieur… dit d'Havrecourt frappé au cœur de ce laconisme insultant, qui disait tout, quelle est donc enfin votre pensée ?

— Pas un mot de plus, dit l'impétueux vieillard, éclatant enfin, sortez pour ne jamais remettre le pied dans cette maison. Coupable ou non, imprudent ou criminel, vous n'en êtes pas moins cause du dernier coup qui achève ma vieillesse et déshonore mes cheveux blancs ; voulez-vous me forcer à vous dire qui vous êtes et ce que je pense de votre récit, où l'invraisemblance éclate à chaque mot ? voulez-vous que je vous demande pourquoi vous restiez à Paris au lieu de repartir aussitôt, ou tout au moins de me prévenir ?

Vous avez indignement surpris ma confiance, ma bonne foi ; tenez, voilà d'autres papiers qui vous diront ce que vous êtes ; voilà des renseignements qui me sont envoyés sur votre compte : tripots de Bourse, filles et brelans, voilà votre vie, ne m'obligez pas à vous faire chasser d'ici comme un laquais, rien ne vous appartient de ce qui fait la dignité d'un honnête homme, pas même le nom que vous portez.

En face de cet ouragan de paroles, le vicomte, devenu pale comme la mort, immobile, attendant le moment de placer un mot, se fût peut-être relevé par une de ces inspirations audacieuses qui lui étaient familières. Mais, tout à coup, le comte épuisé par cette crise, s'évanouit.

Les trois femmes qui veillaient sur les jours du vieillard accoururent en poussant des cris, et d'Havrecourt n'eut que le temps de se retirer pour n'être pas littéralement expulsé de l'hôtel.

42

En présence d'une telle situation, qui peut dire de quels sentiments le vicomte d'Havrecourt était agité en sortant de l'hôtel de B*** ? Vainement, il avait essayé de se défendre contre les soupçons infâmes dont il était l'objet. Il avait déterminé une crise qui avait failli emporter le comte de B***, et les trois femmes qui veillaient sur les jours du vieillard, l'avaient repoussé en le maudissant.

Il était chassé comme un laquais, comme un vil espion ; En passant devant la loge du concierge, sa figure faisait frémir. Le parti que devait prendre un homme si redoutable, dans une circonstance pareille, ne pouvait être que terrible.

Qui donc, en adressant des renseignements sur sa moralité au comte de B***, avait pu désarmer jusqu'à sa défense en face de la plus infâme accusation ?

Altéré de vengeance et prêt à broyer sous sa main l'auteur immédiat de cette catastrophe qui le laissait sans ressources, déshonoré, presqu'en face du suicide, il ne s'arrêta pas à analyser la conduite de Georges Raymond ; il le jugea traître et infâme par cela seul qu'il lui fallait un éditeur responsable du désastre qui le frappait.

— Doubledent m'avait bien dit de me défier de cette vipère que j'ai réchauffée dans mon sein, se répétait-il à lui-même.

Sans souci désormais d'être suivi ou arrêté, il prit le chemin de la rue Jacob, et monta chez Georges Raymond. En gravissant les escaliers, on eût pu le voir s'assurer, par un geste rapide, de la présence d'un objet qui se trouvait dans la poche de son paletot.

Par bonheur, Georges n'était pas rentré. La figure du vicomte bouleversa la veuve Michel.

— Du papier, de l'encre ! dit-il d'une voix brève.

Et en quelques minutes il griffonna une lettre qu'il commanda à la veuve Michel de remettre promptement à son maître.

Qu'était devenu pendant ce temps le malheureux jeune homme ? Il s'était élancé comme un fou sur les traces d'Isabeau, vingt-cinq minutes après sa disparition.

— Est-il venu un commissaire de police me demander il y a une demi-heure ? dit-il au concierge, qui le y regarda sans comprendre.

— Personne n'est venu demander monsieur, dit ce dernier.

— Est-ce que M. Georges Raymond aurait maille à partir avec la justice, par hasard ? Il faudra l'observer, dit le concierge à sa femme.

Déjà Georges avait disparu et, s'étant élancé dans une voiture, s'était fait conduire chez Isabeau. On lui répondit qu'elle était à la campagne !

Il se fit conduire chez le vicomte : Hector n'était pas rentré.

Frappé par le coup le plus terrible qu'il eût encore reçu de sa vie, ne doutant pas qu'Isabeau ne fût un agent politique occulte qui lui avait enlevé, par un piége infâme, le dépôt confié à sa garde, il tomba dans le plus épouvantable accablement.

Enfin, rappelant toute son énergie par un effort affreux de volonté, il se livra à une opération mentale qu'il avait bien souvent

faite dans les mauvais jours.

— Supposons le pis, se dit-il. C'est toujours ce qui m'arrive, la découverte de ce coffret va compromettre des gens puissants, perdre d'Havrecourt et, moi, je vais passer pour avoir livré, vendu le secret de cette correspondance… Ah ! Hector est peut-être chez la vicomtesse de Saint-Morris, pensa-t-il tout à coup.

— Touchez rue de Rome, n 15, dit-il au cocher, et, pendant le trajet, il s'étudia à se faire un masque présentable en déridant son front avec ses mains.

— Madame est sortie, lui dit la femme de chambre.

— Tiens ! M. Georges Raymond ! dit tout à coup une jeune femme qui venait d'ouvrir une porte. Entrez donc par ici, vous ferez comme moi, vous attendrez.

C'était Raffaella, toujours aussi suave, et, sans attendre la réponse du jeune homme, elle lui prit son chapeau des mains et l'emmena dans un des petits salons que nous connaissons déjà.

— Comme M Raffaella est effrontée, tout de même ! dit la femme de chambre à un domestique qui traversait le salon ; la voilà qui s'enferme avec ce jeune homme.

— Monsieur Georges, je m'ennuie, vous allez m'amuser ; nous allons jouer du piano, dit la charmante fille en cherchant des morceaux de musique ; je vais vous chanter l'air de la Périchole. Tiens ! mais qu'avez vous ? fit-elle en interrompant ses préparatifs pour regarder Georges Raymond qui restait immobile comme une statue.

— Chère mademoiselle, vous êtes jolie comme on ne l'est pas, et je serais bien heureux d'être près de vous dans un autre moment, mais pardonnez-moi, je…

— Vous avez des ennuis, monsieur Georges, fit-elle en venant s'asseoir près de lui, avec des petites mines charmantes ! Est-ce des chagrins d'amour ? C'est moi qui n'en aurai plus de chagrins comme ça. Vous ne savez pas ? Le baron m'a quittée, si ça peut s'appeler un baron. Oui, après m'avoir mise dans mes meubles ; seulement les meubles n'étaient pas payés. Est-ce que le tapissier peut les reprendre ? Oh ! que les hommes sont indignes… Ce n'est pas vous qui feriez de ces choses-là, monsieur Raymond !… Et figurez-vous qu'avec tout cela, nous sommes dans un embarras épouvantable ; nous n'avons pas un sou à la maison… si bien que j'étais venue ici… dit Raffaella en s'interrompant et en rougissant, pour demander un petit service à la vicomtesse.

— Mademoiselle, dit Georges, s'efforçant de sortir de sa stupeur, je ne suis pas riche, mais si, sans aucun intérêt, je puis vous obliger en partageant avec vous…

— Comme vous êtes gentil ! Eh bien, non, je ne veux pas. Vous me prendriez pour… Je ne suis pas si dévergondée que j'en ai peut-être l'air, dit la jeune fille en baissant les yeux. Quand je pense que c'est ici même, pour la première fois, il n'y a pas bien longtemps… que…

— Comment, ici ? dit Georges intrigué malgré lui par tout ce babil plein de gentillesse.

— Oui, nous sommes dans l'observatoire de la vicomtesse.

— Tiens, c'est vrai ! dit Georges Raymond, qui se rappela la disposition des lieux.

— Vous voyez bien au bout de la serre, c'est-là que demeure M Kœnig, une grande couturière très en renom dont vous avez dû entendre parler, où il y a toujours des jeunes filles charmantes. J'étais là comme ouvrière…

— Lorsque ?

— Lorsque M. de Prébois, mais non, je ne veux pas dire son nom, m'a fait venir ici…

— De chez la couturière ?

— Oui.

— Malheureuse enfant ! vous aviez pris la correspondance ! dit Georges Raymond, qui découvrait avec surprise cette ramification de M de Saint-Moris dans l'établissement de M Kœnig.

— On m'avait fait boire je ne sais quelle liqueur et…

— Je comprends, pauvre enfant, mais cela est ancien déjà ?

— Cinq mois tout au plus, et ce qu'il y a d'affreux, je me suis trouvée mère sans savoir comment…

— Et vous avez un baby ? dit Georges se rappelant machinalement l'histoire que lui avait racontée d'Havrecourt.

— Pas du tout. J'ai fait une fausse couche affreuse, dont j'ai failli mourir. J'avais tout raconté à mes parents ; ils ont fait une plainte au parquet. Ce monsieur s'est enfui ; j'ai été interrogée. C'est une histoire abominable, dont je ne puis pas vous dire en ce

moment tous les détails ; et je ne suis probablement pas la seule, car…

— Et, quoi donc ?…

— Écoutez, reprit-elle, c'est un secret que j'ai surpris, vous me promettes de n'en rien dire. Justement il s'agit de votre ami, le vicomte d'Havrecourt.

— Ah !

— Avant-hier, je m'étais endormie dans la pièce à côté de celle-ci, lorsque je me suis réveillée en entendant causer deux personnes. J'ai reconnu la voix de la vicomtesse et celle de M. d'Havrecourt.

— Je vous assure qu'elle viendra, disait M. d'Havrecourt. C'est une petite fille assez curieuse, et vous concevez, vu l'urgence, que si elle vient…

— Comment, dit Georges Raymond, ne pouvant s'empêcher d'écouter toutes ces choses étranges, je croyais Hector l'amant de la vicomtesse.

— Oui, mais il paraît qu'il s'agit d'un mariage. Et pour l'assurer davantage… d'une prise de possession… préalable.

Georges Raymond sentit comme un fer aigu qui lui traversait le sœur.

— Et le nom ? vous n'avez pas entendu le nom ?

— Attendez ! D'abord il a dit Blanche et puis un autre nom, un nom… comme Javal… mais je l'ai écrit sur mon calepin… maintenant je me le rappelle, c'est Nerval.

Àce dernier mot Georges s'enfuit précipitamment, laissant Raffaella stupéfaite.

— Quoi ! mademoiselle de Nerval aussi, elle que je croyais un ange de pureté ! disait Georges en sanglotant dans l'escalier. Oh ! c'est trop, mon cœur se brise. Maintenant, je ne pourrai plus le voir en face, cet homme !

Georges faillit pousser un cri de douleur. Au milieu de cette nouvelle commotion, il avait oublié l'effroyable incident du coffret, suspendu sur sa tête comme le tranchant du couteau sur le cou du condamné.

Allons donc ! se dit-il en secouent son désespoir comme un sanglier criblé de coups ; qui sait si ce n'est pas tout simplement quelque guet-apens que cet homme m'a tendu ? ne soyons pas dupe jusqu'à la fin. Voyons ce que c'est que cette histoire du coffret, allons rue Contrescarpe.

On se rappelle qu'ils avaient rendez-vous à sept heures chez Magny.

Il passait pour s'y rendre devant chez lui, lorsque la veuve Michel, qui paraissait guetter son retour sur le pas de la porte, lui remit la lettre du vicomte. Il la déplia en pressentant quelque chose de sinistre et il lut :

« Monsieur, vous êtes le dernier des misérables ; vous êtes allé livrer à la police le dépôt sacré que j'avais confié à votre honneur. J'étais venu pour vous casser la tête comme à un chien ; il vaut mieux que je ne vous aie pas rencontré. Demain matin, je serai à sept heures au bois de Vincennes, avenue d'Orléans, accompagné de deux témoins. Je vous y attends dans la même forme. Épée ou

pistolet, il n'importe ; vous comprenez que c'est la mort pour l'un de nous deux.

» Si vous n'étiez pas exactement à ce rendez-vous, je me charge de vous faire sauter la cervelle dans la journée, quand bien même vous iriez encore montrer cette lettre à la police.

» Celui qui vous méprise comme le dernier des hommes et vous tuera demain.

» Hector d'Havrecourt. »

Après avoir lu cette lettre, Georges chancela, puis la réaction se fit ; il fut de bronze. — Ainsi avant de m'avoir vu, avant de m'avoir entendu, d'emblée, il m'a jugé coupable de la dernière des infamies ! Il prit une plume et écrivit d'un trait la réponse suivante qu'il jeta à la poste :

« À vous dire vrai, monsieur, je ne crois pas à l'histoire de ce coffret, à moins que vous ne m'ayez tendu quelque piége, ainsi qu'il entre dans vos habitudes avec les hommes et avec les femmes.

» Je veux bien me battre, non pour cette misérable jonglerie dont j'ignore le but, mais parce que vous vous conduisez lâchement envers une jeune fille que je saurai défendre contre vous, malgré vos airs furieux qui ne m'effraient point.

» Toutefois, je ne me battrai pas avant deux jours. Si, d'ici là, il vous plaît de m'attaquer à l'américaine, comme un flibustier, vous pouvez commencer quand vous voudrez, je vous attends. »

43

L'enlèvement du coffret chez Georges Raymond et la remise qui en avait été faite au ministère de l'intérieur dans la même journée, étaient une intrigue politique dont nous avons déjà vu se nouer les fils à la représentation extraordinaire de l'Opéra dans la loge de la comtesse de Tolna.

On a pu croire, d'après le récit qui précède, qu'Isabeau n'était qu'un agent secret du ministre de l'intérieur. Il n'en était rien. Les ressorts occultes que l'on avait fait mouvoir dans cette circonstance se rattachaient à des intérêts diplomatiques tout à fait imprévus.

Le marquis de Saporta, grand d'Espagne, huit ou dix fois millionnaire, que nous avons vu chez M de Saint-Morris et à la représentation de l'Opéra, était le bras droit de P***, comte de R***, marquis de L***, venu à Paris, comme on se le rappelle, pour intriguer auprès du cabinet des Tuileries dans l'intérêt de la candidature du prince de Carignan.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de la Révolution espagnole, et des événements qui s'étaient accomplis à Madrid à la fin de l'année 1868.

On se rappellera seulement que la reine Isabelle venait d'être renversée à la suite d'un pronunciamento du comte de R***, qui avait amené la défection de l'armée.

P***, audacieux, populaire, doué de qualités chevaleresques, s'était fait le patron de la candidature du prince de Carignan, sous le nom duquel il espérait exercer à Madrid l'autorité souveraine.

Comme le gouvernement français exerçait alors dans la Péninsule une influence prépondérante, il s'agissait de décider le cabinet des Tuileries à se prononcer en faveur du prince de Carignan.

Àce moment la candidature du prince de Hohenzollern, qui devait avoir des suites si fatales à la France, n'était pas encore posée ; mais P*** qui, avec une rare sagacité, prévoyait de ce côté-là des complications avec la Prusse, exploitait les menées ambitieuses du cabinet de Berlin pour faire prévaloir le Prince de son choix et triompher de la politique hésitante du gouvernement impérial.

Jouissant d'une immense fortune, qu'il prodiguait sans compter pour arriver à son but, il était secondé dans cette entreprise par le marquis de Saporta, non moins habile et non moins ambitieux que lui.

Homme de plaisir et d'intrigue, allant dans tous les mondes, astucieux comme le cardinal Ximenès, dont il descendait, recueillant partout des bruits de coulisses et de salons, le marquis de Saporta avait rencontré chez la vicomtesse de Saint-Morris, la comtesse de Tolna, dont il était devenu le protecteur, et du Clocher, agent politique du ministère de l'inférieur, reporter juré de tous les cancans invraisemblables avec lesquels il découvrait les faits vrais.

Du Clocher, à son industrie principale, en joignait une autre. Connaissant à fond le personnel diplomatique, il trafiquait dans les ambassades étrangères des nouvelles qui parvenaient à sa connaissance par le canal de ses relations officieuses. C'était bien l'homme qui convenait au marquis de Saporta.

Il sut par lui l'intérêt qu'attachait le gouvernement impérial à la saisie de la correspondance échangée entre le comte de B*** et les princes de la maison de Bourbon.

Il sut la descente de la police au cercle de la rue Bergère, où l'on avait trouvé les exemplaires d'un pamphlet dont le gouvernement rattacha l'existence au complot dont il se croyait menacé de la part des anciens partis.

Il sut que le comte de B*** en était la personnalité la plus remuante ; que le vicomte d'Havrecourt, secrétaire du comte de B***, avait été l'amant de la comtesse de Tolna, et que, depuis, elle était brouillée à mort avec lui.

Il sut que le vicomte était intimement lié avec Georges Raymond, objet momentané des faveurs de la comtesse ; enfin il sut que la veille, la police, avisée du départ de d'Havrecourt pour Bruxelles, avait vainement tenté de mettre la main sur les dépêches secrètes dont on le supposait porteur.

Ces faits étant donnés, avec l'intuition des hommes d'intrigue et la déduction logique d'un esprit exercé aux combinaisons rapides, Saporta se dit : Ce qu'on n'a pas trouvé hier sur le vicomte pourrait bien être chez son ami Georges Raymond, et ce qui le confirma dans cette supposition, faite du premier coup, c'est que la police s'était aperçue trop tard de l'évasion d'une seconde personne qui accompagnait le vicomte au chemin de fer.

Quelle pouvait être cette seconde personne, sinon Georges Raymond ?

Tous ces faits liés et combinés dans son esprit, Saporta avait conclu tous ses calculs de probabilité en disant :

— Si la correspondance du comte de B*** est encore chez l'avocat Georges Raymond, il y a quelqu'un qui peut s'en emparer, c'est Isabeau.

On voit à présent tout le fond de cette intrigue si remarquablement conduite. Après avoir enlevé le coffret par une ruse vraiment diabolique, Isabeau avait couru le porter chez le marquis Saporta, qui l'avait immédiatement fait ouvrir, se conduisant en cela comme un aventurier politique sans foi ni loi, tout grand seigneur qu'il était.

La capture dépassait de beaucoup ses espérances ; il put s'en convaincre en lisant les pièces que contenait le coffret. Après avoir fait un présent royal à Isabeau, il s'était rendu sur-le-champ au cabinet de l'Empereur et, donnant donnant, il avait obtenu à peu près ce qu'il demandait pour les chefs de la Révolution espagnole.

L'enlèvement de la correspondance du comte de B*** avait pour le vieux gentilhomme les conséquences les plus graves. Les dangers personnels qu'il pouvait courir étaient le moindre de ses soucis.

Cette correspondance compromettait plusieurs légitimistes qui avaient accepté des situations officielles importantes du gouvernement impérial ; elle dévoilait les plans du parti, désignait tous les hommes d'action sur lesquels on pouvait compter éventuellement ; enfin la possession de toutes ces pièces était une arme redoutable aux mains du gouvernement, puisqu'elle constatait l'existence d'une conjuration que le gouvernement impérial pouvait être tenté de faire retomber d'un poids terrible sur la tête de ses auteurs, si le parti pris d'une réaction violente en face de

l'effervescence générale venait à triompher dans les conseils du souverain.

Quant à la comtesse de Tolna, elle tenait plus à sa vengeance contre d'Havrecourt qu'à tout le reste. Impatiente de la savourer, elle avait stipulé que le comte de B*** serait prévenu le jour même pour que d'Havrecourt fût immédiatement chassé.

C'était elle qui avait fait parvenir, de son chef, au comte de B*** les renseignements qui devaient confirmer dans l'esprit du comte la trahison de son secrétaire.

44

Quand un homme est aux prises avec une situation désespérée, il perd aisément toute mesure dans ses actes. Le vicomte d'Havrecourt n'en avait mis aucune dans la lettre qu'il avait écrite à Georges Raymond, Georges Raymond n'en avait gardé aucune dans sa réponse. Cette réponse rendait irréparable la rupture des deux jeunes gens.

Georges Raymond, en y réfléchissant, comprit que sa lettre aurait encore un autre résultat : ce serait de confirmer l'imputation abominable qu'Hector, dans un moment de fureur sauvage, avait dirigée contre lui ; car Georges, dans cette lettre, n'essayait même pas de se justifier de l'infamie qu'on lui attribuait.

— J'ai cédé au premier mouvement comme cela m'est arrivé tant de fois, se disait le jeune homme. — Au lieu de répondre à une provocation insensée par une provocation du même genre, n'aurais-je pas mieux fait de lui raconter tout simplement ce qui

s'était passé ? Mais non, il ne m'aurait pas cru, il n'aurait pas cru cette histoire dans laquelle je joue d'ailleurs le rôle d'une dupe ; j'aurais eu l'air de reculer devant son défi, et quand il m'a si mortellement insulté pouvais-je ne point me battre ? Non, non, j'ai bien fait. Je lui écrirai une lettre qu'il recevra après le duel. Elle expliquera ma conduite ainsi que ma véracité.

Quant à Hector, dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, il ne douta pas et ne voulut pas douter un instant de la culpabilité de Georges Raymond.

Il se rappela la dissimulation dont il avait été capable sur l'affaire de Karl Elmerich, sur la démarche de Doubledent. Et quand il lut, dans la lettre de Georges, l'allusion transparente qui s'y trouvait à M de Nerval, il y vit la confirmation éclatante de ce que lui avait dit Doubledent relativement à l'amour de Georges pour la jeune fille.

Enfin, c'était évidemment Georges lui-même qui avait adressé au comte de B*** les renseignements anonymes que ce dernier lui avait jetés au visage.

Bref, Georges lui apparut comme le fourbe le plus complet qu'il eût encore rencontré. Et, pour comble, il osait le défier sur le chapitre de son mariage, cette dernière chance de salut qu'il voyait s'évanouir !

Hector n'était pas de ces hommes qui tentent de se faire illusion dans une situation désespérée. Il savait fort bien qu'ébruitée, l'aventure du coffret rendait son mariage impossible, parce qu'il ne pourrait jamais se justifier d'une de ces infamies exceptionnelles que le monde ne pardonne pas. Dans cette position affreuse il ne songea même pas à aller voir Doubledent. Il connais-

sait trop le terrible compère pour ne pas être certain qu'il l'abandonnerait du premier coup, dès qu'il saurait la vérité. Il entendait la voix mordante de cet homme lui dire : Maintenant vous n'êtes plus bon à rien, allez-vous-en à tous les diables !

Tuerait-il Georges Raymond avant les deux jours réclamés ? Telle était la seule question qu'Hector agitait en ce moment dans son esprit. Pervers, mais non dégradé, il était incapable de supporter le poids du déshonneur. Son âme, d'une trempe à toute épreuve, n'admettait pas comme celle de Georges les découragements. Sa vengeance une fois accomplie, il savait ce qu'il avait à faire.

Le lendemain du jour néfaste où de si étranges choses s'étaient passées, Georges Raymond se leva à sept heures du matin. À travers des défaillances fréquentes, il était doué d'une force de résistance qu'il n'eût probablement jamais soupçonnée sans les épreuves incroyables auxquelles le hasard l'avait soumis. Jetant le défi d'Oreste à l'implacable fortune, il s'étudia au sarcasme comme le sauvage qui attend la mort des mains de son ennemi. Il alla acheter chez Devisme un revolver et passa trois heures dans un tir des Champs-Élysées à casser des poupées. Assez habile chasseur autrefois, il finit par toucher le but presque à tous les coups.

— Encore un jour comme cela, dit-il, et je serai à deux de jeu avec le vicomte.

Il savait qu'il ne trouverait Isabeau qu'à une heure. À midi et demi, il se dirigea vers l'avenue Gabrielle où demeurait la comtesse de Tolna. En traversant les Champs-Élysées, il rencontra le marquis qui précédait de quelques pas Cambrinus, que l'on

voyait gesticuler à vingt pas au milieu de quatre ou cinq autres personnes, parmi lesquelles Georges reconnut Lecardonnel. Ces messieurs venaient de déjeuner dans un restaurant des Champs-Élysées dont l'isolement avait paru favorable pour les délibérations d'un petit comité qui préparait en secret la candidature de Gaspard pour les élections générales qui devaient avoir lieu dans trois mois.

— Tiens, c'est le marquis, fit Georges en allant à lui.

Le marquis mit son pince-nez.

— Je ne vous remets pas, dit-il avec le ton impertinent qui lui était habituel, à moins que vous ne soyez l'homme au coffret du ministère de l'intérieur.

Georges recula en portant la main à son revolver. Ainsi déjà d'Havrecourt avait parlé, et dans le cercle de ses amis Georges était signalé comme l'auteur d'une infâme trahison payée par la police ! Le marquis avait tourné les talons.

— Je devais m'y attendre, fit Georges ; mais je ne pensais pas que ce serait de si tôt. Puis, repoussant son revolver dans sa poche : Bah ! j'ai mieux à faire en ce moment qu'à jeter ma poudre aux moineaux.

Il entra chez la comtesse de Tolna, qui occupait tout le premier étage d'une magnifique maison située avenue Gabrielle. Il sonna.

— Madame est sortie, lui dit un valet de chambre en culotte courte.

— Où est M Rebecca ? dit Georges.

C'était le nom de la camériste.

— Monsieur, madame ne reçoit pas, dit la femme de chambre, en reconnaissant le jeune homme.

— Dites-lui que c'est le monsieur au coffret, fit Georges en pénétrant dans une pièce d'attente et en s'asseyant froidement sur une causeuse.

La femme de chambre, fort belle fille, à l'œil plein de ruses, au type judaïque très prononcé, le regardait avec une nuance d'impertinence qui indiquait le commencement de défaveur le plus caractérisé.

— Monsieur dit ?... fit-elle.

Georges, s'inspirant des grandes traditions, mit deux louis dans la main de la jeune femme et sourit en lui disant :

— J'ai besoin de voir votre maîtresse, faites, je vous en prie, que je la voie, mademoiselle.

Pendant que la camériste retournait dans l'intérieur pour parlementer, Georges considérait le luxe éblouissant qui l'environnait, en disant à part lui : Et tout cela est payé par la police ! Ah ! c'est une des grandes existences problématiques dont le vicomte me faisait la théorie ; j'ai beaucoup appris avec le vicomte ; et il s'était approché d'un magnifique plateau d'argent où se trouvaient pêle-mêle les cartes des hommes les plus riches, les plus distingués de Paris. Tout ce monde-là ne suffit pas, murmura-t-il, il faut encore...

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et du fond d'une pièce somptueuse, Georges entendit la comtesse disant de sa voix la plus

féline :

— Entrez donc, cher, j'ai fait consigner ma porte pour les importuns, mais non pour vous.

Georges pénétra dans ce sanctuaire dont l'ameublement merveilleux mériterait toute une description. Enveloppée d'un peignoir de satin mauve, pris à la taille par une ceinture flottante, le cou orné d'une dentelle à la Marie de Médicis qui laissait entrevoir les formes les plus exquises, la comtesse était plus belle que jamais. Les tresses noires de ses cheveux, négligemment entassés sur le sommet de sa tête charmante, découvraient de petites oreilles fines délicatement ourlées. Elle avait cet air coquet et triomphant qui ne l'abandonnait jamais, sa bouche était pleine de sourires ; elle écrivait devant un petit secrétaire en bois de rose du plus pur Louis XVI orné de bronzes ciselées par Gouttières.

— Je vous attendais. Rien n'est arrivé, n'est-ce pas, mon ami ? J'ai le coffret là, dit-elle tout bas.

— Vraiment, dit Georges en s'efforçant de remplacer par une fureur concentrée l'admiration qui lui montait au cœur, je serais assez curieux de le voir.

— Mais le voila ! dit la comtesse en passant dans une chambre voisine. Ah ! il aurait fallu le don de la seconde vue pour le trouver où je l'avais mis, et elle l'apporta sur la table pendant que son regard perçant interrogeait le visage du jeune homme assis devant la table et regardant le coffret avec une glaciale indifférence.

Il releva vivement la tête, la comtesse avait déjà cessé de l'observer, et, pour dissimuler un intervalle de silence, elle rejetait

comme Vénus, et avec des mains non moins belles, une tresse de ses cheveux qui venait de tomber sur son cou.

— Je suis fort intrigué de savoir ce qu'il y a là-dedans, dit Georges d'un air ironique ; avez-vous vu ce qu'il y a là-dedans ? Il paraît que ne n'est pas la boîte de Pandore, car votre front n'a point pâli…

— Vous avez dit ?… fit la comtesse en échangeant avec le jeune homme un regard avant-coureur des tempêtes.

— Je dis, madame, répondit Georges sans se lever et en repoussant le coffret devant lui, je dis que je suis pas surpris qu'il soit fermé… puisqu'on a pu… l'ouvrir…

La comtesse comprit qu'une scène allait éclater, et comme elle tenait essentiellement à ce qu'aucun de ses gens n'entendît les paroles étranges qui pouvaient s'échanger, elle se leva :

— Rebecca ! dit-elle, allez prévenir la comtesse que je ne pourrai pas dîner avec elle ce soir ; et vous, Jean, portez cette lettre à M. le marquis Saporta. De suite, tous les deux.

Et maintenant, sans phrases, que voulez-vous dire, monsieur ? fit la comtesse en rentrant dans la chambre et en regardant Georges Raymond de l'air le plus hautain du monde.

— Sans phrases, répondit Georges Raymond en écoutant dans l'escalier le pas des domestiques qui s'éloignaient, combien vous a rapporté ce coffret que vous êtes allé vendre hier à la police ?

— Misérable ! s'écria Isabeau cherchant du regard autour d'elle, c'est avec une cravache qu'on vous répondra !

— Des injures, de la violence ! Ah ! vous tombez bien, dit Georges en s'élançant comme un tigre pour mettre le verrou à la porte ; vous avez renvoyé vos domestiques, j'en profiterai, et il repoussa d'un geste si violent la comtesse qui se précipitait en criant vers la porte, qu'elle tomba sur les genoux.

Ah ! des outrages ! j'en suis assez abreuvé depuis qu'abusant de la confiance d'un malheureux qui vous aimait, vous êtes venue comme une infâme, à l'aide du piége le plus vil, ravir un dépôt qui avait été confié à mon honneur et dont la révélation peut avoir les conséquences les plus fatales.

Appelez-moi misérable, vous avez raison, je le suis en effet, aux yeux de ceux qui ne me connaissent pas, depuis que votre trahison me désigne à tous les yeux comme un dénonciateur stipendié, comme un vil espion ! Vous me faites prendre votre place à vous, madame, qui jouez réellement ce rôle ignominieux et qui êtes inscrite comme telle sur les fonds secrets plus déshonorants que les registres où l'on constate la profession patentée des filles perdues. Mais, vous avez raison, ne suis-je pas un misérable, un pauvre diable sans conséquence qui peut bien endosser la casaque de l'espion après avoir passé dans votre alcôve !

Terrifiée de ces paroles, la comtesse ployant la tête comme une couleuvre, subissait malgré elle le poids du talon que ce jeune homme appuyait sur sa poitrine.

— Je suis pauvre ! c'est vrai. Vous me le disiez hier en regardant mes défroques qui insultaient à votre richesse de boue ; mais pourtant, madame, si pauvre que je fusse, je vous avais payée et, si vous aviez seulement la pudeur de vos pareilles, vous ne m'auriez pas dérobé ce qui ne n'appartenait pas.

— Votre bracelet ! s'écria en rugissant la comtesse à cette dernière insulte. Tenez, voilà le cas que j'en fais.

Elle fit voler une vitre en éclats et jeta par la fenêtre le bracelet de Georges qu'elle avait saisi sur la cheminée.

— Allez le ramasser, il vous appartient, dit-elle indomptable et les lèvres blanches de colère.

— Vous ne rendez pas ce que ce coffre vous a rapporté, dit Georges implacable, jetez donc aussi par la fenêtre ce que vous avez ramassé dans les fondrières de la police impériale ! Et il s'avança vers elle d'un air si menaçant qu'elle eut peur pour la seconde fois.

— Enfin, que voulez-vous de moi, dit-elle en versant tout à coup un torrent de larmes, vous êtes bien lâche de venir ainsi m'insulter, parce que vous me voyez seule, et je ne me justifierai en rien ; que voulez-vous de moi ?

— Je vais vous le dire ; asseyez-vous là et écrivez.

Déjà la comtesse avait repris toute son élasticité, et ses yeux brillaient à travers ses larmes comme des étoiles.

— Me voici, monsieur, j'écoute.

— Je dicte : À Monsieur le vicomte d'Havrecourt.

— C'est écrit.

— « Monsieur, je dois à ma conscience de vous déclarer… »

— Après ? dit la comtesse, qui faisait semblant d'écrire et jetait des regards furtifs autour d'elle.

— « … que M. Georges Raymond est totalement innocent de l'infâme trahison dont vous l'avez soupçonné ; c'est moi, malheureuse, aujourd'hui bourrelée de remords, qui, après avoir enlevé ce coffret par surprise, suis allée le livrer à la police !… »

La comtesse fit un sursaut :

— Jamais je récrirai cela ; car c'est un horrible mensonge.

Georges Raymond mit la main dans la poche de son paletot, et lui dit :

— Vous l'écrirez, où je vous… tue sans discussion, sans plus de pitié pour vous que pour une vipère rencontrée au coin d'un bois.

Et il sortit son revolver qu'il cacha derrière son dos.

— Eh bien tirez donc ! dit la comtesse qui croyait encore à une feinte.

Georges Raymond se recula de trois pas : la comtesse entendit le ressort de l'arme à feu que tenait Georges. Elle vit dans ses yeux une expression si exaltée et si implacable qu'elle tomba à genoux en joignant les mains. Un instant, le cœur de Georges bondit à ses lèvres en voyant si profondément humiliée à ses pieds cette femme si belle.

— Écrivez et signez ! fit-il d'une voix émue qui indiquait le paroxysme de la résolution triomphant de tout.

Elle s'élança sur la table et écrivit en un trait de plume, mot pour mot, ce que Georges avait dicté.

— Donnez ! dit Georges qui, après avoir reçu le billet, se recula de dix pas, dans la crainte d'une attaque soudaine. Il vérifia, rien

n'y manquait. Il ouvrit vivement la porte en se retournant avec son arme et descendit rapidement l'escalier.

La comtesse était retombée sur les genoux après son départ ; elle se releva tout à coup avec une rapidité surprenante, ouvrit brusquement la fenêtre et s'écria en désignant Georges qui tournait le coin de la rue :

— Arrêtez cet homme ! c'est un assassin !

45

Le cri de la comtesse, heureusement pour Georges Raymond, s'était perdu dans l'espace. L'avenue était déserte. Un ou deux passants retournèrent seuls la tête d'un air stupéfait en entendant ce cri qui semblait ne s'adresser à personne. Georges avait déjà tourné le coin de l'avenue, pris une rue de traverse, et, marchant rapidement, s'était mis à l'abri de toute surprise.

— C'est assez corsé, ce que je viens de faire, dit-il avec un sourire amer. Extorsion de signature, menaces de mort. Allons ! je deviens fort, comme dirait d'Havrecourt.

Il jeta à l'adresse du vicomte, enfermée dans une enveloppe, la confession qu'il venait d'arracher à Isabeau, et se rendit rue Hautefeuille, où demeurait Karl Elmerich.

La rue Hautefeuille est une petite rue qui monte parallèlement au boulevard Saint-Michel jusqu'à la rue de l'École-de-Médecine, en partant de la place Saint-André-des-Arts. Il y avait à cette

époque, au numéro 6 de cette rue, un hôtel meublé dont le rez-de-chaussée était occupé par un café.

C'est dans cette maison ou plutôt dans ce bouge que Karl Elmerich habitait. Il y avait là des chambres d'étudiant qui faisaient frémir, des galetas suant l'indigence, la malpropreté et la prostitution ; un escalier sale, des corridors noirs comme ceux d'une caserne, des portes jaunes numérotées, un carrelage couvert d'un glacis visqueux. Tel était l'aspect de l'affreux hôtel garni où la mauvaise fortune et le hasard avaient fait tomber Karl Elmerich.

Avec ses instincts aristocratiques, jamais Georges Raymond, dans ses plus mauvais jours, n'aurait pu se résigner à vivre dans un tel lieu.

Plus indifférent aux choses extérieures, n'ayant jamais connu l'aisance, Karl ne soufrait pas autant que Georges de tous les détails qui blessent la vue au sein de la pauvreté. Tout entier aux travaux de son art et vivant d'une vie intérieure, comme certains artistes, il avait la résignation patiente et douce qui permet de tout supporter.

Il n'était attaquable que par deux côtés, par une susceptibilité extrême pour tout ce qui se rattachait à son art et par le mysticisme exalté de ses opinions. Nous avons déjà signalé cette tendance, qui n'est point rare chez des natures d'élite déclassées par le malheur de leur naissance ou les hasards de leur première éducation.

Doubledent n'ignorait aucune de ces particularités, et il avait su les exploiter avec l'art infernal qui le caractérisait, à l'aide de ses deux affidés, Lecardonnel et Ecoiffier, dont la tactique consis-

tait à défendre toujours Georges Raymond devant Karl, pour terminer ensuite par quelque insinuation de la plus noire perfidie.

Ainsi Georges Raymond, emporté par la vie de plaisirs, avait quelque peu négligé Karl Elmerich, il l'avait même totalement oublié, on se le rappelle, à la représentation de l'Opéra, où il avait retrouvé M de Nerval. Ecoiffier et Lecardonnel, rencontrant tous les jours Karl à la pension du père Lamoureux, n'avaient pas manqué de souligner avec art des griefs qui ne se seraient probablement jamais formulés dans la pensée du jeune Alsacien.

Georges Raymond était un cœur d'or, une nature d'élite, une intelligence de premier ordre, mais il était bien léger, bien dissipé. Comment, ayant entre les mains la direction d'une affaire aussi importante que celle de Karl, ne venait-il pas le voir plus souvent ?

Georges Raymond commençait à aller dans le monde, et pouvait par ses relations être utile à son ami Karl ; pourquoi ne le présentait-il pas dans des salons où son talent de compositeur pouvait être apprécié ?

Karl répondait que Georges Raymond venait lui-même même de faire trop récemment ses débuts pour être encore en mesure de le présenter.

— C'est vrai, c'est vrai, répondaient Lecardonnel et Ecoiffier ; c'est un ami dévoué qui ne nous fera jamais défaut ; ils se retournaient alors du côté de la politique.

Quel dommage qu'avec son intelligence et son talent, Georges Raymond ne soit pas plus dévoué aux intérêts de la cause populaire ! Il ne savait pas assez dissimuler le dédain que lui faisaient

éprouver les opinions de ses amis. Lancé dans la vie de plaisirs, il oubliait trop les souffrances de ses camarades, et il dépensait avec des courtisanes de haut parage le mince héritage de son oncle.

Il avait, il est vrai, prêté immédiatement trois mille francs à Karl ; mais il savait bien que Karl, une fois devenu riche, ne serait pas embarrassé pour les lui rendre, il avait bien placé son argent, etc.

Enfin, les deux compères avaient exploité contre Georges Raymond même le peu de goût qu'il avait pour la musique. Un jour, en discutant, Georges avait dit que la musique était un art qui n'impliquait pas par lui-même de grandes facultés intellectuelles. Ecoiffier avait traduit le mot en disant que, suivant Georges Raymond, la musique était un art bête et il avait fait répéter le mot par Léon Gaupin.

Toutes ces calomnies, toutes ces insinuations savamment calculées, avaient échoué devant l'inaltérable confiance de Karl pour Georges Raymond ; mais qui peut dire qu'elles n'eussent pas jeté à son insu quelque trouble dans son cœur ? Dans tous les cas, Doubledent allait bientôt utiliser, comme on le verra, les germes de prévention qu'il avait fait semer par ses deux complices dans l'âme du jeune compositeur.

Lorsque Georges Raymond arriva rue Hautefeuille, Karl Elmerich était dans sa chambre en train de traduire au piano les morceaux de son opéra.

L'argent que Georges lui avait prêté n'avait pas servi à améliorer sensiblement sa position matérielle. Obéissant aux penchants exclusifs de son art, Karl s'était immédiatement acheté de la mu-

sique, un piano d'Érard, une flûte, divers instruments professionnels, et il était presque aussi pauvre qu'auparavant. Mais sa chambre avait un air de décence et de propreté qui contrastait avec le milieu déplorable qui l'entourait.

— Enfin ! dit Karl en sautant au cou de Georges Raymond, te voilà ! Qu'es-tu devenu depuis le jour de l'Opéra, où tu m'as si complètement abandonné ? Je n'ai pas pu te retrouver, même chez toi. Mais tu es tout changé ? Et Karl le regardait avec tendresse en constatant le ravage qui s'était fait sur ses traits depuis deux jours. Ecoiffier a peut-être raison, tu…

— Et quoi donc ? dit Georges en voyant paraître sur les joues de Karl une légère rougeur qui complétait sa pensée. Non, cher ami, tu te trompes, fit Georges en secouant la tête ; j'ai de grands chagrins que je ne peux pas te dire aujourd'hui. Je vais peut-être m'éloigner pendant quelques mois pour une affaire grave…

— Comment ! dit Karl tout troublé, tu vas me quitter en ce moment ! Et pourquoi ? pour quelle affaire ?

— Des affaires de famille… peut-être un procès avec la légataire universelle de mon oncle, dit-il en souriant tristement. Mais rassure-toi, je ne partirai pas avant d'avoir réglé tes intérêts, et je veux justement t'en parler. As-tu en moi une confiance absolue ?

— Oh ! absolue, dit Karl en regardant Georges avec les yeux les plus limpides.

— As-tu revu Doubledent ?

_ Du tout ; et toi ?

— Pas davantage. Je l'ai attendu inutilement avant-hier ; tu te rappelles que je lui avais écrit ; il n'est pas venu. Par des raisons que j'ignore, le cloporte reste immobile en ce moment ; mais j'agirai sans lui ; surtout ne parle pas, ne conclus rien, ne signe rien sans m'avoir vu. Je ne puis t'expliquer en ce moment toute cette affaire ; je ne te ferai qu'une question : en supposant aussi considérable qu'elle le paraît la succession de ton père, que consentirais-tu à abandonner à la famille qui la détient et à Doubledent pour la rémunération qui lui est due ?

— Oh ! mon cher Georges, comment veux-tu que j'examine et que je discute ces choses-là ? Je m'en rapporte absolument à toi. Ne serais-je pas trop heureux si, par la plus modeste fortune, je pouvais sortir de cette affreuse misère ? Je n'ai pas de besoins, je n'ai d'amis que toi et aussi peut-être Gaupin, je n'ai d'autre amour que mon art.

Au mot d'amour, Georges Raymond songea qu'il n'avait jamais parlé à Karl de M de Nerval et qu'il ne pouvait plus maintenant se dispenser de lui en parler, puisque c'était elle qui possédait la succession de Daniel Bernard. Il éprouva un serrement de cœur dont il ne se rendit pas bien compte.

— Je lui en parlerai demain, se dit-il.

— Georges ! fit Karl, tu m'as dit que tu avais de grands chagrins, et tu ne m'en parles pas.

— Non, mon cher Karl, pas aujourd'hui, je ne le pourrais pas ; j'ai besoin de toute ma force et le temps me manque. Demain, tu sauras tout. Jusque-là, ne me demande rien.

Karl lui serra silencieusement la main ; et Georges, en dérobant ses larmes, se fit conduire à l'hôtel de Marcus.

46

En se rendant chez le comte de Marcus, Georges Raymond réfléchissait à l'étrangeté des événements qui s'étaient produits coup sur coup dans son existence jusqu'alors si monotone.

— Qui m'eût jamais dit, pensait-il en faisant arrêter sa voiture devant le magnifique portail de l'hôtel, que j'entrerais un jour ici, moi, pauvre hère, à titre d'ambassadeur, pour traiter de la succession d'une des plus grandes héritières de France et des plus nobles demoiselles du faubourg Saint-Germain ? Favori pendant huit jours d'une des plus belles femmes de Paris, qui se trouve être un espion ; conspirateur sans le vouloir, dépositaire d'un secret d'État, trahi par ma maîtresse et à la veille de me couper la gorge avec mon meilleur ami ; que va-t-il m'arriver dans cette maison ?

La porte cochère de l'hôtel était ouverte et laissait apercevoir le noble aspect d'une cour pavée, au fond de laquelle était un superbe perron orné d'une rampe en fer forgé du plus grand style. Georges passa devant un suisse au front sévère, qui répondit affirmativement à sa question : M. le comte de Marcus est-il chez lui ? — et qui fit retentir une cloche de signal pendant qu'un laquais en culotte courte apparaissait au-dessus du perron de la cour pour le recevoir.

L'air seigneurial de cette demeure et la tranquillité qui régnait partout l'impressionnèrent vivement. La maîtresse de céans était donc cette jeune fille si belle qui lui était apparue un soir à l'église Notre-Dame, et qui depuis comme alors avait fait une si profonde impression sur son âme !

Mais il se défendit contre l'excès de son émotion par une pensée amère.

— Elle aussi, sans doute, elle est déchue ! se dit-il en pensant avec une douleur cuisante que le vicomte d'Havrecourt avait osé lui donner un rendez-vous chez sa maîtresse et qu'elle y viendrait pour être séduite, si déjà elle ne l'était pas.

Le jeune homme fit passer sa carte sur laquelle il y avait écrit : Georges Raymond, avocat à la Cour impériale, et où il avait ajouté au crayon : « Pour cause urgente. »

Pendant que le valet de chambre la portait à M. de Marcus, Georges Raymond, qui savait apprécier les belles choses, considérait le haut plafond, la grande cheminée Louis XIV et les ornements pleins d'une dignité princière de la pièce d'attente où il se trouvait.

Le comte de Marcus était un vieillard de soixante-cinq ans, aux cheveux et à la barbe d'une blancheur éblouissante, sur un visage d'un ton chaud et sillonné de rides profondes.

Le visage d'une fort belle expression était plein d'un calme doux et triste qui le rendait extrêmement sympathique. Le comte avait eu de grands chagrins que personne ne connaissait. Après avoir été mêlé à la diplomatie et aux événements politiques de

son temps, il s'était éloigné de bonne heure de la vie publique et manifestait une vive répugnance pour tout ce qui la lui rappelait.

Resté légitimiste de cœur, il ne croyait pas au triomphe de son parti et, ne voulant pas dire ce qu'il en pensait, il n'en parlait jamais.

Après avoir sévèrement blâmé autrefois le mariage de sa sœur, M de Nerval, avec l'aventurier Daniel Bernard, il avait eu la satisfaction de la voir dans une splendide position de fortune. Après la mort de son second mari, M Daniel Bernard avait racheté l'hôtel de Marcus que le comte avait été forcé de vendre, et depuis la mort de sa sœur il habitait avec sa nièce le magnifique immeuble dont il avait été autrefois propriétaire.

Quelques instants avant l'arrivée de Georges Raymond, le comte était avec M de Nerval et M de Dammartin dans un petit salon Louis XVI plein de souvenirs artistiques de la fin du dernier siècle.

M. de Marcus ne savait rien encore de l'histoire du coffret. Le comte de B***, tombé gravement malade depuis la scène qu'il avait eue avec le vicomte d'Havrecourt, ne recevait personne. La consternation régnait dans cette maison, où les pieuses femmes qui soignaient le vieux gentilhomme essayaient encore de retenir un secret qui ne pouvait plus être gardé.

Assez souffrant lui-même, M. de Marcus n'était point sorti depuis la veille. Il parcourait en ce moment quelques journaux du matin.

Mde Nerval lisait ; M de Dammartin faisait de la tapisserie, jetant de temps en temps un coup d'œil à la dérobée sur M de

Nerval.

C'était le jour du rendez-vous que d'Havrecourt avait osé donner à M de Nerval dans la maison d'une femme galante.

Un rendez-vous pour une jeune fille du monde, placée dans les conditions où se trouvait M de Nerval, est d'une réalisation presque impossible. Toujours avec son oncle ou accompagnée de M de Dammartin, il lui était arrivé une fois ou deux tout au plus de sortir seule en voiture ou accompagnée d'un domestique.

Ce jour-là l'obstacle paraissait infranchissable, et cependant elle se disait qu'Hector allait bientôt l'attendre, dévoré d'impatience, désespéré, s'il ne la voyait pas. Elle se rappelait l'air fatal qu'elle lui avait trouvé trois jours auparavant, quand il partait.

Il devait être de retour, il n'était peut-être revenu sitôt que pour elle. Toutes ces pensées agitaient son cœur, et quoiqu'elle sentît bien ce qu'elles avaient de coupable, elle ne pouvait écarter la tentation ; les obstacles même l'irritaient.

— Je vais m'absenter jusqu'à cinq heures, dit le comte de Marcus, je prendrai en passant des nouvelles du comte de B***.

— Ah ! ne put s'empêcher de dire avec une certaine vivacité M de Nerval en suspendant sa lecture. Vous avez raison, M. d'Havrecourt doit être revenu. Et elle rougit en prononçant son nom.

Mde Dammartin se leva comme pour aller chercher quelque chose, et, prête à franchir la porte, elle se retourna. Blanche ne lisait plus, elle rêvait. Se voyant seule elle tira quelque chose de sa poche. C'était une lettre du vicomte.

— Que lisez-vous donc là, ma chère Blanche ? lui dit M de Dammartin qui reparut presqu'aussitôt.

Mde Nerval tressaillit.

— Je suis toute nerveuse aujourd'hui, fit la jeune fille ; vous m'avez fait peur. Ce que je lisais, dit-elle en embrassant M de Dammartin pour cacher son embarras, je n'oserai pas vous le dire ni même vous le montrer ; ce sont des vers.

— Que l'on vous aurait remis ?

La jeune fille secoue la tête.

— Que vous avez faits ?

La jeune fille fit un mouvement de tête affirmatif pour soutenir ce gros mensonge.

— Quelle folie ! une jeune fille faire des vers ! Si votre oncle le savait, il vous gronderait fort ; montrez les-moi.

— Oh ! non, vous vous moqueriez par trop, vraiment ; c'est un enfantillage dont je ne veux pas laisser de trace.

Mde Dammartin n'insista pas ; mais elle lui jeta un regard qui fit de nouveau rougir la jeune fille ; puis, au bout d'un instant, elle lui dit :

— J'ai une visite indispensable à rendre à M de Senneterre ; voulez-vous m'accompagner ?

— Excusez-moi, madame, je me sens très paresseuse ce soir.

La jeune fille entrevoyait tout à coup, grâce à la sortie successive de son oncle et de M de Dammartin, la possibilité de tenir à

d'Havrecourt la promesse téméraire qu'elle lui avait faite, mais elle se sentait toute tremblante en y pensant.

— Décidément, cette enfant a quelque chose, se dit M de Dammartin.

C'est à ce moment que l'on entendit la cloche du signal qui annonçait Georges Raymond.

Le comte de Marcus n'était point encore sorti quand on lui apporta la carte de Georges Raymond.

Il passa dans son cabinet, où Georges fut introduit, et, sans parler, il fit au jeune avocat un signe gracieux pour s'engager à s'asseoir.

— Vous ne me connaissez point, monsieur le comte, et les circonstances qui m'amènent, excuseront, je l'espère, à vos yeux, ce que ma démarche peut avoir d'improvisé, dit le jeune avocat ; je suis l'ami intime et le conseil de M. Karl Elmerich, fils légitime de Daniel Bernard, marié antérieurement à Colmar sous le nom de Karl Elmerich, qui était son véritable nom.

— Je connais en effet ces détails qui ont été nouveaux et très étranges pour moi, dit le comte. Je les connais par la démarche qu'a faite ici un agent d'affaires du nom de Doubledent, qui est venu me montrer une série d'actes de l'état civil parfaitement en règle, établissant la filiation d'un héritier légitime dont nous n'avions jamais, ma nièce et moi, soupçonné l'existence. Votre démarche ici ne se rattache-t-elle pas à celle de M. Doubledent ?

— En aucune façon, dit Georges Raymond, qui apprenait pour la première fois la démarche de Doubledent chez le comte de Marcus. Je viens au nom de M. Karl Elmerich lui-même et pour

aider à vous délivrer, si cela est possible, des obsessions de cet homme.

Le comte fit un mouvement de tête plein de courtoisie, mais froid. Il ne savait pas en somme à qui il avait affaire.

— Vous ne paraissez pas connaître entièrement la situation, dit-il. M. Doubledent est mandataire de M. Karl Elmerich ; il l'est aux termes d'une procuration notariée qui lui donne les pouvoirs les plus étendus au regard du détenteur actuel de la succession.

Georges Raymond n'avait pu que soupçonner l'existence de cette procuration, d'après ce que Karl lui avait raconté de sa première entrevue avec Doubledent et de la pièce que ce dernier lui avait fait signer. Georges fit un signe comme pour indiquer qu'il n'ignorait rien de tout cela, afin de ne pas avoir une situation fausse dans un entretien de cette importance.

— Cette procuration importe peu, dit-il ; M. Karl Elmerich la révoquera quand il le voudra, et il suffira que je lui en donne le conseil.

— Soit, dit le comte de Marcus en souriant ; mais je ne vois pas comment vous pourriez vous passer de M. Doubledent, car c'est lui qui possède tous les titres établissant la situation de M. Karl, et M. Doubledent mis de côté, il n'y aurait probablement plus d'héritier de Daniel Bernard en état d'établir ses droits.

— C'est parfaitement vrai, monsieur le comte, dit Georges Raymond qui ne pouvait s'empêcher de remarquer la sagacité que M. de Marcus apportait dans cet entretien ; aussi la première question qui se pose est-elle de se débarrasser de Doubledent à prix d'argent…

— Et à quel prix croyez-vous qu'il serait possible de le désintéresser ?

— Je crois qu'il faut songer à une somme considérable… peut-être six cent mille francs.

Le comte de Marcus regardait de temps en temps le jeune avocat avec un regard pénétrant qui indiquait un reste de défiance, et Georges Raymond devinait que malgré toute son audace, Doubledent avait trouvé à qui parler dans la personne de M. de Marcus.

— Six cent mille francs ? dit le vieux gentilhomme, M. Doubledent avait parlé d'un chiffre beaucoup plus considérable ; mais la rémunération de M. Doubledent est une chose entre lui et M. Karl. Quelles seraient les prétentions de M. Karl lui-même sur la succession ?

— Monsieur le comte, j'apprécie que si M. Daniel Bernard n'avait pas été surpris par la mort, il aurait légué toute sa fortune à sa femme. L'action en restitution de Karl n'aurait pu, dans ce cas, s'exercer que pour la moitié de la succession, puisque le legs aurait été valable jusqu'à concurrence de cette quotité. C'est donc la moitié de la succession que réclamera M. Karl Elmerich.

— Ce sont là de bonnes et loyales paroles, dit le comte de Marcus gagné par l'air de franchise du jeune avocat, je vous en remercie, mais…

Àce moment une voix de femme se fit entendre, la porte s'ouvrit vivement.

C'était M de Nerval, une apparition ! Georges Raymond ne l'avait aperçue, pour ainsi dire, jusqu'alors qu'à la dérobée. Il

avait devant lui et dans tout l'éclat de ses charmes, cette jeune fille dont il avait si longtemps rêvé.

Une expression de très grande surprise s'était peinte sur ses traits en apercevant le jeune avocat.

— Vous n'êtes point de trop, ma nièce, dit le comte de Marcus en arrêtant, par un geste paternel, le mouvement de retraite de M de Nerval. Il s'agit ici de vos intérêts. Monsieur est avocat, et il vient me parler, au nom de son client, des conditions auxquelles il serait possible de transiger sur la succession de votre mère.

Georges Raymond s'était immédiatement levé et s'inclinait devant la jeune fille dont l'étonnement paraissait avoir augmenté

Au même moment un domestique se présenta une lettre à la main :

— Pour monsieur le comte ! On demande une réponse de la part de M. le comte de B***.

— Très bien, je vais la donner ; veuillez m'excuser pour un instant, dit M. de Marcus, vous êtes avec votre partie adverse, ajouta-t-il en souriant.

— Monsieur, où vous ai-je donc vu pour la première fois ? dit M de Nerval avec une expression de simplicité charmante.

— Je ne sais ; peut-être à l'église Notre-Dame, un soir ; une autre fois rue des Saints-Pères, et il y a deux jours à l'Opéra.

— Et c'est vous, monsieur, qui êtes chargé de venir nous parler au nom du fils de Daniel Bernard ? Que cela est étrange ! Et ce Karl Elmerich, comment est-il ?

— Mais il est très bien, mademoiselle, dit Georges Raymond. Il est aussi bien qu'on peut l'être. Oh ! pensa-t-il avec un soupir, quand il la verra !

— Alors, monsieur, nous n'avons aucun droit sur la succession de Daniel Bernard.

— Aucun droit positif, non, mademoiselle ; mais mon ami Karl Elmerich ne réclamera que la moitié de la succession.

— Et comment ? ce sera de la libéralité de M. Karl Elmerich que nous tiendrons la moitié de cette fortune ? Nous ne le demanderons jamais et nous ne l'accepterons pas.

— Si ! mademoiselle, vous l'accepterez quand vous connaîtrez celui qui viendra vous en supplier très humblement. J'ai d'ailleurs expliqué à M. le comte de Marcus qu'en bonne justice vous étiez réellement fondée à retenir la moitié de cette fortune.

— Et qui peut vous porter à prendre ainsi la défense de nos intérêts ? dit M de Nerval en regardant le jeune avocat avec un redoublement de curiosité.

Georges Raymond ne répondit pas. Il songeait que M de Nerval avait rendez-vous ce jour-là même chez M de Saint-Morris avec le vicomte d'Havrecourt, et il sentit l'amertume monter de nouveau de son cœur à ses lèvres.

— Je suis ou plutôt j'étais l'ami de M. le vicomte d'Havrecourt, dit-il froidement.

Àce nom le visage de la jeune fille se couvrit de rougeur.

— Vous êtes l'ami de M. d'Havrecourt. Eh bien ! quel rapport ?...

— Mademoiselle, dit Georges Raymond en baissant la voix et en regardant autour de lui, pardonnez ce que vous allez entendre à un homme que vous ne reverrez probablement jamais et qui n'est mû que par un dévouement profond. N'allez pas rue de Rome, 15…

Àces mots la jeune fille rougit, pâlit, chancela et dit en tremblant à voix basse :

— Monsieur, qui vous a dit ? M. d'Havrecourt ?… Il aurait donc été assez indigne ?…

— Non, ce n'est pas lui ; je ne dois pas vous laisser cette pensée, parce que ce serait une calomnie ; mais…

— Qu'est-ce ? dit le vicomte de Marcus en rentrant, et il fronça le sourcil en apercevant le trouble des deux jeunes gens.

— Mais Blanche est sur le point de se trouver mal ! s'écria M de Dammartin qui venait d'entrer dans la chambre et s'élança vers la jeune fille.

— Que s'est-il donc passé ici ? dit le comte de Marcus d'un ton sévère

— Mais rien du tout, mon oncle, dit M de Nerval revenant aussitôt de son émotion.

— Mais pourquoi ce trouble ? pourquoi cette pâleur ?

— La pensée d'être ruinée… et redevable à M. Karl… J'avoue que…

Georges Raymond, sentant que sa position devenait fausse, salua profondément et sortit.

— Vous reviendrez, monsieur ? dit M de Nerval.

— Je ne crois pas, mademoiselle, dit tristement le jeune homme.

Et pendant que M. de Marcus se retournait vers M de Dammartin pour lui demander l'explication de cette scène :

— Monsieur, dit Blanche de Nerval avec une expression charmante de pudeur confuse, dont l'accent de sincérité était invincible, croyez que je n'ai point à rougir…

Et elle rougit ; mais l'accent de sa voix et son regard avaient convaincu Georges Raymond.

47

L'histoire du coffret commençait à s'ébruiter. Le vicomte d'Havrecourt, dans un transport de fureur, l'avait apprise le premier au marquis qu'il avait rencontré en sortant de chez le comte de B***. M. de Marcus l'avait apprise la veille chez le comte de B*** en allant s'enquérir des nouvelles de sa santé après le départ de Georges Raymond. Doubledent en avait été informé des premiers par Ferminet.

Àl'instant ses plans furent changés.

D'Havrecourt l'avait bien jugé en pensant qu'il n'hésiterait pas à l'abandonner, s'il apprenait la mésaventure qui venait de lui arriver. Doubledent comprit de suite que l'esclandre du coffret rendait le mariage impossible.

— Le vicomte est noyé, j'ai rattrapé à peu près mon argent avec lui, n'en parlons plus, se dit-il. C'est à Karl Elmerich lui-même que je vais maintenant faire épouser M de Nerval ; c'est un coup de partie et ce sera moral comme dans une pièce de Scribe.

Ce parti une fois arrêté, Doubledent résolut de brusquer la solution. Laisser le vicomte aller au fond de l'eau, accabler Georges Raymond et se présenter hardiment à l'hôtel de Marcus, accompagné de l'héritier légitime de Daniel Bernard, dont le tuteur de M de Nerval avait exigé la production, tel est le projet qu'il conçut immédiatement. Mais il fallait commencer avant tout par se débarrasser de Georges Raymond.

D'après ses instructions, Ecoiffier et Lecardonnel n'avaient pas, depuis trois jours, perdu un seul instant de vue Karl Elmerich. Ils étaient constamment sur ses traces, se relayant pour l'observer et le suivre tour à tour quand ils avaient fait semblant de le quitter.

Ils étaient en faction dans la rue lorsque Georges Raymond était venu dans la matinée rendre visite à Karl. Ils l'avaient vu entrer et ils avaient vu Karl sortir seul deux heures après. Or, en rentrant dans sa chambre vers quatre heures et demie, Karl avait ramassé près de sa table de travail une lettre décachetée ayant l'aspect usé et fatigué, telle qu'une lettre peut être à la suite d'un séjour prolongé dans un portefeuille ou dans la poche d'un paletot.

Cette lettre n'était pas sous enveloppe ; l'adresse avait été mise sur la feuille pliée en carré long, comme cela se fait encore quelquefois, et en ramassant ce papier pour savoir ce que c'était, il vit

au bas la signature de Doubledent. Déplier, lire, fut l'affaire d'un instant ; la lettre contenait ces mots :

« Je vous prie, monsieur, de cesser vos visites chez moi à partir de ce jour ; j'ai cru un instant à votre loyauté, il m'était doux de penser que Karl avait en vous un défenseur dévoué, et j'étais heureux de le dire quand je pouvais le penser ; mais de funestes relations vous ont perdu ; d'indignes amitiés et de non moins indignes amours vous ont amené à renier tous vos principes ; les propositions que vous m'avez faites depuis dans votre intérêt personnel pour le règlement des droits de succession de Karl Elmerich, ne me permettent pas de continuer mes rapports avec vous. C'est un pacte de spoliation que vous m'offrez.

» Quant à votre espoir d'épouser M de Nerval, qui détient la succession de Karl, je le considère comme chimérique.

» En tout cas, ne comptez en rien sur mon concours.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» A. Doubledent. »

Karl Elmerich demeura pétrifié : cette lettre était adressée à M. Georges Raymond, avocat à la Cour impériale, rue Jacob, 40. Comment se trouvait-elle là ?

Elle était évidemment tombée de sa poche lorsqu'il était venu voir Karl dans la matinée. Le cachet d'affranchissement qui se trouvait au dos, le timbre de la poste, l'adresse indiquée sur cette lettre parvenue régulièrement au destinataire, tout cela frappa Karl Elmerich comme une affreuse mais palpable réalité.

Comment eût-il deviné de plein saut l'infernale invention de Doubledent ? Il tomba foudroyé sur un siège. Il se rappela alors, comme dans un cauchemar, les paroles cauteleuses de Lecardonnel et d'Ecoiffier, les réticences de Georges Raymond.

— Qui est, en effet, en possession de cette succession ? Il ne me l'a jamais fait connaître, pensa-t-il. Ce serait donc cette demoiselle de Nerval, dont il est question dans cette lettre ; il ne m'en a jamais parlé. Et, ce matin, pourquoi est-il parti si troublé m'annonçant un voyage prolongé, me demandant ce que je voulais abandonner sur ma succession ? Oh ! mon Dieu !

L'abominable agent d'affaires avait compté pour le succès de cette machination sur l'inexpérience de Karl, sur la surprise du premier moment, et il ne s'était pas trompé.

Il avait calculé l'influence déjà produite sur cette jeune âme par le travail souterrain de ses deux affidés. Il savait que d'Havrecourt rejetait sur Georges Raymond toute la responsabilité de l'enlèvement du coffret, et que Georges Raymond, publiquement soupçonné d'une pareille infamie, pouvait être accusé de tout.

Quand un homme est réduit au désespoir, tout le monde peut le frapper impunément, on ne discute plus la calomnie ; personne ne connaissait mieux que Doubledent cette loi implacable du monde. Il n'hésita donc pas, vu les circonstances, à fabriquer cette lettre au sujet de laquelle un mot d'explication suffira.

Doubledent avait, comme on se le rappelle, des relations ténébreuses avec une foule de petites gens dont il obtenait ce qu'il voulait. Le facteur qui faisait le service dans la section du quartier que Georges Raymond habitait était un de ses affidés. Il avait suf-

fi à Doubledent de jeter à la poste la lettre que nous avons lue et il se l'était fait remettre de la main à la main par le facteur.

L'abbé Ecoiffier qui, depuis trois jours, avait loué furtivement un cabinet dans l'hôtel pour surveiller Karl de plus près, s'était glissé dans la chambre du jeune homme en son absence et avait jeté la lettre près de sa table.

Karl, après l'avoir lue, s'était presque trouvée mal. L'abbé Ecoiffier, en observation dans une chambre voisine, sut, par le garçon de l'hôtel, l'indisposition subite du jeune homme ; il se douta que le coup avait porté et fit immédiatement prévenir Doubledent. Dans son désespoir, Karl avait tout confié à Léon Gaupin, qui était venu le voir, et Gaupin avait amené Ecoiffier.

Mais ce dernier s'était bien gardé d'appuyer pour le moment sur le trait empoisonné qu'il avait plongé dans le cœur du jeune homme. Il aurait pu éveiller sa défiance. Suivant son habitude, il défendit Georges Raymond en corroborant le fait par les réflexions les plus cauteleuses.

Sans doute, cette lettre prouvait que Georges avait des intentions peu loyales. Cependant, il fallait savoir ce qu'il dirait pour sa défense ; Doubledent avait peut-être mal compris, etc.

— Vous pourriez voir Doubledent lui-même. Je ne le connais pas ; mais, au besoin, j'irai le chercher.

Lecardonnel, arrivé à la rescousse, avait d'abord fait semblant de combattre la proposition, puis il s'était laissé vaincre par les arguments d'Ecoiffier, et il était allé chercher Donbledent ; mais, pendant ce temps-là, Georges pouvait arriver d'un instant à l'autre, et les deux aigrefins étaient dans de grandes transes.

Ils eurent une idée satanique bien digne de leur affreux patron. Sous prétexte de faire diversion au chagrin de Karl, et en attendant l'arrivée de Georges et de Doubledent, Ecoiffier eut l'adresse de le conduire chez Lecardonnel, qui était marié. On le retint à dîner en le cajolant, et on lui fit boire, mêlé au vin, un narcotique qui le jeta jusqu'au lendemain matin dans un profond assoupissement.

Le lendemain, en se réveillant, la surprise de Karl fut grande, et les souvenirs de la veille vinrent l'instant même l'assaillir. Lecardonnel était là avec sa femme. On lui raconta une fable ; il s'était trouvé mal, et on avait été obligé de lui improviser un lit dans la maison. Pendant ce temps-là, Doubledent, prévenu de l'enlèvement de Karl, arriva chez Lecardonnel en paraissant tout surpris de ce qui se passait.

L'astucieux compère s'abstint de dire du mal de Georges Raymond. Quand on lui montra la prétendue lettre qui était tombée de la poche de ce dernier lors de sa visite à Karl, il joua l'étonnement et fit un geste douloureux. L'affreux homme était comédien et se grimait à l'occcasion. Il s'était fait la tête paterne sous laquelle il avait, une première fois déjà, apparu à Karl.

— Tenez, mon ami, lui dit-il ; ne parlons pas en ce moment de ce malheureux jeune homme ; vous ne tarderez peut-être pas à le connaître tout entier. En attendant, occupons-nous un peu de vos affaires. Je veux vous la faire voir, cette belle jeune fille qui possède votre succession. Cela vous remettra. J'ai promis à son oncle de vous présenter. Je vais vous mener dans cette splendide maison, où Georges est allé plusieurs fois et qu'il s'est bien gardé de vous faire connaître.

Doubledent connaissait la démarche faite la veille par Georges Raymond à l'hôtel de Marcus, et il venait d'apprendre par Karl l'entretien que les deux jeunes gens avaient eu dans la matinée.

Bon gré mal gré, Doubledent conduisit Karl à l'hôtel de Marcus.

Dans cette entrevue avec l'oncle de M de Nerval, l'agent d'affaires, à force d'habileté, parvint presque à effacer la mauvaise impression qu'il avait produite, lors de sa première démarche, sur le comte de Marcus.

Sans attaquer ouvertement le jeune avocat dont le comte de Marcus avait reçu la visite la veille, il le représenta comme un jeune homme aventureux qui s'était jeté étourdiment dans cette affaire, et dont la démarche devait être tenue pour non avenue.

Toucher ou même faire pressentir la question d'un mariage possible entre l'héritier de Daniel Bernard et M de Nerval eût été une haute impertinence dans un premier entretien. Doubledent n'eut garde de commettre cette faute.

Il supplia seulement le comte de réfléchir mûrement à la situation des deux parties et de chercher un moyen terme, se déclarant tout disposé, quant à lui, à conseiller à son protégé les voies les plus conciliantes et le moins d'exigence possible.

Que pouvait penser le comte de Marcus en voyant Karl Elmerich ratifier par sa présence tout ce que disait Doubledent ? Il ne douta pas qu'une entente complète n'existât entre l'héritier et son mandataire et il les congédia poliment après leur avoir assigné un nouveau rendez-vous.

Doubledent, malgré son adresse, n'avait pu trouver le moyen de faire apparaître M de Nerval, dont la présence était si nécessaire à ses desseins, et il descendait assez contrarié le splendide perron de l'hôtel avec son client, lorsqu'ils rencontrèrent M de Nerval qui rentrait avec M de Dammartin.

Ce fut comme un éblouissement pour le jeune homme. L'impression qu'il éprouva fut si vive, que M de Nerval dut s'en apercevoir. Karl l'avait saluée en rougissant.

— C'est elle ! Avez-vous jamais rien vu de plus beau ? lui dit l'agent d'affaires qui s'aperçut de son trouble. Comprenez-vous maintenant pourquoi Georges ne vous avait jamais parlé d'un pareil trésor…

Et si je vous la faisais épouser ? continua le tentateur en prenant le jeune homme par le bras.

Les dernières résistances de Karl s'évanouirent devant ce mot. La vue de M de Nerval avait été une révélation instantanée pour son âme. À la façon des natures primitives, dès qu'il la vit il l'aima.

Doubledent fit déjeuner Karl avec lui, après avoir donné ordre à ses affidés, si Georges Raymond reparaissait à la pension du père Lamoureux, de mettre sur le tapis l'affaire du coffret et d'écraser le jeune homme sous l'accusation infamante que le vicomte avait déjà répandue.

L'agent d'affaires ne doutait plus maintenant d'en terminer sous quarante-huit heures avec Karl.

48

Le lendemain du jour de sa démarche à l'hôtel de Marcus, vers neuf heures et demie, Georges Raymond se disposait à aller trouver Karl Elmerich. Son duel avec le vicomte d'Havrecourt était fixé au jour suivant et il avait dû la veille, en prévision d'une issue funeste pour lui, prendre différentes dispositions qui l'avaient occupé toute la soirée. Il n'avait donc pu retourner chez Karl, et on sait pour quels motifs Karl n'était pas allé chez Georges Raymond.

Parti dès huit heures et demie avec Doubledent, Karl n'était pas rentré quand Raymond arriva. Georges laissa un mot à son adresse, l'invitant à venir le rejoindre à quatre heures, et il alla promener au hasard les sombres préoccupations qui l'assiégeaient.

— Ah ! du moins, se disait-il, M de Nerval est pure ! Avec quelle noblesse elle a repoussé mes soupçons outrageants ! Elle n'ira pas à ce rendez-vous. C'est pour elle que je me bats, ajoutait-il, pour elle seule ; et, si j'étais tué, je mourrais en prononçant son nom.

Une autre pensée le calmait encore ; il avait envoyé à Hector d'Havrecourt la lettre d'Isabeau et il se disait : Si Hector peut me haïr, parce que moi aussi je l'ai outragé, à présent, du moins, il ne peut plus me croire infâme.

Àquatre heures, à cinq heures, à cinq heures et demie, Karl n'était pas arrivé.

— C'est extraordinaire, pensa Georges ; je vais aller chez lui ; et il se félicitait d'être tombé à peu près d'accord avec M. de Mar-

cus sur les bases d'une transaction à intervenir. Son plan était arrêté. Il se proposait de conduire le soir même Karl chez M. de Marcus et de le faire traiter directement avec le comte sans passer par l'intermédiaire de Doubledent. Il comptait aller ensuite chez Doubledent et lui faire des offres catégoriques pour la remise des pièces dont il était porteur.

Malheureusement la journée s'était presque entièrement écoulée sans qu'il pût voir Karl ; dans la position extrême où se trouvait le jeune avocat, il n'y avait pas à balancer ; il résolut d'aller chez le comte avec Karl, même à une heure avancée de la soirée. Mais, quand il revint, Karl rentré une demi-heure auparavant venait de sortir ; on lui répondit que le jeune devait être à sa pension.

— Karl, après être rentré et avoir lu mon billet de ce matin, n'est pas venu chez moi, et il est en ce moment rue Saint-Jacques ! — se dit Georges Raymond. — Qu'est-ce que cela signifie ?

Il prit tout troublé le chemin de la rue Saint-Jacques ; son cœur était serré. Il lui en coûtait, dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, d'affronter la table du père Lamoureux, où il n'avait pas reparu depuis plus de deux mois.

Nous l'y précéderons de quelques instants.

La table, ce soir-là, était au grand complet. Tous les habitués ordinaires s'y trouvaient, même Cambrinus. Malgré les préoccupations de sa candidature qui chauffait en ce moment, à toute vapeur, chez les marchands de vin de sa circonscription.

Près de devenir homme politique, Cambrinus, le verre en main, passait gaiement au sein de la basoche les derniers jours qui le séparaient de la célébrité.

Lecardonnel et l'abbé Ecoiffier, placés côte à côte, observaient à la dérobée Karl Elmerich qui ne disait rien.

Le pauvre jeune homme était encore tout étourdi des événements qui venaient de s'accomplir autour de lui, et, au milieu des préoccupations poignantes que la trahison présumée de Georges Raymond faisait naître dans son âme, une pensée dominait en lui toutes les autres. Il songeait à M de Nerval, dont l'adorable image ne pouvait sortir de son cœur.

— Il l'aime ! se disait-il, et pour l'épouser il a tout oublié.

Belgaric, de l'Odéon, était avec sa maîtresse, la grosse Zoé-Canada, qui écoutait ce qui se disait comme un poisson rouge dans un bocal, pendant que Gédéon Mathieu, faute d'un objet plus digne de sa flamme, prodiguait auprès d'elle les pantomimes et les exclamations admiratives.

Enfin, Oudaille et Soulès, entraînés par Coq, avaient osé reparaître à la pension après l'échauffourée de l'Opéra, dont ils avaient gardé le secret vis-à-vis de leurs camarades.

— Mille bombardes mes amis, s'écria Cambrinus en levant son verre, puisque le père Lamoureux s'est fendu ce soir de deux cachets verts en mon honneur, c'est par une duodécuple canette que je veux répondre à sa généreuse initiative.

C'est à toi que je bois, papa Lamoureux, toi qui fus mon père nourricier, noble rôle que la postérité t'enviera. Tu as bien mérité de la jeune France, elle te salue par ma bouche.

Je bois aussi a vous, camarades, avec qui j'ai rompu si souvent le pain de la mauvaise fortune ; je ne peux pas vous serrer tous sur ma noble poitrine. Mais, approche, père Lamoureux, et puisse le baiser que je vais te donner retentir dans tous les cœurs, au milieu du veau et de la salade !

— Gaspard va t'embrasser, Émile (c'était le petit du père Lamoureux.) As-tu du chlore dans tes poches ? (Cambrinus passait pour avoir l'haleine de Louis XIV, seul rapport qu'il eût avec le grand roi.)

— Et non-seulement je bois à vous, mes amis, reprit Cambrinus sans se laisser démonter, en prenant une pose qui consistait à allonger le bras droit et à avancer la tête comme un bélier, — mais je bois à une noble exilée dont l'image est restée dans nos cœurs et qui est le trait d'union de nos espérances.

— Bravo ! s'écrièrent Oudaille, Coq, Soulès, Belgaric et Gédéon Mathieu.

— C'est joliment tapé ! dit l'ex-épicier Berg-op-Zom.

— Dis-donc, comment s'appelle-t-elle, cette dame-là ? Est-ce qu'on pourrait avoir son adresse ? fit Marius.

— Tant pis pour qui ne sait pas comprendre les figures du langage ; je ne réponds pas à l'interrupteur…

— Laissez parler, dit Berg-op-Zom qui se croyait au Corps législatif.

— On ne parle pas politique, vous savez ! cria le père Lamoureux sur le seuil de sa cuisine.

Mais ce rappel à l'ordre se perdit au milieu d'une soudaine improvisation du marquis, que les lauriers de Cambrinus empêchaient de dormir et qui voulait couper une tirade dont on ne pouvait prévoir le développement.

— Représentant des anciennes classes privilégiées, dit-il, n'ayant rien à gagner aux révolutions bourgeoises, je réponds à des allusions insidieuses par une déclaration plus hardie.

Je demande qu'on ouvre les écluses au torrent de la démocratie, c'est-à-dire à l'ignorance et à la bêtise populaires qui doivent venger les injures de ma race. Je fais un pacte d'alliance avec les hommes de désordre dont Cambrinus sera peut-être un jour le représentant, pour qu'ils fassent passer la charrue sur les fondements de la société et de la civilisation.

— À bas ! à bas ! cria-t-on du côté de Coq et de Soulès.

Quant à Cambrinus, il ouvrait déjà la bouche pour répliquer et Dieu sait ce qui allait en sortir, lorsque le retentissement d'une gifle vigoureusement appliquée fit changer le cours de la conversation. C'était Zoé-Canada qui venait de répondre de cette manière aux gestes du docteur Gédéon Mathieu, qui était tombé à ses genoux.

— Oh ! madame ! oh ! les femmes ! oh ! j'ai bien souffert, disait le petit homme à la voix éraillée en portant les mains à sa figure.

Au même instant on entendit à la porte le bruit d'une querelle.

C'était Léon Gaupin, entraînant avec lui Bouton-de-Rose, qui bataillait pour entrer et ne s'y décida qu'en apercevant Karl Elmerich.

— Ce serait le moment de lancer le brûlot, dit l'abbé Ecoiffier à l'oreille de Lecardonnel, car Georges Raymond peut arriver encore d'un instant à l'autre.

— J'ai fait décamper l'homme de la Paternelle, dit tout bas Soulès à Oudaille. La police est trop sur ses gardes en ce moment, il n'y a rien à faire.

— Tu as eu raison ; soyons prudents, répondit Oudaille sur le même ton.

Pendant l'intervalle de quelques minutes qui suivit l'arrivée de Gaupin, Louis Gaspard, dit Cambrinus, s'apercevant qu'il ne concentrait plus l'attention, s'esquiva pour porter ailleurs ses tirades et son éloquence.

— Fiasco ! sur toute la ligne, dit Léon Gaupin en entrant. La rue Quincampoix, drame en cinq actes, dix tableaux et un prologue, refusé à le Porte-Saint-Martin.

Le Bocal de cornichons, lever de rideau en un acte, refusé au Palais-Royal !

Enfin les Noces Vénitiennes, refusées aux Folies-Dramatiques il y a quinze jours, me sont revenues ce matin des Folies-Nouvelles par le train express. Il ne me reste plus que les Funambules.

— C'est comme moi, dit Belgaric, dans un temps où l'art est dégradé, qui sait si le premier comédien de ce temps-ci n'en sera pas réduit à jouer au Petit-Lazari ?

— Quant au Siége de Corinthe, je ne t'en parle même pas, reprit Gaupin en serrant les mains de Karl. Il ne nous reste plus

qu'à allumer un réchaud si tu n'as pas ta succession…

Àl'instant un hourrah se fit entendre.

— Tu as une succession !

— Il a une succession !

— Monsieur a une succession !

— Nous avons une succession !

— Ce chat a une succession !

— Eh ! j'ai dit cela en l'air comme j'aurais dit toute autre chose, fit Gaupin, rappelé à la discrétion par un coup d'oeil de l'abbé Ecoiffier qui lui avait recommandé le silence le plus absolu depuis la veille.

— Tu n'as pas de succession !

— Il n'a pas de succession !

— Monsieur n'a pas de succession !

— Nous n'avons pas de succession !

— Ce pauvre chat n'a pas de succession !

Reprit aussitôt le chœur mâle et femelle.

Pendant ce temps-là, Bouton-de-Rose, qui s'était placée auprès de Karl, tournait de temps en temps vers lui son joli visage.

— Oh ! mademoiselle, que vous êtes belle, s'écria Gédéon Mathieu en tombant aux pieds de la jeune fille, Oh ! quels yeux ! quel nez ! quelles dents ! Oh ! les femmes ! Oh ! madame ! que

n'ai-je les trésors de Golconde ! Papa Berg-op-Zom, toi qui es riche, et toi Soulès, qui as le sac, comment ne vous changez-vous pas eu pluie d'or…

— Soulès est un rat, interrompit Zoé-Canada.

Cette sortie étonne, puis fit éclater de rire tout le monde.

— Malheureuse, comment le sais-tu ? Et toi, Soulès, qu'as-tu fait ! dit Marius Simon.

— Suffit ! dit Belgaric en étendant le bras vers sa compagne avec un geste de dignité suprême que Talma n'eût pas désavoué. »

— La calomnie ne peut pas nous atteindre, nous ne sommes pas de la même école, dit Oudaille venant au-devant de son collègue qui s'embarrassait.

— Oui, nous sommes des purs, dit enfin Soulès.

— Vive l'Empereur ! cria le marquis.

— Ah ça ! on ne voit plus Georges Raymond, dit Lecardonnel qui, d'accord avec son compère, jugea le moment favorable pour lancer ce qu'il appelait le brûlot.

— Georges Raymond ! Ah ! mais j'ai une jolie histoire vous raconter sur ce monsieur, fit le marquis, et, en un trait de temps, il crayonna un récit dont il résultait purement et simplement qu'après avoir reçu en dépôt, d'un de ses amis, des papiers compromettants, il était allé les livrer au ministère de l'intérieur.

— Mais c'est le dernier des misérables ! dit Léon Gaupin. Cet homme est à jeter dans l'égoût collecteur.

— Comment donc ! mais il le salirait, dit Coq ; s'il entrait ici, c'est à coups de pied quelque part que je le reconduirais.

Karl Elmerich, suffoqué pendant ce récit, était devenu pâle comme la mort.

— Il est impossible que ce récit ne soit pas une affreuse calomnie, dit-il enfin. J'ai peut-être, ajouta-t-il avec des larmes dans la voix, perdu quelques illusions sur Georges ; mais le supposer capable d'une pareille infamie !

— Voyons, bêta, quand on te dit qu'on connaît les gens, veux-tu qu'on te les nomme ?

— Puisqu'on te dit les noms, cher ami, répéta Léon Gaupin.

— Et si je vous disais, moi, que je l'ai vu dans la rue Bergère à l'heure où nous nous échappions des griffes des sergents de ville ; et celui qui me démentirait, je pourrais le remoucher.

— Tu vas me remoucher, Coq, et toi aussi, marquis, dit Marius Simon, car je vais défendre comme avocat d'office cet avocat, puisque les avocats qui sont là ne remplissent pas leur rôle.

— Du propre ! les avocats ! murmura Soulès, qui ne pouvait souffrir la profession, quoiqu'il en fût.

— Mais oui, mais oui, Marius Simon a raison, dit l'abbé Ecoiffier faisant le bon apôtre ; il ne faut pas abîmer les gens comme ça sans savoir ; c'est peut-être vrai, je ne dis pas non ; mais il faut vérifier.

— Il faut vérifier, répéta Lecardonnel.

— Vérifions, dit Berg-op-Zom, qui représentait le chœur antique.

Pendant ce temps-là, quelqu'un parlait dans le corridor, et l'on entendait la voix du père Lamoureux, qui criait :

— Voyez, Jean ! ce qu'il faut servir à M. Georges Raymond, que personne n'a vu ici depuis deux mois.

Àce nom, jeté inopinément dans la salle, il se fit parmi les convives un silence glacial.

— Merci ! dit Georges en s'avançant, j'ai déjeuné.

Et il s'aperçut tout de suite de l'effet extraordinaire que produisait sa présence ; Marius Simon, avec sa verve ordinaire, était seul de force à rompre le silence.

— Accusé, vos nom et prénoms. Asseyez-vous ; vous allez entendre les charges qui sont portées contre vous. Greffier, lisez l'acte d'accusation.

Georges Raymond, qui crut en effet à une plaisanterie et qui n'apercevait pas le marquis, tendit la main à Soulès, qui était le plus rapproché de lui. Soulès mit sa main dans sa poche. Il s'avança vers Léon Gaupin, qui se mit à regarder le plafond.

— Quel toupet ! s'écria Coq en frappant du poing sur la table. Comment osez-vous vous présenter ici après l'affaire du coffret ?

Les traits du malheureux jeune homme se décomposèrent, mais il conserva une contenance ferme.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire, fit-il d'une voix altérée, mais vaillante, car je vois ici le calomniateur. (Il

avait aperçu le marquis qui souriait.) Si quelqu'un veut m'adresser une insulte, qu'il le fasse ou plutôt qu'il ose le faire !

Et, en parlant ainsi, les regards du jeune homme étincelaient, sa contenance était si ferme que personne, pas même le marquis, pas même Coq n'osèrent formuler l'accusation.

— Enfin on s'explique. Répondez, dit Coq qui appréciait le courage.

— Je ne m'explique pas, monsieur, parce que, si je voulais parler, j'accuserais sans preuve, et je parlerai quand il le faudra. Viens, Karl, je t'attends, ajouta-t-il brièvement.

— Ne lui parlez pas, ne bougez pas, dit à l'oreille de Karl l'ex-abbé Ecoiffier qui voyait de l'indécision dans les yeux du jeune homme. Il vous ferait passer pour son complice.

Karl se rappela les choses horribles qu'on lui avait dites ; il songea à M de Nerval et il resta immobile.

— Ah ! toi aussi ? dit Georges avec une amertume poignante. Adieu ! si tu ne me revois plus, tu auras le temps de te repentir.

Et il sortit la tête haute sans se retourner. Tout le monde était troublé. Karl venait de s'évanouir.

— Courez prévenir Doubledent, qui est dans le petit café à côté, dit Ecoiffier à Lecardonnel pendant que les deux femmes jetaient les hauts cris et que le docteur Gédéon passait du vinaigre sur les tempes de Karl.

Raymond était rentré chez lui comme un homme qui n'a plus conscience de ses mouvements. Il lui semblait qu'il venait de recevoir un coup mortel dans les entrailles. Il se trouva devant sa

maison sans s'en apercevoir. Son concierge, qui était à sa porte, lui remit immédiatement une lettre. Il en brisa l'enveloppe machinalement et lut ce qui suit en gros caractères :

» Vous avez du recevoir une lettre signée de moi que je désavoue avec horreur. M. Georges Raymond avait caché chez moi un coffret dont j'ignorais l'existence et il l'a fait saisir par la police.

» Traité par moi comme le plus misérable des hommes et abusant de ce que mes gens étaient sortis, il m'a contrainte, le pistolet sur la gorge et sous menace de mort, d'écrire l'affreuse déclaration que vous avez reçue et que je renie comme l'expression de la plus indigne violence. J'ai déposé ma plainte entre les mains de la justice.

« Signé : Isabelle de Tolna. »

Cette lettre n'était qu'une copie, Hector avait conservé, comme il le disait, l'original et il ajoutait ces simple mots au bas de la copie :

« À demain, où vous savez. »

49

En lisant la lettre écrite par Isabeau à Hector d'Havrecourt, Georges sentit ses genoux fléchir puis, réagissant encore une fois avec l'énergie qui lui revenait toujours :

— Je devais le prévoir, se dit-il. Cette lettre écrite par force était un enfantillage. La vipère foulée aux pieds devait se relever pour me faire une dernière morsure. Laissons cela. Et il se mit à

espérer que Karl viendrait le rejoindre. Il n'est pas possible que ce malheureux enfant résiste à son cœur malgré les infâmes calomnies dont on a dû l'abreuver. Je reconnais la main de Doubledent !

On lui apporta une lettre, elle était signée Doubledent.

Je pensais au monstre ! le voilà. Il lut.

» Après les manœuvres auxquelles vous avez eu recours contre les intérêts les plus sacrés de votre client et les tristes propositions que vous m'avez faites, j'aurais pu me dispenser de vous écrire. Si je le fais, c'est pour que vous n'essayiez plus désormais d'arracher à ma protection le vertueux jeune homme dont j'ai sauvé la fortune et défendu la succession contre des visées spoliatrices dont je ne pouvais pas être le complice.

» Vous avez abusé de votre situation personnelle, non-seulement pour tenter de faire un pacte léonin avec votre client, mais pour essayer d'obtenir la main d'une jeune personne qui ne peut avoir pour vous que du dédain.

» Si la main de M de Nerval peut être briguée par quelqu'un, qui le peut mieux que l'aimable jeune homme à qui vous aviez caché ce trésor ? Cette union, si Dieu permet qu'elle s'accomplisse, rapprochera deux cœurs faits pour s'entendre, sera le salut de deux familles et terminera par la meilleure des transactions le triste procès que vous vouliez poursuivre à tout prix.

» M. Karl Elmerich, rendu à lui-même, me charge de vous dire que désormais il ne vous connaît plus.

» A. Doubledent. »

— Voilà l'explication de tout ce qui s'est passé, dit Georges en mesurant par cette lettre atroce toute la noirceur des machinations de l'agent d'affaires.

Il se mit à rire d'un rire qui était affreux à voir.

— C'est moi qui ai voulu corrompre le vertueux Doubledent ! Karl loué par Doubledent ! M de Nerval louée par lui ! N'est-ce pas le dernier outrage que me réservait la fortune ? Cet homme rapprochant deux cœurs et souriant au-dessus de ce tableau de l'amour conjugal ! d'Havrecourt lui-même jeté à la mer et remplacé par Karl ! Et ce qu'il y a de plus étourdissant, c'est cet homme trouvant, au milieu de sa scélératesse, le seul dénoûment honorable qui semblait s'indiquer aux deux parties.

Je songeais à aller casser la tête à ce forban avec mon pistolet ; mais, pour la pensée qu'il a eue de remplacer Hector par Karl, je lui fais grâce.

Et maintenant je n'ai plus rien à faire ici-bas, et je ne souhaite pas de vivre ; car si je sortais vivant de cette lutte, je ne répondrais pas de ne pas devenir aussi féroce que les hommes parmi lesquels j'ai vécu ; j'étais condamné en venant au monde, mais du moins je mourrai dans mon orgueil.

Le lendemain, il se leva à six heures et dit à la veuve Michel, qui s'étonnait de lui voir faire des préparatifs de si grand matin, qu'il s'absentait pour quelques jours.

— Si vous ne me revoyez pas à dix heures, c'est que je serai parti. Vous prendrez dans le tiroir que voici les trois cents francs qui s'y trouvent ; ils seront pour vous : c'est un petit présent que je vous fais pour vos bons services, ma bonne dame Michel.

— Oh ! monsieur, fit en pleurant la malheureuse femme, qui depuis trois jours ne vivait pas en voyant le trouble affreux dans lequel était son maître, vous ne me dites pas la vérité, non, vous ne me la dites pas. Vous ne pouvez rien raconter, je le comprends bien, à une pauvre domestique comme moi… Mais s'il vous arrivait malheur, monsieur, ce n'est pas votre argent qui me consolerait ; je n'aurais pas le cœur de m'en servir.

Georges la rassura en lui disant qu'il allait passer quelque temps dans sa famille (il n'en avait pas !), qu'il écrirait, etc.

— Voilà, se dit Georges, le seul être qui m'ait aimé ; c'est le caniche qui suit le corbillard du pauvre ou du suicidé.

Àhuit heures précises, par un brouillard glacial, deux hommes arrivaient en même temps au bois de Vincennes.

Ces deux hommes étaient le vicomte Hector d'Havrecourt et Georges Raymond. En arrivant en face l'un de l'autre, ils se regardèrent, ils ne se saluèrent pas. Un médecin de banlieue, un pauvre hère qui mourait de faim dans sa mansarde avait été amené là par d'Havrecourt, qui lui avait compté cent francs pour s'assurer de sa discrétion.

Les témoins étaient de simples soldats. D'Havrecourt était assisté de deux cavaliers de son ancien régiment, Georges de deux soldats d'infanterie qu'il avait autrefois défendus devant les conseils de guerre. Ils savaient qu'ils prêtaient leur concours à un combat sans merci et ils n'avaient rien discuté. Personne n'avait encore parlé, la cloche de l'hôpital voisin du lieu où l'on devait se battre sonnait huit heures ; il faisait froid, les soldats étaient impassibles, le petit médecin grelottait.

L'un des soldats qui assistait Hector déposa sur le terrain trois paires de pistolet.

Tout était réglé d'avance. Chaque adversaire avait trois coups à tirer. On devait commencer à une distance de trente pas et, après chaque coup, se rapprocher de cinq pas, de façon à ce qu'au troisième coup les adversaires ne fussent plus qu'à vingt pas l'un de l'autre.

— Vous convient-il de tirer au sort le choix des pistolets ? dit Hector.

Georges Raymond secoua la tête négativement. D'Havrecourt se mit à fumer une cigarette pendant que l'on chargeait les armes et que les soldats marquaient les distances. Georges Raymond se promenait indifféremment de long en large.

On compta les trente pas de distance, et les vingt pas de la dernière limite.

Quand ce fut fait, les deux adversaires prirent position, le pistolet à la main, ayant leur chapeau sur la tête avec les armes de rechange dans la poche de leur paletot. Les témoins se retirèrent à quelques pas avec le médecin.

Le soldat qui avait chargé les armes s'avança. C'était un superbe cuirassier qui fut tué plus tard à Reischoffen. Il leva le bras en guise de signal. Les deux adversaires étaient en face l'un de l'autre et rigoureusement effacés.

Au premier coup, la balle de Georges effleura la joue d'Hector et lui fit une balafre sanglante. Le pistolet d'Hector avait fait long feu ; les deux adversaires se rapprochèrent silencieusement de

cinq pas. Le soldat chargé de donner le signal leva le bras une seconde fois.

Au second coup, le chapeau de Georges Raymond fut enlevé ; Hector n'avait pas été touché. Les deux adversaires se rapprochèrent encore, ils n'étaient plus qu'à vingt pas l'un de l'autre.

Au troisième coup, Georges porta la main à sa poitrine en chancelant et, de l'autre main, essaya de diriger son arme contre Hector, immobile et déjà prêt à la riposte ; mais le bras de Georges Raymond s'affaissa, il tomba de toute sa hauteur et roula au pied d'un arbre, devant lequel il était placé.

Hector d'Havrecourt, en le voyant tomber, s'était rapproché de lui. Il regarda ce visage, pâle et convulsé, si froidement que le médecin ne put retenir une exclamation indignée, mais d'Havrecourt sans se préoccuper de l'incident alluma une cigarette et disparut.

Le médecin sondait la blessure de Georges Raymond, qui avait perdu connaissance ; une mousse sanglante apparaissait à ses lèvres, et ses yeux étaient renversés.

On le porta dans la voiture et on le conduisit à l'hôpital.

Le mouvement de la voiture lui fit reprendre ses sens.

— Je ne puis songer à aucun être au monde ; murmura-t-il, et je ne crois pas en Dieu parce que j'ai trop souffert !

Il s'évanouit de nouveau. Une heure après, on allait chercher un prêtre ; l'agonie avait commencé.

Épilogue

Georges Raymond ne mourut pas et fut sauvé à la suite d'une longue convalescence. Karl Elmerich, échappant à la surveillance de ses gardiens et ne pouvant supporter le poids de ses remords, avait su le retrouver. Il le soigna avec un admirable dévouement.

Mais Georges sut qu'il aimait M de Nerval et qu'il avait l'espoir d'en être aimé. Trop brisé par le cœur pour pouvoir se consoler, et trop fier pour se résigner au rôle humilié de soupirant évincé et d'ami protégé, il ne voulut rien accepter de Karl, malgré sa tendresse pour lui ; il ne voulut pas revoir M de Nerval.

Et, en effet, que serait-il advenu, quand bien même elle l'eût aimé ? Il n'avait pas de fortune, et il ne pouvait pas, en l'épousant, sacrifier son ami Karl et recevoir une dot de sa main. Il quitta Paris au mois de juillet suivant, époque à laquelle toutes les difficultés pendantes avec la famille de Nerval pouvaient être considérées comme aplanies par la perspective d'un mariage dont la convenance s'indiquait d'elle-même. M. de Marcus conduisit toute cette affaire avec une prudence consommée.

Doubledent fut trop heureux de recevoir cinq cent mille francs contre la remise de toutes les pièces établissant la filiation de Karl ; car il voyait venir le moment où les parties intéressées se passeraient de lui ; ne voulut pas laisser entre ses mains des pièces compromettantes pour la mémoire de Daniel Bernard, et Doubledent était trop intéressé à se taire, à cause de certaines particularités de cette affaire, pour ne pas s'exécuter fidèlement.

Hector d'Havrecourt avait quitté la France le lendemain de son duel et pris du service en Prusse où il fit un brillant avance-

ment pendant la guerre franco-allemande ; il épousa une riche héritière l'année suivante. Incapable d'oublier son injure, il envoya alors au comte de B*** une carte ainsi conçue : « Hector d'Havrecourt, colonel dans l'armée prussienne, officier de S. Exc. le feld-maréchal de Moltke, toujours vainqueur. »

Doubledent, devenu plusieurs fois millionnaire, a été gravement compromis dans une affaire de fournitures de l'armée ; mais sa grande fortune et son audace lui ont permis de sortir sans peine de cette dernière crise. Il est aujourd'hui un de nos plus puissants capitalistes ; il s'est fait nommer membre du conseil municipal, et veut être député.

Marius Simon, complètement arrivé, vient d'être nommé membre de l'Institut. « Qui m'eût jamais dit que je serais entré dans cette cage à mouches ? » disait-il dernièrement à Cambrinus, qui a fait depuis le chemin que l'on sait.

Isabeau est encore une des étoiles de première grandeur du monde galant. L'histoire vraie du coffret, qui a été connue depuis, ne paraît pas lui avoir fait grand tort.

Qu'est devenu, au milieu de tout cela, Georges Raymond ? On ne le revit pas. Il paraît certain qu'il fut tué à la bataille de Patay où il combattait parmi les mobiles du Calvados. Peut-être fut-il frappé d'une balle sortie d'un bataillon prussien, commandé par d'Havrecourt. Il y a des fatalités inexpiables. Quoiqu'il eût une belle âme et une grande intelligence, Georges Raymond ne put vaincre le destin.

Quant à Karl Elmerich, il épousa M de Nerval, sans hésitation de la part de M. de Marcus, qui voulait bien connaître le mari qu'il donnait à sa nièce. Il obtint pour lui, quelque temps avant la

guerre, l'autorisation de porter le nom et les armes de Marcus. Trop riche et lancé dans un trop grand monde pour faire de la musique une profession, Karl est devenu un des protecteurs les plus éclairés des artistes. Il donne des fêtes magnifiques où M Elmerich de Marcus apparaît dans tout l'éclat de sa beauté.

Son histoire, à elle, peut se résumer en un mot. Elle avait aimé d'Havrecourt, elle aurait aimé Georges, elle aima Karl.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Affam%C3%A9s%2C_%C3%A9tude_-de_m%C5%93urs_contemporaines. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.